LA VIE INTELLECTUELLE

V. I. : Après la ratification.
E. GILSON : Révélation et unité des hommes.
R. OPPENHEIMER : Perspectives sur les arts et les sciences.
J. ROUNAULT : Les lettres soviétiques.
C. RUNGE : Le nationalisme en Afrique du Sud.
A.-M. CARRE : Le Christ chez les artistes.

LES SIGNES DU TEMPS

La France s'est retournée sur son oreiller.
Défense de la « politique ».
Les mal informés.
Les disques du Café du Commerce.
Quand les vieux gouvernent les vivants.
Apologie pour la démocratie et pour la parole.
Viet-Nam et Viet-Minh.
Crise et chances de la Yougoslavie.
L'Irak prend ses risques.
Les difficultés de l'Indonésie.
Chronique de la justice criminelle.
L'Ogre.
Azimuts.
Fernand Léger.

ARTS. LETTRES. THEATRE. CINEMA

DOCUMENT : Pour connaître l'Islam moderne.

UE MENSUELLE
ÉVRIER 1955

S ÉDITIONS DU CERF _ PARIS

SOMMAIRE

V. I. : **Après la ratification** 1
É. GILSON : **Révélation et unité des hommes** . 6
R. OPPENHEIMER : **Perspectives sur les arts et les sciences** 25
J. ROUNAULT : **Les lettres soviétiques** 40
C. RUNGE : **Le nationalisme en Afrique du Sud** 48
A.-M. CARRÉ : **Le Christ chez les artistes** 56

LES SIGNES DU TEMPS

DÉMOCRATIE ET POLITIQUE

La France s'est retournée sur son oreiller (H. MULLER) 73
Défense de la « politique » (J. NANTET) 79
Les mal informés (A. FRISCH) 81
Les disques du Café du Commerce (J. ROUNAULT) 84
Quand les vieux gouvernent les vivants (H. MULLER) 86
Apologie pour la démocratie et pour la parole (E. BORNE) .. 87

Viet-Nam et Viet-Minh 94
Crise et chances de la Yougoslavie (F. FEJTO) 95
L'Irak prend ses risques (P. RONDOT) 101
Les difficultés de l'Indonésie (A. VIATTE) 103
Chronique de la justice criminelle (J. THOMAS) 107
L'Ogre (J.-S. REYNIER) 110
Azimuts : Diversités catholiques (A.-Z. SERRAND) 111

PORTRAIT

Fernand Léger (R. VRINAT) 118

CHRONIQUES

Confrontations et mentalité moderne (R. VRINAT) 122
Romans et Essais (M. CHAVARDÈS) 125
Théâtre (H. GOUHIER) 131
Cinéma (J.-L. TALLENAY) 138

DOCUMENT

Pour connaître l'Islam moderne (F. CLÉRY) 145

La Vie Intellectuelle

VINGT-SIXIÈME ANNÉE. — FÉVRIER 1955

Après la ratification

LES *Accords de Paris sont déjà vieille histoire. Ou plutôt leur ratification par l'Assemblée, car la lutte peut reprendre entre adversaires et partisans lorsqu'ils passeront devant ce qu'on peut bien appeler désormais le Sénat. Mais cette lutte n'est pas notre propos. On voudrait insister plutôt sur une attitude manifestée par certains esprits chagrins. Les esprits chagrins sont nombreux aujourd'hui; à les entendre, il n'y aurait plus désormais à prévoir que catastrophes. Or, quoi qu'on en dise des deux côtés, les Accords de Paris ne semblent avoir la portée ni de Munich, ni de l'occupation de la Ruhr. Leur refus ou leur acceptation ne décideront à brève échéance ni de la guerre, ni de la paix. Tous ceux qui réfléchissent et parlent sérieusement, savent que pour l'instant, ni Moscou, ni Washington ne veulent la guerre, tout au moins une guerre qui embraserait le globe. Mieux encore : les dirigeants actuels de Moscou et de Washington reconnaissent*

aujourd'hui chez le « partenaire » un actuel vouloir pacifique. Si utilisant l'heureuse distinction de René Rémond, l'on entend par la coexistence le refus non point du conflit, qui peut être fécond, mais de la guerre qui est néfaste, la tâche s'impose plus que jamais de travailler à cette coexistence.

Ne pourront le faire que les pays qui existent, car, seuls, ils ont du poids. C'est donc à l'existence de la France que l'on doit d'abord s'appliquer. Pour que la France existe trois choses sont requises : la claire conscience de la nécessité de l'apport civilisateur français à la croissance du monde — l'intelligence et le vouloir des choix qui s'imposent dans le gouvernement — le maintien d'une vie de l'esprit à la hauteur des traditions et des prétentions d'une Nation. Le troisième point concerne plus particulièrement la Revue.

La vie de l'esprit se manifeste d'abord par des refus. L'esprit n'est point vivant quand il tolère les intérêts de la bête. Il importe de faire l'inventaire des refus que tout homme se doit d'opposer, et qu'un chrétien oppose au nom de sa foi même. Sans chercher bien loin deux viennent immédiatement à la pensée.

*Se sentirait-on visé, voire blessé par le ton partisan de l'*Express, *nul homme, à fortiori nul chrétien, ne peut rester indifférent et silencieux devant l'article publié le 14 janvier par François Mauriac :* La Question. *Titre heureusement ambigu qui évoque à la fois la question, avec son horreur et sadisme, imposée par les policiers français aux Africains « terroristes », et la question que pose Mauriac lui-même aux hommes de son pays et aux chrétiens de son pays : « Nous sommes cette France qui a proclamé les Droits de l'Homme... Cette France*

dont les meilleurs fils ont mieux compris qu'aucun autre peuple le Sermon sur la Montagne. » On voudrait le croire, l'espérer. Il reste que dans un périodique, presque gouvernemental, un des plus grands écrivains de France peut élever la voix, et le fait. Quelle que soit la divergence sur les solutions politiques proposées par le journal, concernerait-elle l'Afrique, le silence ne serait pas excusable qui tolérerait plus longtemps en Afrique ce qui ne fut que trop toléré au début de la guerre d'Indochine : une répression policière qui tue et avilisse des hommes parce qu'ils sont d'une autre race.

Sera-ce une excuse à l'égard de nos frères africains que de signaler qu'en France non plus la justice n'est point ce qu'elle devrait être? Car c'est le second exemple de refus que l'on peut immédiatement donner. Les accusés fussent-ils coupables, tout ne semblait pas net dans les interrogatoires, les enquêtes, le procès lui-même de plusieurs récentes affaires. Or, en ce domaine judiciaire qui, plus que tout autre, intéresse le tout de l'homme, il est des ombres que l'on ne peut tolérer sans se sentir le complice d'un pourrissement.

Opposer des refus ne suffit pas. L'esprit ne peut s'y arrêter : il ne doit avoir de cesse que soit construit un monde réel, vivant, d'où ce qu'il refuse soit rejeté, un monde qui ne peut être construit uniquement par des refus. On a souvent répété, même ici, qu'en dépit de son devoir de travailler à sa réalisation, ce n'est pas au chrétien comme tel de déterminer les techniques, les organisations, l'État qui réalisera l'ordre réclamé. Mais c'est au chrétien comme tel à maintenir l'élan d'un esprit décidé à bâtir un monde habitable pour tous. S'appuyant sur les refus inéluctables, il est de ceux qui

maintiennent devant les yeux l'idéal lumineux d'un bu auquel tous doivent concourir. Ce qu'il combat, join à la connaissance de la situation concrète présente lu révèle l'aspiration profonde à maintenir en France e ce milieu du siècle : il n'est pas admissible que des être humains n'aient pas leur part de la vie humaine qu les progrès techniques, réalisés depuis deux siècle doivent mettre, mettent déjà à la portée de tous.

Plus du tiers, près de la moitié de l'humanit est sous-développée, sous-alimentée, sous-cultivée. L France a sa responsabilité dans cette situation puisqu ce qu'elle appelait autrefois son Empire représent encore une grande puissance dans le monde. Va-t-ell considérer longtemps ces immenses terres, voir ce quelques soixante millions d'hommes comme son bie *ou les regardera-t-elle enfin comme une partie de l'hu manité qui lui a fait confiance, dont les leaders son encore prêts à choisir la route française pour accéde à l'humanité en son universalité ?*

A la porte de nos cités, dans nos cités même viven des Français dont l'habitat, le salaire, la culture n sont pas à la hauteur de ce qu'ils pourraient être si le intérêts et les inintelligences n'empêchaient que soien prises au plus tôt les mesures qui s'imposent. Faudra t-il lutter longtemps encore pour que la liberté, réell et non verbale, devienne le bien de tous les Français ? Le refus de la formule odieuse : tout pour le peuple rien par le peuple, demande que dans l'effort entrepri pour aboutir à une coopération des nations européennes les représentants des travailleurs de toute sorte soient associés à l'effort des gouvernants. Ce qui semble quelque peu oublié depuis quelque temps.

Ces réflexions n'éloignent par des Accords de Paris

t de la coexistence à laquelle, en toute situation, il nporte de travailler. Si la guerre menace, ce n'est ni n raison du vouloir actuel, ni de Washington, ni de Moscou, mais à cause de cette masse d'hommes que a misère devenue consciente peut entraîner au désesoir. Sur ce point, la France se trouve encore avoir un ôle à jouer par sa responsabilité mondiale. Qu'elle s'y efuse et elle s'expose, sans le vouloir, sans doute à evenir cause de conflit. On l'a bien vu en Indochine. Dès 1946, quand on donnait l'alerte, nombreux furent es bien-pensants, même ralliés depuis à sentiments plus astes, qui ne voyaient en tout cela que paroles intemestives, voire démagogiques. Quelques années plus ard, on était au bord de l'abîme. C'est dans l'œuvre de onstruction, née des refus nécessaires, que se joue le ort de la paix. Que les débats plus spectaculaires sur es accords internationaux, d'une importance qui reste elative, ne détourne pas du véritable travail.

V. I.

★ Au moment où nous mettont sous presse, nous lisons dans l'*Express* le bloc-notes de François Mauiac. Le temps manque pour publier la réponse d'Éienne Borne, elle paraîtra dans le numéro de mars. N.D.L.R.)

RÉVÉLATION ET UNITÉ DES HOMMES

Avant d'aborder mon sujet *, je demande la permission d'en préciser brièvement la nature, et de dire en quel esprit je me propose de le traiter. Le problème des relations entre civilisation et révélation relève directement de la théologie, qui est une science principalement spéculative et seulement ensuite pratique. Je ne me reconnais ni l'autorité, ni la compétence du théologien, je m'abstiendrai donc d'aborder ce problème théologique. Le seul problème sur lequel il me semble pouvoir dire quelque chose est assez différent. Comment rétablir l'unité partiellement défaite entre révélation et civilisation ? Un simple laïc, s'il parle en son propre nom et sur le fondement de son expérience personnelle qui est, par définition même, une expérience limitée, doit pouvoir du moins se poser cette question. Il peut se demander quel a été au cours de sa propre vie l'obstacle auquel il s'est le plus souvent heurté dans son propre effort pour promouvoir la reconnaissance de valeurs spirituelles universelles et capables d'unir les hommes. Deuxièmement, il peut se demander, dans sa propre expérience, quelle force s'est avérée la plus efficace pour surmonter de tels obstacles. Il s'agit donc

* Le texte que nous publions ici a servi de base à une conférence de l'auteur pour le troisième congrès pour la paix et la civilisation chrétienne à Florence le 25 juin 1954. (N.D.L.R.)

aujourd'hui pour moi de réfléchir sur un problème essentiellement pratique, inévitable pour tout chrétien du seul fait qu'il est un chrétien [1].

I

Une réunion pour la paix et la civilisation chrétiennes aurait à sa disposition un ample choix de thèmes, tous parmi les plus attachants et les plus beaux qui soient, et nous aurions longtemps hésité sur le choix s'il ne nous était apparu que, où la paix et l'unité manquent, aucune civilisation ne peut vivre. C'est d'ailleurs pourquoi tant de saints à l'image de saint Benoît, ou de saint François d'Assise, saluaient tous les hommes en leur annonçant la paix du Christ. Qui soutiendrait aux hommes de notre temps que le règne de cette paix soit enfin venu ? Bien plutôt, dirait-on, nous en avons perdu jusqu'au souvenir, et même jusqu'au souvenir des seules voies qui puissent y conduire. Car la paix, disait saint Augustin, c'est la tranquillité qui naît de l'ordre et comme il n'y a d'ordre qu'où il règne quelque unité dans la diversité des choses, aucun espoir de paix ni de

1. Sans prétendre jeter l'interdit sur le mot « culture » universellement employé de nos jours, nous préférons, en règle générale, user du terme classique : civilisation. Il est très difficile d'obtenir de ceux qui parlent de culture — au sens absolu — une définition de ce qu'ils entendent par là lorsqu'ils acceptent d'en donner une, elle implique le plus souvent une distinction, parfois même une opposition, entre culture et civilisation. Il nous semble donc préférable de maintenir le mot civilisation dans la plénitude de son sens, c'est-à-dire comme signifiant, à la fois et indivisément, de la religion, l'état des sciences, des arts et des lois dans une société donnée, y compris les institutions et les mœurs qui attestent cet état sous une forme concrète; nous ne prétendons pas trancher ici un débat aussi considérable, nous désirons simplement expliquer pourquoi nous préférons au mot culture le mot civilisation.

civilisation ne subsiste si nous cessons, non seulement de posséder cette unité, mais d'en vouloir les moyens nécessaires.

Un regard jeté sur l'histoire invite à douter que nous progressions en ce sens. Je le sais, il faut se méfier des illusions de perspective, et ne pas se créer, dans le passé un âge d'or médiéval où les hommes n'auraient pensé qu'à s'aimer, et à s'entraider, jamais à se combattre. Pourtant, discutée, parfois combattue dans ses desseins ou dans leurs incidences au temporel, l'Église représentait alors aux yeux de tous les peuples le Christ même, présent au monde et le vivifiant du dedans pour le sauver. Cette chrétienté fut un fait longtemps avant de prendre conscience d'elle-même. On dirait même qu'elle ne se connut vraiment, dans sa différence essentielle, et comme chrétienté, qu'au moment où, sous la pression qui s'exerçait sur elle au XIVe siècle, elle éprouva pour la première fois la crainte de s'effondrer.

Nous n'avons pas à chercher quand cette désintégration de la chrétienté médiévale s'est produite, il nous suffira d'admettre que l'une des plus actives parmi les forces qui s'opposèrent à elle, fut l'esprit nationaliste, par quoi je vous demanderai la permission d'entendre aujourd'hui, non pas l'amour sacré de la patrie, si naturel au cœur de l'homme, mais quelque chose de tout différent : la tendance à faire de la patrie une valeur absolue, transcendante sur toutes les autres, règle et mesure du vrai, du bien et du beau en tous les ordres. Ce changement, déjà perceptible dans l'esprit de certains chrétiens d'Europe à la fin du XVIe siècle, s'est accéléré dans les pays où, la foi chrétienne faiblissant, le culte de la patrie a remplacé celui de Dieu, et le service de l'État exclu celui de l'Église. Ce n'est pas

ie l'on ait dès lors aimé la patrie davantage, on a nplement commencé ou recommencé de l'aimer autre-ent, à la manière d'une déesse, celle précisément à quelle, dans la cité antique, on sacrifiait sur les fameux ıtels de la patrie. Athènes était une déesse, Rome ait une déesse, l'idolâtrie nationale de la cité antique t en train de reprendre des droits dont l'universa-sme de l'Église l'avait justement dépouillée.

Il est malheureusement facile de mesurer le chemin ırcouru depuis le XIIIe siècle, qui fut celui de l'univer-lisme médiéval. Nés dans l'Église en même temps ıe dans leurs patries temporelles, les hommes de ce mps ne permettaient pas à l'amour du pays natal — pourtant, avec quelle tendresse n'en parlaient-ils ıs souvent dans leurs écrits! — de les aveugler sur s perspectives plus vastes auxquelles l'enseignement la vérité chrétienne les avait accoutumés dès l'en-nce. A vrai dire, ces perspectives étaient universelles. 'Église ne parlait que de la création du monde et de ıomme, de la faute de notre premier père, notre père ɔmmun, en qui, aujourd'hui encore, ainsi que le remar-ıait si fortement saint Augustin, nous sommes tous ıysiquement et réellement frères par la nature, avant ême de le devenir plus tard en Jésus-Christ par la râce. L'Église parlait encore de l'Incarnation par quelle Dieu lui-même a assumé la nature humaine (et ɔn point celle d'une race quelconque) afin d'assurer salut de l'homme par la rédemption. Elle parlait ıcore de « la vérité salutaire » une et la même pour le enre humain tout entier, et non point de vérité bonne ɔur un pays, pour une classe sociale, ou pour une race ıe. Elle ne parlait enfin d'elle-même que comme de la *tholica* parce que, pour elle, être catholique, ou être

l'Église, c'était une seule et même chose. Toutes le grandes questions se posaient alors en termes d'univer salité, toutes les réponses se formulaient au mêm niveau que les questions, et ceci non point seulemen lorsqu'il s'agissait de religion, mais aussi bien lorsqu l'ordre temporel était en cause : une seule philosophie une seule science, une seule morale, et même, puisqu nous sommes à Florence, disons avec le très haut poète une seule société politique de tous les hommes, cett monarchie dont rêvait Dante et qu'il concevait comm un double temporel de l'Église. On s'étonne parfoi qu'il ne naisse plus de ces génies, tels que Dante o Michel-Ange, dont l'art était comme spontanémen accordé aux dimensions de l'Univers, mais c'est que d naissance, et dans toutes les écoles du monde, on pren grand soin de restreindre notre horizon dès que nou commençons de penser. Penser « national », senti « national », vouloir « national », voilà ce qu'enseigner partout les États dans les systèmes scolaires, dits na tionaux, qu'ils instituent et entretiennent à leur propr service. Les patries étaient jadis mieux servies, quan elles ne l'étaient que par surcroît.

Nous n'avons pas à sortir de Florence pour nou assurer de ces faits et, puisque comme tous ceux qu m'ont précédé, j'ai nommé Dante, permettez-moi d rappeler un passage d'une de ses œuvres les moins lues le *De Vulgari Eloquentia,* mais qui illustre si bien c que je veux dire qu'il m'est vraiment impossible d résister à la citation. L'occasion n'était pourtant pa très importante, ou plutôt elle a cessé de l'être, car i s'agissait d'un problème que l'on ne discute plus guèr parmi nous : Quelle langue parlait-on au paradis terres tre ? Messieurs, si l'on avait posé le problème à Paris

ı réponse eût peut-être été : le parisien, mais la ques-
on était posée à Florence et croyez-le ou non, il y avait
e vos compatriotes pour dire que la langue du paradis
tait le florentin. Il faut entendre la réponse du poète :
S'il est un homme d'esprit assez ignoble pour imaginer
ue son pays natal soit le plus beau qu'il y ait sous le so-
eil, laissez-le croire que sa langue maternelle est la plus
elle du monde et par conséquent qu'elle fut la langue
'Adam, mais nous qui sommes chez nous dans le
nonde comme les poissons dans la mer, encore que nous
yons bu de l'eau de l'Arno avant d'avoir notre pre-
nière dent, et bien que nous aimions Florence au point
'en avoir injustement souffert l'exil par amour pour elle,
ous voulons fonder notre réponse sur la raison plutôt
ue sur le sentiment. S'il s'agit de ce qui plaît et comble
es vœux de tous les sens, il n'existe pas au monde de lieu
lus charmant que Florence. Pourtant, en relisant les
ivres des poètes et d'autres écrivains où le monde est
écrit en général et en particulier, et en raisonnant sur
es situations diverses des parties du globe ainsi que de
eurs distances aux deux pôles et au cercle de l'équa-
eur, nous estimons et nous concluons sans hésiter qu'il
a au monde des pays supérieurs à la Toscane et des
illes plus charmantes que Florence, dont je suis natif
t citoyen, et qu'il y a beaucoup de races et de peuples
ont la langue est plus agréable et plus utile que celle
es Latins. »

Ah! le cher grand poète, du haut de son altière mo-
estie quelle leçon il nous donne! Car remarquez bien
ue si ce texte n'était du plus illustre des fils de Flo-
ence, je n'aurais probablement pas osé le citer aujour-
'hui. Pour mesurer la distance qui nous sépare du
oète et l'universalisme de son temps, essayons d'imagi-

ner un orateur déclarant aujourd'hui publiquement dans son propre pays qu'il existe des patries plus nobles que la sienne et des langages au moins aussi utiles et aussi beaux que le sien. Quel accueil lui serait réservé? On l'accuserait simplement de blasphémer contre sa patrie, presque de la trahir.

Pourtant, voyez Dante et l'effet de son génie. Au moment où il doute que le florentin soit la plus belle des langues, il crée l'italien moderne et donne au monde l'un des rares indiscutables chefs-d'œuvre de la littérature universelle, et alors que sur la foi de géographes et de poètes il refuse de tenir la Toscane pour le plus beau de tous les pays, cette même Toscane nous donne en Giotto le premier d'une étonnante suite de génies qui feront de Florence un lieu de pèlerinage pour les amis de l'art venus du monde tout entier. Dante confirme ici la vérité déjà manifeste aux yeux, depuis que les universités du Moyen-Age avaient enseigné la même doctrine à la chrétienté tout entière : un pays ne fait rien d'universel lorsqu'il se prend lui-même pour la mesure de ses œuvres.

II

Les choses ont bien changé depuis le Moyen-Age, mais non point aussi tôt qu'on pourrait l'imaginer. Passons sur les détails de cette évolution; dispensons-nous surtout de citer en témoignage tant de propos qu'on ne saurait répéter, sans en éprouver quelque gêne[2]. Les

2. Pour que l'on ne nous reproche pas d'inventer, citons un exemple de ces délires : « La France est tellement le premier des peuples que les autres, quels qu'ils soient, doivent s'estimer honorablement partagés lorsqu'ils sont admis à manger le pain de ses chiens. Quand elle est heureuse, le reste du monde est suffisamment heureux, dût-il payer ce bonheur de la servitude ou de l'extermination. Mais quand elle souffre c'est Dieu qui souffre, c'est le Dieu terri-

aits sont d'ailleurs assez visibles pour se passer de commentaires, jamais le monde n'a connu pareille exploitation des valeurs universelles à des fins nationales[3]. Rien

le qui agonise pour toute la terre, en SUANT LE SANG. Ceci est bsolu et incommutable comme le mystère de la Prédestination. » Léon Bloy, *Sueur de Sang,* Paris, E. Dentu, 1893, Préface, p. VIII-IX. Tout ceci, notons-le bien, se passe dans le ciel pur de l'absolu, car Bloy n'étendait pas aux Français le culte de l'hyperdulie qu'il rendait à la France : voir pp. 39, 175, 221, etc. — Sur le culte païen de la cité : Fustel de Coulanges, *La Cité antique,* 7e édition, Paris, 1878, l. III, ch. VI : *Les dieux de la cité.*

3. Un exemple de la bonne manière de parler au goût du jour, cueilli entre vingt et que nous n'aurions pas eu le courage de lire en public, s'offre à nous dans la chronique des arts d'une revue française, février 1954 : « Chacun sait que la France est la fille aînée de l'Art. Certes ses maîtres ont bien daigné visiter quelques pays étrangers de bonne compagnie comme l'Italie, la Hollande, l'aucun ont su recueillir des terres lointaines le miel d'exotisme qui convenait à des artistes policés. Mais qu'est-ce que cela, en comparaison de l'éternel et unanime concert de louanges des connaisseurs du monde entier, en regard des milliers de visiteurs passionnés qui viennent chez nous chercher la révélation de l'Art, et d'eux-mêmes, dont certains sont ou deviennent de grands créateurs, et s'ils ne nous restent pas définitivement, portent du moins en leurs nations notre gloire ? » Même si tout ceci était vrai, on aurait meilleure grâce à le laisser dire aux autres. Mais ce n'est même pas vrai, car enfin, si l'Art a enfanté des filles, Athènes aurait droit d'aînesse sur la France. Jamais on ne s'est brûlé sous le nez un encens de qualité plus douteuse. Une semblable tendance se fait jour avec plus de subtilité dans un autre texte dont nous garantissons l'existence, bien que, pour ne blesser personne, nous en taisons l'origine : « Mais le plus grand péché de Gauguin contre la tradition est ce goût des voyages dont surent si bien se garder nos grands classiques français. Les séjours en Italie du Poussin durent surtout des voyages d'étude. Notre haine des voyages est proverbiale. Cela tient au génie même de notre race et à la richesse de notre sol. Notre imagination, vite échauffée, glisse sur la pente la plus modeste, et s'emparant du moindre phénomène, dans peine rejoint l'universel. »

Incidemment, notons que le chauvinisme de l'humanisme gréco-latin ne vaut pas mieux que les nationalismes littéraires. L'Église n'a d'autre humanisme que celui de saint Justin : tout ce qui est bon est nôtre. Un chrétien n'est pas tenu d'imaginer que rien de bon ni de vrai n'ait jamais été dit, ni par conséquent ne soit nôtre,

n'est meilleur, ni plus digne d'encouragement que le relations culturelles entre les peuples, mais toute pro pagande culturelle en vue des fins nationales est un abomination devant le soleil de la vérité. On devrai tout pouvoir espérer de ces vastes organisations inter nationales dont le but est d'assurer la coopération intel lectuelle entre les hommes et de travailler au progrès d la civilisation dans le monde; bref, de favoriser pa tous les moyens l'accroissement du royaume de l'espri sur la terre; mais combien il est difficile d'en trouve qui ne servent directement ou non quelque politique dont les congrès ne se divisent aussitôt, comme on l dit sans hésiter, en « représentations nationales » char gées de faire triompher des ambitions nationales, e tout occupées de s'assurer, sous prétexte de servir l vérité, la beauté et la justice universelles, quelques succè de vanité indignes des nations qu'elles représentent Messieurs, l'Écriture dit qu'il y a des anges des nations mais la fonction des anges des nations est de porte aux nations les consignes de Dieu et non pas de porte à Dieu nos consignes nationales. Où que nous soyons s'il reste de telles consignes, nous ne sommes pa encore, avec les anges, au *paese sincero* : le pays de l pure vérité.

Héritier de l'universalisme de l'Église, mais auss d'une civilisation nationale parfois longue et glorieuse l'homme moderne se trouve donc au cœur d'un confli qui met aux prises deux loyautés différentes, dont cha cune est légitime en son ordre et même, en un sens nécessaire à l'autre. Nous ignorons tous l'avenir d

hors de la civilisation gréco-latine. Ces étroitesses un peu com ques sont de celles dont un chrétien devrait être naturellement — ou surnaturellement — libéré.

Europe, mais il est à peine douteux que, comme jadis lui de l'Italie, son morcellement politique présent ne ive apparaître plus tard aux historiens comme l'une s causes de sa fécondité intellectuelle. L'existence un peuple anglais, d'un peuple allemand, d'un peuple pagnol, d'un peuple italien et d'un peuple français, ur ne pas les nommer tous, chacun parlant sa propre ngue, évoluant en son propre sens et s'exprimant lui-ême à sa manière en des œuvres lourdes de son génie tional, ce pluralisme des civilisations européennes, ec celui des héritages spirituels qui en résulte, reste fait jusqu'à présent unique dans l'histoire. La Grèce tique elle-même, dominée par Athènes comme elle le t, n'offre rien d'analogue. Autant qu'on puisse augu-r de l'avenir politique à partir du passé, la multipli-tion des centres de civilisation sera toujours plus favo-ble aux œuvres de l'esprit que la création de vastes ités politiques trop étendues pour tenir au sol et s'en urrir. La tendance présente à multiplier les interna-nales de toute sorte est donc une menace directe à venir de ce genre de civilisation et l'on comprend sans ine que de bons esprits la dénoncent comme un péril[4].

4. On ne confondra donc pas ces notions avec celle d' « homme iversel » récemment développé par R. N. Anshen, *The Emer-nce of Universal Man, Comprendre,* 10-11 (1954), pp. 103-110. tendu au sens de « la déité immanente, l'homme même en cha-e homme » (p. 104), cet homme universel est l'essence de omme conçue comme une espèce actuellement réalisée. Il va ns dire que nous ne nions aucunement la communauté de l'espèce, même son égalité chez tous les individus, mais, précisément, spèce n'est également participée en tous les individus que parce 'elle n'a pas d'existence distincte et propre. Rien ne serait plus al au progrès que de fonder sur une telle abstraction réalisée projet de quelque civilisation universelle apposée au monde provincial et paroissial » où nous vivons (*art. cité,* p. 108). Bien contraire, il n'y aura jamais trop de provinces et de paroisses.

D'autre part, ceux d'entre nous qui redoutent de voir l civilisations nationales noyées sous le flot montant l'internationalisme reconnaissent eux-mêmes que l frontières nationales d'aucun peuple ne sont celles de vérité, du bien, ni de la beauté. La seule réponse au pr blème consiste non pas à ajouter aux nations une inte nationale qui ne serait elle-même que du national étendu agrandi et prolongé, mais de les couronner par un société qui, n'étant pas temporelle, et n'étant pas mêm vraiment internationale, parce qu'elle sera au-dessus en dehors de l'ordre des nations, n'aura pas le désir c la tentation d'effacer ces différences nationales si féco des parce qu'elle-même pourra triompher et se fai accepter sans leur nuire. Ceci ne peut se faire que dan la reconnaissance d'une vérité strictement universell Mais qu'est-ce que l'universel ?

Sans aborder ici une suite de problèmes métaphys ques, fort difficiles en eux-mêmes et sur lesquels l'a cord serait lent à se faire, je voudrais du moins ouvr une parenthèse afin, non pas de définir cet universe mais si possible de le situer. Lorsque nous disons « Un versel » notre pensée se tourne d'abord vers ce que Moyen-Age nommait les « Universalia », ou universau On entendait alors par là ce que nous nommons aujou d'hui plus simplement des « idées générales ». D'innom brables théories furent alors conçues pour expliqu l'origine, la nature et le genre de signification propr aux universaux; sur un point du moins, tous, ou pre que tous, étaient d'accord, et c'est qu'à l'origine de n

La civilisation doit peu de choses à l'Italie et elle doit beaucoup Florence, à Venise, à Rome, et même à de modestes centres d'a tels que Ferrare. Un homme universel, ni anglais, ni allemand, italien, ne produirait sans doute que des œuvres de peu de save et, en tout cas, de peu de diversité.

connaisances des universaux, il doit y avoir connaissance des « singuliers » inclus dans leurs espèces. Je vois Pierre, je vois Paul, je vois Jean, puis Jacques, et en laissant de côté toutes leurs différences individuelles, je finis par n'en retenir qu'une image composite, ou, au mieux, une formule intelligible, qui s'applique à l'homme en général précisément parce qu'elle ne définit aucun homme en particulier.

Ce genre d'universalité est propre aux idées abstraites qui sont, pour notre malheur, le pain quotidien de l'esprit. Nous ne saurions penser autrement. La nature même de l'intellect humain l'exige. En fait, nous ne cessons d'échanger entre nous ces sortes de billets de banque que sont les mots abstraits, et nous acceptons ceux d'autrui comme on accepte les nôtres, mais tout se passe comme si les billets de l'un n'étaient pas garantis par la même couverture que ceux de l'autre. Nous disons : Civilisation, culture, chrétiens, unité, mais s'il était encore parmi nous, l'incomparable Socrate se ferait un jeu de nous réduire tous au silence. Il lui suffirait de nous demander, par exemple : Vous parlez de culture, mes amis, mais qu'entendez-vous par là ? serait-ce, par hasard la culture de la pomme de terre, ou celle du blé ? Nous protesterions, bien entendu, qu'il s'agit de la culture de l'esprit. Mais, poursuivrait Socrate, qu'est-ce que l'esprit ? Est-ce l'une de ces choses qui se voient, qui se sentent et se touchent ? Nouvelle protestation de notre part suivie d'un appel à la conscience qu'a d'elle-même la pensée, si bien qu'à partir de ce moment la discussion s'irait perdre dans les sables. On l'a déjà dit ici même : s'il avait fallu nous entendre d'abord sur le sens des mots dont nous usons dans cette conférence, elle n'aurait jamais commencé.

Mais cette constatation n'est-elle pas elle-même un résultat précis, concret ? — et je dirais même encourageant. Quoi que nous puissions entendre par le mot « universel » nous ne saurions compter sur cela seul pour unir les hommes, si cet universel est de l'abstrait. Plus il est général, plus il est universel, plus un concept abstrait est pauvre de contenu, si bien que le plus abstrait de tous, qui est la notion d'être peut désigner exactement n'importe quoi. Messieurs, notre temps n'a pas besoin qu'on lui démontre ces choses. Chaque année voit naître au moins un nouveau traité international, dont les termes peuvent être signés par toutes les hautes parties contractantes, sans exception, précisément parce qu'on ne trouverait pas deux d'entre elles qui entendent ces termes dans le même sens. Ne comptons pas sur l'universalité de la généralité abstraite pour nous unir.

Mais alors, encore une fois, qu'est-ce que l'universel véritable ? Je demanderai à l'appeler plutôt l'absolu, et ce qu'il y a de plus remarquable à son égard c'est que, loin d'être une notion abstraite, un résidu appauvri de notre expérience concrète, l'absolu nous est toujours donné, dans un individu. Ne cherchons pas loin d'ici pour en trouver l'exemple. Lorsque le *Perseo* de Benvenuto Cellini fut découvert pour la première fois aux yeux du public, un incroyable élan d'amour vers sa beauté entraîna les cœurs de tous les Florentins. On se pressait sur la place, on venait de partout pour le voir, pour le revoir, on ne pouvait s'en séparer et en un suprême hommage les lettrés les plus illustres de la cité venaient suspendre à l'échafaudage du monument, comme une couronne intelligible, un sonnet en l'honneur de l'immortel éphèbe victorieux d'un monstre aussi beau que son vainqueur. Ce *Perseo* de Cellini, ce n'est

as un mot, ce n'est pas une idée abstraite, ce n'est pas ne formule, c'est une chose, c'est même une chose nique au monde, et pourtant, parce que sa beauté est ttéralement absolue, sa valeur de beauté est strictement niverselle. Et remarquez bien que si nous entreprejions de nous expliquer mutuellement pourquoi ce chef-'œuvre est si beau, nous retomberions aussitôt dans la uperie des mots, et nous nous perdrions dans les terains vagues de la critique d'art. Regardons simplement nsemble, soyons heureux en le voyant, et surtout taions-nous. La durée de notre silence sera celle de notre nité.

S'il me fallait définir cette universalité propre à l'abolu, j'en chercherais la source métaphysique (mais rasurez-vous, je ne le ferai pas) dans la nature de l'être t de ses propriétés transcendantales, qui sont la vérité, e bien et la beauté, et maintenant en pleine conscience e la différence des ordres, mais aussi de leur parenté rofonde, je demande que, transformant à l'ordre du rai l'exemple que je viens d'emprunter à l'ordre du eau, on me permette de rappeler qu'à l'origine de la oi qui est *Ex Auditu* se trouvent des paroles, des paroes dites et des paroles qui doivent être entendues, ces aroles acceptées et reçues par la foi sont plus capables ncore de faire l'unité des esprits dans la vérité que les lus belles œuvres de l'art ne le sont d'unir les cœurs. Elles non plus ne sont pas des généralités abstraites : Au commencement Dieu créa le ciel et la terre... « Je uis celui qui est...; Écoute, Israël, le seigneur ton Dieu st unique...; Tu aimeras le Seigneur de tout ton cœur, e toute ton âme et de toutes tes forces...; Notre père ui êtes aux cieux... », et tant d'autres qu'il est superflu e rappeler. Chacune de ces paroles, comme d'ailleurs

toutes celles de l'Écriture Sainte, semblent énoncer une vérité absolue dont l'universalité est immédiatement perceptible aux esprits et aux cœurs. En ce sens précis, j'appellerais volontiers universelles les propositions particulières dont la vérité est de soi plus évidente que toute justification abstraite dont on peut vouloir les appuyer. Nous sommes loin de le nier que l'effort de la raison raisonnante pour pénétrer le sens de telles paroles soit légitime, ni même nécessaire, mais notre problème est autre. Lorsque nous irons vers nos frères les hommes pour les gagner à la vérité, qu'aurons-nous à la main en marchant à leur encontre ? Sera-ce une somme de théologie, ou est-ce que ce sera l'Évangile et la croix du Christ ? S'il m'est une fois encore permis de parler d'expérience, j'ai toujours éprouvé que la croix du Christ gagnait plus d'âmes à la théologie que la théologie spéculative la plus haute n'en gagnait à la croix du Christ. C'est tout ce que je veux dire; j'espère qu'on ne me fera pas dire davantage, mais de cela, sur la foi d'une longue expérience personnelle, je reste profondément convaincu. Si nous voulons faire ou refaire entre les hommes l'unité qui menace de se défaire, ramenons-les d'abord (le reste viendra ensuite) à ce qui fut la source de cette unité et peut seul la maintenir : *La foi en la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, sauveur des Hommes et en la vérité de sa parole telle que l'Église nous l'enseigne.* Je crois que tu es le fils du Dieu vivant : partout où cette parole sera prononcée, l'unité chrétienne se refera sur sa base véritable. Nous n'avons rien d'autre à offrir d'abord que cette foi, cet amour, et cette espérance. « Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive », la voilà l'unité que nous pouvons espérer, voilà

a seule manière dont nous puissions l'espérer et la promettre. La prière et la grâce, comme le disait encore S. Exc. M. le Maire de Florence, nous n'avons que cela, mais que notre force soit précisément de ne compter d'abord sur rien d'autre. On ne peut pas renforcer l'absolu; on ne peut pas élargir l'universel; on peut seulement s'y soumettre soi-même, et les offrir au monde tels qu'ils nous ont été révélés.

Cette transcendance et cette suffisance absolue de la foi en la révélation de Dieu, tous les grands docteurs scolastiques, saint Albert le Grand, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, le Bienheureux Duns Scot, tous sans exception aucune, ont commencé par l'établir chacun à sa manière au début de leur sommes théologiques ou de leurs commentaires sur les Sentences. Sommes-nous de force à reconnaître cette transcendance sans biaiser? C'est à nous, avec l'aide de Dieu, d'apporter la réponse. Disons du moins que depuis le deuxième siècle de notre ère, aucune époque ne fut mieux disposée que la nôtre à recevoir le message divin. Au temps de saint Justin, la raison humaine avait fait le tour de la science grecque et tout bien considéré, elle lui préféra la sagesse des écritures. Aujourd'hui, la raison humaine est bien loin d'avoir fait le tour, ne serait-ce que de sa propre science, mais cette science elle-même a fait le tour de l'univers visible et elle le trouve fort différent de ce qu'elle le croyait être, non seulement au temps d'Aristote, mais il y a cent ans.

Le monde où nous vivons n'est plus cet univers éternel, immuable, inchangeable et nécessaire que l'on enseignait autrefois au nom de la science. C'est un univers qui a une histoire, qui est né, qui a vieilli et qui finira par mourir. Nous manquons de goût pour les apo-

logétiques frelatées et les concordismes verbaux. Nou ne croyons pas que la science enseigne les doctrine chrétiennes de la création et de la fin du monde; nou disons simplement que l'univers que la science nou enseigne ressemble beaucoup plus à l'univers de la créa tion et de la fin du monde, qu'à cet univers éternel nécessaire et rigoureusement immuable d'Aristote, qu saint Thomas lui-même tenait pour celui de la science[5] Plus modeste parce que plus savante qu'elle ne le fu depuis vingt siècles, la science ne fait peut-être ici qu précéder la politique sur la voie de la sagesse. Car i est bien vrai que tous les peuples du monde aspirent à la paix dans l'unité, mais il n'est aucunement certain que tous les peuples souhaitent payer cette unité du sacrifice de leur patrie. Ce vers quoi leurs vœux tendent d'abord, c'est une paix dans l'union des esprits et des cœurs, dont l'unité politique ne serait pour eux que le moyen.

Comment, demandions-nous, assurer cette unité, sans renoncer à ces différences nationales, en quelque sorte personnelles, qui sont pour nous la subtance même de la vie sociale et qui lui donnent sa saveur? On a tout essayé, semble-t-il, et ici encore la raison semble avoir fait le tour de l'horizon un tour d'horizon, qui lui fait voir ses limites[6]. Combien a-t-on ébauché d'empires soi-disant universels, sans créer d'autre unité que celle de la servitude? Combien de vérités rationnelles n'a-t-on pas proposé pour unir les hommes, sans autre effet

5. Voir, par exemple, les conclusions développées par sir James Jeans, dans son livre célèbre : *The Mysterious Universe,* ou encore dans *Physique et philosophie,* trad. franç., par René Sudre, Paris, 1954.

6. Nous avons développé ce point dans les *métamorphoses de la cité de Dieu,* Louvain-Paris, 1953.

que d'engendrer des controverses sans fin et d'accroître par là le désordre? Combien de fois et sous combien de formes ne nous a-t-on pas promis la justice sociale, dans ce monde tout de suite, au plus tard demain matin, sans autre résultat que de déclencher des conflits sociaux plus âpres et parfois plus sanglants que jamais?

Le temps est peut-être venu où dans l'ordre social comme dans celui de la nature physique, la grande leçon si fortement rappelée aux peuples par S. S. le pape Léon XIII trouvera de nouveau à se faire entendre : ce n'est pas seulement la grâce qui est divine; la nature, puisqu'elle est créée par Dieu, l'est aussi dans son origine, dans sa structure, dans son ordre, dans sa fin, et nous ne saurions la rendre meilleure qu'elle ne l'est sans l'avoir acceptée d'abord telle qu'elle est, c'est-à-dire telle que Dieu, lui-même, a voulu qu'elle fût.

Nous avons essayé de répondre à la question qui nous était posée. Qu'il nous soit donc permis de préciser en terminant, qu'elle s'adressait à nous en tant précisément que chrétiens, d'où notre réponse : la foi. La foi par laquelle le Christ a dit qu'il sauverait les hommes et qui est aussi le seul salut que, comme chrétiens, nous puissions leur offrir. En tant qu'hommes, nous pouvons certes et même nous devons leur offrir tout ce qui unit contre tout ce qui divise au plan immédiatement prochain de la nature : la science, l'art, en un mot tout cet universel humain du premier degré que l'Église a toujours et partout, mais nulle part plus généreusement qu'en Italie, protégé, encouragé, défendu quand il le fallait contre les forces de barbarie qui menaçaient de le détruire. En tant que citoyen de la cité humaine, nous devons être plus soucieux que quiconque de préparer une société meilleure et plus juste où le droit de pro-

priété ne signifie pas seulement, pour ceux qui possèdent le superflu, le droit de le conserver, mais aussi, pour ceux qui manquent du nécessaire, le droit de l'acquérir. Bref, et que ceci reste entendu, nous devons faire tout notre possible pour que l'ordre temporel se reforme selon les exigences de l'ordre spirituel et qu'il en devienne pour ainsi dire l'image. La belle parole de saint Bonaventure, que j'aime tant, me revient en ce moment à la mémoire : « Faire que ce monde temporel où nous sommes devienne comme un faubourg de la cité de Dieu. » Tout cela est vrai. Mais la pire erreur, pour des chrétiens, serait soit de substituer des fins temporelles quelconques, si nobles qu'elles puissent être aux fins dernières posées par le Christ et par son Église, soit de compter d'abord sur des moyens temporels pour atteindre ces fins.

La paix, à laquelle nous aspirons tous, ne nous sera donnée qu'à ce prix. Et nous savons ce qu'est la vraie paix. Saint Augustin, dont le monde célèbre cette année le seizième centenaire, définissait la paix, comme je le rappelais au début de cette causerie : la tranquillité de l'ordre. Mais il concevait l'ordre comme un amour réglé sur la perfection de ses objets. Que cette leçon, vieille de seize siècles, reste la règle de notre action chrétienne. Car il n'y a rien de parfait ni d'absolument digne d'être aimé que l'Unique nécessaire. C'est donc dans son amour seul que les hommes pourront trouver cette unité de l'ordre hors de laquelle il n'est pas de véritable paix.

ÉTIENNE GILSON,
de l'Académie française.

PERSPECTIVES SUR LES ARTS ET LES SCIENCES

'EXPRESSION « *prospects in the art and sciences* »[1] a, pour moi, deux significations totalement différen-. L'une est celle de prophétie : Qu'est-ce que les vants vont découvrir ? les peintres, peindre ? quelles uvelles formes transformeront la musique ? Quelles rties de l'expérience seront nouvellement offertes à description objective ? L'autre signification est celle vue : Que voyons-nous lorsque nous regardons ourd'hui le monde et que nous le comparons au ssé ? Je ne suis pas prophète et je ne puis vraiment n traiter le premier sujet, bien que pour tant de direc-ns j'eusse aimé le faire. J'essaierai de traiter le ond parce que certains traits de cette vue semblent remarquables, si nouveaux, si surprenants qu'il ut bien la peine d'arrêter notre regard sur eux; cela ut même nous aider à créer et à façonner l'avenir façon meilleure, quoique nous ne puissions pas le dire.

Tel est le titre anglais de cet article, titre que nous avons uit comme plus haut. Cet article est le texte intégral, dont ntres publications ont donné des extraits, de la conférence faite bicentenaire de l'Université de Columbia. La Revue en ayant des extraits dans le *New-York Times*, écrivit au professeur enheimer pour lui demander d'en publier la traduction. Un gramme amical accorda l'autorisation et le texte demandé va à *La Vie Intellectuelle* deux jours après.

Dans les arts et dans les sciences il serait bon d'êt un prophète. Ce serait un plaisir de connaître l'aven J'avais pensé un instant être prophète en mon prop domaine : la physique et dans les domaines des scienc de la nature, qui sont les plus proches du mien. Il serait pas trop difficile d'esquisser les questions que l savants des sciences de la nature se posent aujourd'h et auxquelles ils essaient de répondre. Qu'est la m tière? demandons-nous en physique; de quoi est-c faite? Comment se comporte-t-elle quand elle est plus en plus violemment atomisée, quand nous essayo d'arracher hors de son étoffe autour de nous les ingr dients que seule la violence crée et rend manifest Quelles sont, demandent les chimistes, les caractér tiques particulières des acides nucléiques et des prot nes qui rendent la vie possible, lui donnent sa durée sa mutabilité caractéristique? Quelle subtile chimi quels arrangements, quelle réactions et quelles poss bilités de contrôle rendent les cellules des organism vivants si différents qu'ils puissent accomplir des fon tions aussi étrangement diverses que la transmission l'information à travers nos systèmes nerveux ou la co verture de nos crânes par des cheveux? Que se pass t-il dans le cerveau pour enregistrer le passé, le cach à notre conscience, le rendre accessible à notre avenir Quelles caractéristiques physiques rendent la conscien possible?

L'histoire entière nous enseigne que ces question pensées par nous comme les plus pressantes, sero transformées avant de recevoir réponse, qu'elles sero remplacées par d'autres, et que le véritable progrès la découverte fera éclater les notions dont nous uso aujourd'hui pour décrire notre embarras.

Il est vrai que certains déclarent voir dans les matiè-
es de la culture, de façon précise dans les matières
es arts et des sciences, un modèle macro-historique, un
aste système de lois qui détermine le cours des civili-
ations et donne une sorte d'inévitabilité au déploiement
e l'avenir. Ils verraient, par exemple, les tentatives
adicales, formelles, qui caractérisent la musique du
ernier demi-siècle comme une inévitable conséquence
e l'épanouissement magnifique et de l'enrichissement
es sciences de la nature; ils verraient un ordre néces-
aire dans le fait que l'innovation en musique précède
innovation dans la peinture et celle-ci, à son tour, l'in-
ovation en poésie et ils montrent la même succession
ans les anciennes cultures. Ils attribueraient les recher-
hes formelles dans les arts à la dissolution, dans une
ociété industrielle et technique, de l'autorité séculière
olitique et aussi de l'autorité catholique de l'Église.
ls sont ainsi armés pour prédire l'avenir. Mais ceci,
e le crains, ce n'est pas mes oignons.

Si une perspective n'est pas une prophétie, elle est
ne vue. Quelle apparence présente le monde des arts
t des sciences? Il y a deux façons de le regarder :
une est la vue du voyageur, allant à cheval ou à pied,
e village en village ou de village en ville, s'arrêtant
n chacun pour parler avec ceux qui y vivent et pour
ssembler quelque renseigement sur la qualité de leur
ie. Ceci est la vue intime, partielle, quelque peu con-
ngente, limitée par la vie, l'étroitesse et la curiosité,
mitées elle-même, du voyageur, mais intime et hu-
aine, dans des limites humaines. L'autre est la vue
arge montrant la terre avec ses champs et ses villes et

ses vallées comme ils apparaissent à une camera porté par une fusée à haute altitude. En un sens cette der nière vue sera plus complète; on verra toutes les bran ches de la connaissance, on verra tous les arts, on le verra parties de l'ampleur et de la complication d tout de la vie humaine sur la terre. Mais on manquera une grande part; la beauté et la chaleur de la vi humaine s'en sera allée, pour une grande partie, de cett perspective.

C'est dans ce regard porté d'une très haute altitud que l'on voit les caractéristiques générales, nombreuse et surprenantes, qui distinguent notre temps. A lui s révèlent les catalogues scientifiques, les fondations, le laboratoires, les livres publiés; par lui nous apprenons qu'il y a plus de monde engagé dans la recherche scientifique aujourd'hui que jamais auparavant, que le mond soviétique et le monde libre se talonnent à égalité dans l'entraînement des savants, qu'il y a plus de livre publiés par tête d'habitant en Angleterre qu'au États-Unis, que les sciences sociales sont menées activement en Amérique, en Scandinavie et en Angleterre, qu'il y a davantage de monde à écouter la grande musique du passé et qu'il y a davantage de musique composé et davantage de peinture qui soit peinte. Par elles nous apprenons que les arts et les sciences sont florissants. Cette grande carte, montrant le monde de loin et presqu comme à un étranger, montrerait davantage encore : ell montrerait l'immense diversité de la culture et de la vie diversité de lieux et de traditions manifestées claire ment pour la première fois et à l'échelle mondiale, diversité de techniques et de langages, séparant une science d'une autre science, un art d'un autre art et le tout d l'un du tout de l'autre. Cette grande carte distante, à

dimension du monde, à la dimension de la civilisa-
on, a de curieuses caractéristiques. Il y a d'innom-
rables villages. Entre les villages, il n'apparaît pas
u'il y ait des chemins discernables du haut de cette
ltitude. Ici et là, passant près d'un village, et quelque-
ois le traversant au cœur, il y aura un autostrade, au
afic tempétueux se mouvant à d'énormes vitesses?
'autostrade semble avoir peu de connexion avec les
illages, partant de n'importe où, aboutissant n'importe
ù, et semblant n'avoir parfois presque d'autre but que
e détruire le repos du village. Cette vue ne nous donne
oint un sentiment d'ordre ou d'unité. Pour trouver
rdre et unité nous devons visiter le village, les endroits
almes, actifs, les laboratoires, les écoles et les studios.
ous devons voir les chemins qui sont difficilement
iscernables; nous devons comprendre les autostrades,
: leurs dangers.

Dans les sciences de la nature il y a, il y a eu et il
ontinuera d'y avoir semblablement des jours héroïques.
es découvertes suivent les découvertes, chacune d'elles
oulevant des questions et y répondant, chacune ter-
inant une longue recherche, et chacune procurant le
ouvel instrument d'une nouvelle recherche. Il y a des
açons de penser radicales, étranges pour le sens
ommun et en relation avec lui par des décades de
ècles d'expérimentation de plus en plus spécialisée et
on familière. On y trouve des leçons qui montrent com-
ien fut limitée, en toute sa variété, la connaissance
ourante de l'homme par rapport aux phénomènes de la
ature et des suggestions, des analogies qui indiquent
ombien peut être limitée son expérience avec l'homme.
haque nouvelle trouvaille est une part de l'équipement
es sciences pour une investigation ultérieure et pour

une pénétration en de nouveaux domaines. Des découvertes de la connaissance font progresser la technologie et les arts pratiques et ceux-ci à leur tour donnent en revanche des techniques plus raffinées, de nouvelles possibilités d'observation et d'expérimentation.

En chaque science il y a une harmonie entre ceux qui la pratiquent. Un homme peut travailler individuellement et n'apprendre ce que font ses collègues que par la lecture ou la conversation; il peut aussi travailler comme membre d'un groupe à des problèmes dont l'équipement technique est trop lourd pour un effort individuel. Mais, partie d'une équipe ou solitaire dans sa propre étude, il est, comme professionnel, membre d'une communauté. Ses collègues dans la branche de sa science lui seront reconnaissants de ses idées inventives ou créatrices, accueilleront ses critiques. Son monde et son travail peuvent être communiqués objectivement; et s'il se trouve quelque erreur, il peut être sûr que cette erreur ne tardera pas à être détectée. Dans la propre ligne de son travail il vit dans une communauté où la compréhension commune s'unit à des propos et des intérêts communs afin de lier les hommes ensemble simultanément dans la liberté et dans la coopération.

Une telle expérience lui donnera une conscience aiguë de la limite, de l'inadéquation et du prix d'une telle condition de sa vie; car dans ses relations avec une société plus large il ne trouvera le sentiment ni de la communauté, ni d'une compréhension objective. Il trouvera parfois, en retournant à des entreprises pratiques, un sentiment de communauté avec des hommes qui ne sont pas experts en sa science, avec d'autres savants dont le travail est loin du sien, et avec des

mmes d'action et des artistes. Les frontières des ences sont séparées maintenant par de longues années études, par des vocabulaires, des arts, des techniques écialisés et par une connaissance venue de l'héritage mmun d'une société des plus civilisée; et quiconque vaille à la frontière de pareilles sciences est en ce ntiment très loin de sa route, très loin aussi des arts atiques qui furent sa matrice et son origine, comme a vérité ils le furent de ce que nous appelons « art » jourd'hui.

La spécialisation de la science est une compagne inévi- ble du progrès; elle est cependant pleine de dangers elle est cruellement destructrice puisque toute de auté et de lumière et coupée de la plus grande partie monde. Aussi est-il propre du rôle de savant de ne s seulement trouver la vérité et la communiquer à ses mpagnons, mais enseigner d'essayer de transmettre pport le plus loyal et le plus intelligible de la nouvelle nnaissance à tous ceux qui s'efforceront d'apprendre. est une raison — c'est la raison organique décisive — ur laquelle les savants appartiennent aux universités. est une raison pour laquelle le patronage de la science, r et dans les universités, est sa forme la plus conve- ble; car c'est ici, dans l'enseignement, dans l'associa- n des savants, dans l'amitié des professeurs et des sciples, des hommes qui, par profession doivent être x-mêmes à la fois professeurs et disciples, que l'étroi- sse de la vie scientifique peut, au mieux, être modérée que les analogies, les éclaircissements et les har- onies de la découverte scientifique peuvent se frayer ur chemin dans la vie plus large de l'homme.

La situation de l'artiste d'aujourd'hui est à la fois, analogie et en différence avec celle des savants; mais

ce sont les différences qui sont les plus frappantes et
soulèvent les problèmes qui touchent le plus au mal
notre temps. Pour l'artiste ce n'est pas assez de co
muniquer avec les hommes experts en son propre a
Leur camaraderie, leur compréhension et leurs appréc
tions peuvent l'encourager; mais ce n'est pas le but
son œuvre, ni sa nature. L'artiste dépend d'une sen
bilité et d'une culture communes, d'une significati
commune de symboles, de la communauté de l'exp
rience et des moyens communs de la décrire et de l'i
terpréter. Il n'a pas besoin d'écrire pour tout homm
ou de peindre ou de jouer pour chacun. Mais son au
toire doit être l'homme, l'homme et non point une ca
gorie spécialisée d'experts parmi ses camarades. Aujou
d'hui ceci est très difficile. Souvent l'artiste a un sen
ment douloureux de grande solitude, car la communau
à laquelle il s'adresse pour une grande part n'exis
pas; les traditions et la culture, les symboles et l'hi
toire, les mythes et l'expérience commune qu'il a po
fonction d'éclairer, d'harmoniser, de portraiturer, o
été dissous dans un monde changeant.

Il y a, il est vrai, un auditoire artificiel maintenu po
servir d'intermédiaire entre les artistes et le monde po
lequel les artistes travaillent : l'auditoire des critiqu
professionnels, des vulgarisateurs et des agents de p
blicité en matière d'art. Mais si comme le vulgarisate
et le protecteur pour la science, le critique remp
actuellement une fonction nécessaire et introduit que
que ordre et quelque communication entre l'artiste et
monde, il ne peut pas ajouter à l'intimité, à l'exactitu
et à la profondeur avec lesquelles l'artiste s'adresse
ses semblables.

A la solitude de l'artiste correspond une grande

rrible stérilité dans les vies des hommes. Ils sont épouillés de l'illumination, de la lumière et de la tenresse et aussi de la connaissance qu'apporterait une terprétation intelligible, en langage d'aujourd'hui, des istesses, des admirations et des gaietés et des folies ue comporte la vie de l'homme. Ceci peut être en artie compensé, et l'est grâce à la croissance des oyens techniques pour mettre l'art du passé à la disosition de chacun. Mais ces moyens procurent un rapel des intimités passées entre l'art et la vie; même opliqués à l'écriture, à la peinture et à la composition u jour, ils ne jettent point de pont entre une société op vaste et trop désordonnée et l'artiste qui essaie de onner signification et beauté à ses parties.

En un sens important, ce monde qui est le nôtre, est n nouveau monde dans lequel l'unité de la connaisance, la nature des communautés humaines, l'ordre de société, l'ordre des idées, les notions même de société de culture ont changé et ne redeviendront plus ce u'elles ont été dans le passé. Ce qui est nouveau est ouveau, non point parce qu'il n'a jamais existé aupavant, mais parce qu'il a changé en qualité. Une chose ui est neuve est la puissance de la nouveauté, le chanement d'échelle et d'étendue du changement lui-même, e sorte que le monde change alors que nous marchons ans le monde, de sorte que les années de la vie de homme mesurent non point quelques petites croisances ou réarrangements de ce ce qu'il a appris dans on enfance, mais un grand soulèvement. Ce qui est ouveau, c'est qu'en une génération, notre connaisance du monde naturel engouffre, renverse et comète toutes les connaissances du monde naturel que ous avions auparavant. Les techniques, avec lesquelles

et par lesquelles nous vivons, se multiplient et se ram
fient, de sorte que le monde entier est lié ensemble pa
communication, barré ici et là par les empiétements d
la tyrannie politique. La qualité globale du monde es
nouvelle : notre connaissance et notre sympathie à l'é
gard des peuples éloignés et divers, notre difficulté ave
eux sur des questions pratiques, et notre engagemen
envers eux en termes de fraternité. Ce qui est nouveau
dans le monde est ce caractère massif de dissolution e
de corruption de l'autorité dans la croyance, dans le
rites et dans l'ordre temporels. Néanmoins c'est l
monde dans lequel nous sommes venus vivre. Les diffi
cultés précisément qu'il présente viennent de la crois
sance en compréhension, en savoir-faire, en pouvoir
Critiquer les changements qui nous ont fait démarre
du passé, est futile, et en un sens profond je pense qu
c'est pervers. Il est nécessaire que nous reconnaission
le changement et que nous apprenions quelles ressource
nous avons.

A nouveau je me retournerai vers les écoles et, comm
leur fin et leur centre, vers les universités. Car le pro
blème du savant n'est pas, à ce point de vue, différen
de celui de l'artiste ou de l'historien. Il lui est néces
saire d'être une partie de la communauté, et la commu
nauté ne peut que risquer et perdre à être sans lui. Ains
est-ce avec un sentiment d'intérêt et d'espoir que nou
voyons reconnaître de plus en plus que l'artiste créa
teur est en charge propre à l'université et que l'univer
sité est pour lui son véritable foyer; qu'un compositeu
ou un poète ou un écrivain de théâtre, ou un peintre, on
besoin de la tolérance, de la compréhension, de la pro
tection plutôt locale et « paroissiale »[1] qu'une univer

1. Qu'on pourrait rendre en français par « Esprit de clocher »

sité peut donner; et que celle-ci le protégera contre la tyrannie de la communication humaine et de la promotion professionnelle de l'homme. Car ici il y a une chance raisonnable que ce que l'artiste a d'intuition et de beauté, prenne racine dans la communauté et qu'une certaine intimité et des liens humains puissent marquer ses relations avec ses mécènes. Car une université est, de droit et naturellement, un lieu où l'homme individuel peut former de nouvelles synthèses, où les hasards de l'amitié et de l'association peuvent ouvrir les yeux d'un homme à toute une partie de la science ou de l'art qu'il n'avait pas connue auparavant, où des parties de la vie humaine, éloignées et peut-être incompatibles, en surface, peuvent trouver dans les hommes leur harmonie et leur synthèse.

Telles sont en gros et en termes très généraux, beaucoup trop généraux, certaines des choses que nous voyons lorsque nous marchons à travers les villages des arts et des sciences et que nous notons combien rares et étroits sont les chemins qui mènent de l'un à l'autre, et combien peu en termes de compréhension et de plaisir humains le travail de ces villages vient à être partagé au dehors.

Les autostrades n'aident en rien. Ils sont les moyens de masse depuis les haut-parleurs dans les déserts d'Asie Mineure et dans les cités de la Chine communiste jusqu'au théâtre professionnel organisé de Broadway. Ils sont les pourvoyeurs d'art et de science et de culture pour des millions et des millions — les promoteurs qui représentent les arts et les sciences auprès de l'humanité et qui représentent l'humanité auprès des arts et

des sciences; ils sont les moyens par lesquels on nous rappelle qu'il y a en des lieux éloignés la famine, la guerre, des troubles ou des changements; ils sont les moyens par lesquels cette grande terre et ces peuples sont devenus un l'un à l'égard de l'autre, les moyens par lesquels les nouvelles sur les découvertes, les réputations, les histoires et les chansons d'aujourd'hui voyagent et retentissent à travers le monde. Mais ils sont aussi les moyens par lesquels la véritable communauté humaine, l'homme qui connaît l'homme, le voisin qui comprend son voisin, l'écolier qui apprend un poème, les femmes qui dansent, la curiosité individuelle, le sens individuel de la beauté ont été dénichés et stérilisés, les moyens par lesquels la passivité du spectateur désengagé présente à l'homme de l'art et de la science le visage morne de l'inhumanité.

Car la vérité est que ce monde est, inévitablement et de façon croissante un monde ouvert et inévitablement et de façon croissante, un monde éclectique. Nous savons beaucoup trop pour savoir bien, nous vivons de façons trop variées pour vivre dans l'unité. Nos histoires et nos traditions — les véritables moyens d'interpréter la vie — sont à la fois liens et barrières entre nous. Notre connaissance sépare aussi bien qu'elle unit; nos ordres désintègrent aussi bien qu'ils lient; notre art nous rassemble et nous sépare. La solitude de l'artiste, le désespoir de l'érudit, parce que personne ne s'inquiète plus d'apprendre ce qu'il peut enseigner, les limitations du savant — ce sont là des emblèmes tout naturels — en ce grand temps de changement.

Car ce qui nous est demandé n'est pas facile. L'ouverture de ce monde tire son caractère de l'irréversibilité

du savoir; ce qui est appris une fois fait partie de la vie humaine. Nous ne pouvons fermer nos esprits à la découverte, nous ne pouvons clore nos oreilles, de sorte que les voix lointaines et celles étrangères ne puissent plus désormais les atteindre. Les grandes cultures de l'Est ne peuvent plus être coupées des nôtres par d'impassibles mers et des défauts de compréhension basés sur l'ignorance et l'étrangeté. Ni notre intégrité d'hommes de science, ni notre humanité ne nous le permettent. Dans ce monde ouvert, tout homme peut essayer d'apprendre ce qui est là.

Ceci n'est pas un nouveau problème. Il y a eu toujours davantage à connaître qu'un homme ne pouvait connaître; il y a eu toujours des modes de sensibilité qui ne pouvaient pas émouvoir le même cœur; il y a eu toujours, profondément tenues, des croyances qui ne pouvaient pas s'unir en une synthèse. Mais jamais auparavant la diversité, la complexité, la richesse, n'ont si clairement défié l'ordre hiérarchique et la simplification. Jamais auparavant nous n'avions eu à comprendre des modes de vie complémentaires et réciproquement incompatibles et à reconnaître le choix entre eux, comme la seule route de la liberté. Jamais auparavant l'intégrité de l'art intime détaillé, vrai, l'intégrité de l'artisanat et la préservation du familier, de l'humoristique et du beau ne se présentèrent en contraste plus massif avec l'immensité de la vie, la grandeur du globe, l'étrangeté des peuples, l'étrangeté des chemins et l'obscurité qui environne tout.

C'est un monde dans lequel chacun de nous, connaissant ses limites, connaissant les maux de la superficialité et les terreurs de la fatigue, aura à s'accrocher à ce qui

est près de lui, à ce qu'il connaît, à ce qu'il peut faire, à ses amis, à sa tradition et à son amour, s'il ne veut pas être dissous dans une confusion universelle et ne connaître rien et n'aimer rien. C'est en même temps, un monde dans lequel aucun de nous ne peut trouver de prescription hiératique ou de sanction générale pour aucune ignorance, pour aucune insensibilité, pour aucune indifférence. Lorsqu'un ami nous parle d'une découverte, nous pouvons ne pas comprendre, nous pouvons n'être pas capable d'écouter sans mettre pour autant en danger le travail qui est le nôtre et plus proche de nous; mais nous ne pouvons trouver dans aucun livre ni dans aucune règle — et nous ne devrions pas chercher — des raisons pour consacrer notre ignorance. Et si un homme nous dit qu'il voit différemment de nous, ou qu'il trouve beau ce que nous trouvons laid, nous pouvons avoir à quitter la place par fatigue ou par ennui; mais ce sera notre faiblesse et notre défaut. Si nous devons vivre avec un perpétuel sentiment que le monde et les hommes, dans ce monde, sont plus grands que nous et beaucoup trop grands pour nous, que ceci soit la mesure de notre courage de le savoir et de ne pas chercher de consolation. Par-dessus tout ne laissons pas proclamer que les limites de nos pouvoirs correspondent à quelque sagesse spéciale dans notre choix de vie, de savoir ou de beauté.

Cet équilibre, ce perpétuel, précaire, impossible équilibre entre l'infiniment ouvert et l'intime, ce temps — notre XXe siècle — a été long à venir, mais il est venu. Il est, je pense, pour nous et pour nos enfants, notre seul chemin.

Ceci vaut pour tous les hommes. Pour l'artiste et pour le savant il y a un problème particulier et une espé-

ance propre, car dans leurs chemins extrêmement dif-
érents, dans leurs vies qui ont un caractère sans cesse
ivergent, il y a encore un lien senti, une analogie
entie. Tout deux, l'homme de science et l'homme de
art, vivent toujours aux bords du mystère, entourés
ar lui; tous deux toujours, à la mesure de leurs créa-
ons, ont eu à faire avec l'harmonisation de ce qui est
ouveau et de ce qui est familier, avec l'équilibre entre
nouveauté et la synthèse, avec la lutte pour mettre
n ordre partiel dans un total chaos. Ils peuvent, dans
eur travail et dans leurs vies, s'aider eux-mêmes, s'ai-
er l'un l'autre et aider tous les hommes. Ils peuvent
aire des chemins qui réuniront les villages des arts et
es sciences l'un avec l'autre et avec le monde en géné-
al, les liens multiples, variés, précieux d'une commu-
auté vraie et à la dimension du monde.

Ceci ne peut pas être une vie facile. Nous aurons
es temps difficiles pour garder nos esprits ouverts et
our les garder profonds, pour garder notre sens de la
eauté et notre capacité à la crier, et notre habileté
ccasionnelle à la voir dans des places éloignées et
tranges et peu familières; nous aurons, tous, des temps
ifficiles à garder ces jardins dans nos villages, à gar-
er ouverts les chemins multiples, intrigués, hasardeux,
our les garder florissants dans un monde grand, ouvert,
empétueux, mais telle est, comme je la vois, la condi-
on de l'homme, et dans cette condition nous pouvons
ous aider, parce que nous pouvons nous aimer l'un
autre.

ROBERT OPPENHEIMER.

LES LETTRES SOVIÉTIQUES

NOTES en marge du congrès des écrivains soviét
ques (décembre 1954).

« Du calme plat », c'est avec ces mots que Mikka
Cholokhov a caractérisé l'ambiance du récent congr
des écrivains soviétiques dans une intervention qui
fait quelque bruit.

Le parti avait présenté ses désirs ou ses exigence
sous la forme de chansons. Les pionniers demandaie
en chantant aux écrivains des livres vivants, et d
jeunes, mobilisés dans la réserve du travail, chantaie
leur désir de voir leurs mains devenir un sujet littérair

Sans doute faut-il inscrire ce congrès dans son co
texte et voir dans quelle mesure il est significatif de
situation présente en U.R.S.S. Dans cette perspectiv
il est frappant de voir combien le phénomène de « d
marxisation » devient visible. Il n'est pas exagéré d
dire qu'aucun des orateurs soviétiques n'a pu se référe
à sa foi marxiste-léniniste d'une façon convaincant
Et tous semblaient avoir oublié l'homme nouveau d
socialisme, l'art nouveau qui, en tant que superstructu
correspond à une nouvelle infrastructure. Certes, d
côté des étrangers, il y avait quelques tentatives de sau
vetage. Ainsi Mme Triolet a essayé de rassurer s
collègues soviétiques en parlant de l'U.R.S.S., pay
fabuleux et de l'homme nouveau que crée l'écrivai
génial qui « devance » (*sic*) son époque. Puis, elle

résenté l'Occident où l'on se laisse entraîner par des crivains assassins, voleurs, par des confessions d'hom-ies déchus et elle a cité le condamné à mort américain ui publie un best-seller, Dominici, condamné pour le rime de Lurs et à qui deux maisons d'édition auraient éjà commandé l'histoire de sa vie, et enfin, Baranès ui écrit ses mémoires en prison. (Ce tableau de la pour-ture occidentale, loin d'impressionner défavorablement s Soviétiques, a dû les faire rêver sur les libertés des ondamnés occidentaux. Depuis trente-sept ans, les risonniers en U.R.S.S. ont tout juste le droit d'écrire urs aveux au juge d'instruction.)

Il y a vingt ans, lors du premier congrès du syndicat es écrivains soviétiques, l'ambiance était bien diffé-ente. L'espoir n'était pas encore mort. Du monde ntier, les sympathisants étaient venus à Charkov ou vaient envoyé des messages. Et les écrivains qui ne se isaient pas encore progressistes avaient sagement ccepté de faire un devoir en décrivant une journée de ur vie. On était en 1934, Boukharine protégeait l'effort réateur des écrivains. L'Occident avait découvert avec assion l'œuvre d'un Maïakovsky, d'un Cholokhov, 'un Ostrovsky, sans parler de Gorki. Depuis, rien ou resque rien n'est venu de Moscou. Et Mme Elsa Trio-t elle-même en était réduite à citer, sur quatre noms, eux qui appartiennent à l'époque d'avant le socialisme, skovsky et Maïakovsky. La littérature soviétique a auvaise presse, même en France. J'ai essayé moi-ême en vain de trouver un éditeur pour des ouvrages ussi honorables que *Feux dans la steppe* de Kazakié-tch et *Dans les tranchées de Stalingrad* de Nekrassov. s sont loin les beaux jours où *Sur le Don paisible* de holokhov fut un succès mondial. Mais il semble bien ue le sort des lettres soviétiques ne soit pas bien diffé-nt en U.R.S.S. même et l'un des leitmotiv du con-rès fut d'insister sur le danger que court la littérature isse de perdre le respect du lecteur. Qui est respon-

sable de cet état de choses? Le réalisme socialis serait-il l'ennemi du talent? Ce réalisme n'a rien de ré liste d'ailleurs, car il oblige les écrivains à peindre l êtres et les choses non pas tels qu'ils sont mais te qu'ils devraient être. L'écrivain, ingénieur des âme doit façonner une réalité de réclame selon le mauva goût de ces bourgeois gentilshommes que sont les dir geants du régime.

Indirectement et non sans courage, le réalisme soci liste a été exécuté et condamné par ceux qui osère rompre le calme plat du congrès. Bien avant le mois d décembre 1954, un critique téméraire, Promerantzev, d tout haut ce que les meilleurs pensaient depuis lon temps tout bas en déclarant dans un article retenti sant[1] que « la *sincérité* était la première loi de tou création littéraire digne de ce nom ». « L'histoire de littérature montre qu'en fin de compte, les artistes vo laient se confesser et non seulement prêcher... » « Com ment l'insincérité a-t-elle pu entrer dans notre littér ture? Il existe plus d'une course. Un certain rôle a jou la tendance humaine assez fréquente de présenter ce q est désirable comme une donnée de fait... » « L fabricants de la marchandise littéraire moyenne ne s distinguent par rien du tout. On ne trouve rien de fra pant chez eux. Il est déprimant de voir à quel poi leurs livres se ressemblent. Leurs héros sont préfabr qués et il en est de même de leurs sujets, du commenc ment et de la fin de leurs œuvres. Ils se ressemble comme des jumeaux : quand on en a lu un ou deux, c sait ce qui se trouve dans le troisième. Toujours l mêmes platitudes. »

Le 30 janvier 1954, la *Literatournaïan Gazeta* répl qua vertement à Pomerantzev. Après avoir reconn l'écho qu'a eu son article, ce devoir est purement

1. *De la sincérité en littérature*, par V. Pomerantzev, Novy Mi n° 12, Moscou, 1953.

nplement condamné parce que « *l'échelle de valeur un marxiste est hier comme aujourd'hui en premier u la qualité idéologico-artistique d'une œuvre* ».

Pomerantzev disparut de la scène après cette intern tion intempestive et qui était cependant loin d'être plée, car sa revendication : *liberté pour l'artiste*, avait é exprimée par d'autres écrivains et elle a pesé sur l'enmble du congrès de décembre comme l'exigence fonmentale, le choix essentiel dont dépend la survie de littérature russe [2]. Et le 26 octobre, une lettre ouverte gnée de neuf écrivains s'élevait contre la bureaucratie syndicat des écrivains dont « l'activité s'exerce à de ». « La littérature suit sa propre voie qui ne coïnde pas avec celle *des bureaucrates*... » « La liquidaon des commissions (du syndicat) ne ferait de peine à rsonne. » « La véritable communion créatrice ne s'éblit pas dans les bureaux, les salles de conférences, s assemblées de section, mais dans les rédactions de vue, dans le travail pratique. »

2. Le droit à la sincérité a été formulé par divers auteurs après mort de Staline. C'est au fond l'exigence d'une sécurité personlle (la réforme du Code pénal) promise dans le délai d'un mois r Malenkov, un mois qui dure depuis 1953. Voici une brève bibliaphie de cette critique revendicative :

Ilya Ehrenbourg, *Du travail de l'écrivain*, in *Znamia*, n° 10, oscou, octobre 1953.

Olga Bergholz, *Une conversation sur la poésie lyrique*, in *Literaurnaïa Gazeta*, Moscou, 16 avril 1953.

N. Abalkine, *A la recherche d'un conflit*, in *Novy Mir*, Moscou, ai 1953.

Alexandre Tvardovsky, *D'un lointain à l'autre*, in *Novy Mir*, oscou, juin 1953, cf. *Svesda*, Léningrad, n° 12, 1953.

Constantin Paoustovsky, *D'une grande vocation*, intervention ou ngrès des critiques littéraires reproduite dans *Literatournaïa Gata* du 3 octobre 1953.

Voir aussi *Izvestia*, 24 décembre 1953, et *Pravda*, 6 janvier 1954.

Kazakiévitch, Paoustovski, etc. : Lettre ouverte *Literatournaïa zeta*, 26 octobre 1954.

V. Vassilievski, *D'une fausse position*, in *Literatournaïa Gazeta*, janvier 1954.

Olga Bergholz (Léningrad) a très habilement compa la littérature soviétique aux gratte-ciel dits édifices hauteur, que Khrouchtchev vient justement de condar ner. « L'arrangement intérieur de ces édifices en ha teur manque de goût. Il y a bien des candélabres doré des rideaux pourpres, mais peu de superficie utile. » I voici la revendication : « Sans une véritable expressio libre de la personnalité, il ne peut pas y avoir de lyriq sociale. Il n'y en a pas eu autrefois, il n'y en aura p à l'avenir. » Olga Bergholz constate que l'amour a di paru de la poésie, le nu de la peinture et le mouveme du cinéma, car on n'y tient que des séances.

Cholokhov, le grand Cholokhov, n'a pas osé êt aussi clair que la poétesse de Léningrad. Tout en repr chant aux écrivains présents leur silence suspect, il n pu oublier que depuis *Le Don paisible* il n'a plus o rompre le sien, que lui aussi a accepté parfois d'êt médiocre. Après quelques mots d'autocritique, il s' est pris à Simonov, l'écrivain-pilote, l'écrivain le pl médaillé qui paraît écrire pour avoir une bonne not Il a protesté contre le fait qu'à la tête de la *Gazet Littéraire* se trouve Riourikov, « dont on ne saura attendre beaucoup d'impartialité, car il doit tant de ch ses à Simonov ». Il s'est attaqué aux prix littérair et aux écrivains qui n'ont jamais osé les refuser. Il demandé que les écrivains « brillent par leurs livres non par les médailles », et comme c'est le parti q distribue ces dernières, c'était bien une critique indirec du parti. De même quand il a dit que les jeunes éc vains ne peuvent apprendre de Simonov que « l'a d'éviter diplomatiquement les difficultés ». Quelles d ficultés ? Point besoin d'être plus clair. Tout le mon a compris. Le vieux Fedor Gladkov (Le Ciment) s'e chargé de rétablir les choses, de défendre le parti attaquant Cholokhov.

On ne peut se défendre d'une impression de malai en parcourant les différentes interventions qui ont

u au congrès. Panier à crabes, sans doute, panier à
bes organisé en caste qui vit volontairement dans un
etto fort agréable à Moscou et les membres de cette
ste se félicitent aujourd'hui d'être loin de la vie, car
connaissance de celle-ci importe moins que l'appli-
ion des directives du syndicat qui les tient lui-même
parti. Or, le parti semble encore hésiter sur la
uvelle voie à suivre. L'influence de Staline sur les
res est assez clairement condamnée quand Simonov,
sident réélu du syndicat, déclare, par exemple :
L'attachement qui s'est développé au cours des der-
res décades à faire du monumental à tout prix était
au « culte de la personnalité », à une tâche unilatérale
réalisme socialiste. »
Mais sur quoi se fonde ce réalisme aujourd'hui ? On
rcherait en vain une réforme à cette question. Glod-
v lui-même confirme le phénomène de démarxisation
constatant : « Il n'a pas paru un seul ouvrage fon-
nental sur l'esthétisme marxiste et la psychologie
rxiste et la psychologie marxiste de la création. Il
ait grand temps pour nos philosophes de se mettre
e travail... » « Les idéalistes essaient d'empoisonner
masses par leurs sorcelleries esthétiques et celles-ci
nètrent chez nous et désorientent certains de nos
ellectuels. »
Riourikov, porte-parole du parti, préfère parler du
ilisme esthétique caractérisé par le « manque d'i-
s », par « un état d'esprit de démobilisation », né
ès la victoire sur le fascisme, « état d'esprit selon
uel » « l'art pourrait devenir une distraction ». Or,
dans notre pays, la critique littéraire est l'auxiliaire
parti et de l'État » avec la mission de donner des
ectives aux cadres des écrivains et aux lecteurs. La
olte la plus intense contre cet état de choses se sent
z un homme comme Dobjenko, auteur du film *La
ne générale*, camarade d'Eisenstein. Après avoir cons-
é que l'industrie cinématographique n'a produit que

huit films l'année dernière, il s'écrie : « Nous avo cessé d'être des novateurs. » « La dramaturgie, la po sie, le sens de la passion ont fait place à la docilité, la subordination. Nous avons oublié qu'il faut toujou vivre une ambiance artistique; quand elle est absent rien ne peut la remplacer, ni l'héroïsme des perso nages, ni la vanité au sujet de l'avenir. » Et il fa l'éloge de « l'amour intelligent et perspicace et qui re heureux quand il est partagé ». Il réhabilite la sou france : « Pour des raisons mensongères, nous avo éliminé la souffrance. Nous avons oublié qu'elle appa tient au même titre au caractère humain, que le bonhe et la joie. Nous lui avons substitué le triomphe sur n difficultés » ... mais « la souffrance demeurera nôt aussi longtemps que l'homme vivra sur terre et qu aimera et créera ».

La poétesse Aliger, après avoir critiqué le vernissa de la réalité, les palissades vétustes, l'excès d'esp idyllique, s'exclame : « Nous ne voulons qu'une chose une ambiance saine dans le travail. »

N'oublions pas que les critiques contre les conditio du travail de l'écrivain s'adressent au syndicat, instr ment du parti et qu'elles interviennent à un moment des dizaines de milliers de fonctionnaires de l'admir tration sont rendus de force à la production. Est- Malenkov qui taille sans pitié dans la bureaucratie par sitaire ? En même temps, la presse enregistre, pour première fois à ma connaissance, le refus de certai électeurs d'accepter dans les organisations du pa des élections préfabriquées [3]. Des paysans et des jeun communistes découvrent la *démocratie* au même mome où les écrivains revendiquent le droit à la sincérité. Il

3. Ce phénomène a été enregistré par *Trond* du 9 mars 1954 da une section syndicale, mais plus fréquemment les membres c kolkhoses refusent de voter pour les candidats officiels (cf. *Prav* du 6 octobre 1954, *Communiste*, n° 12, 1954).

là des phénomènes nouveaux à la base de la situation talitaire, des phénomènes qu'il ne faudrait pas perdre vue, car ils nous permettront un jour de saisir les uvelles tendances qui se manifesteront dans le monde viétique. Tout se passe pour le moment comme si l'af-iblissement idéologique du régime provoquait une crise conscience dans les différentes couches de la popu-tion, prise de conscience de certains droits élémen-ires et aussi des moyens de les défendre. Ce processus pu être observé lors des grèves dans les camps de ncentration de Vorkouta. Il était également à l'origine l'explosion du 17 juin en Allemagne orientale, explo-on qui a surpris les meilleurs observateurs de Berlin-uest comme de Bonn et dont l'écho en France était esque nul, et pour cause. Nous avons beaucoup de al à saisir la situation totalitaire et l'évolution qui y prépare. Malgré l'impression que le dernier congrès s écrivains soviétiques s'est simplement contenté de conduire la jdanovchina sans Jdanov, ce serait une reur d'en rester là et de ne pas voir que le reproche immobilisme prononcé par Cholokhov à l'égard du ndicat et donc du parti est surtout justifié par les ouvements qui se produisent dans la société soviéque. L'une des conséquences de ces mouvements est refus des lecteurs de prendre la littérature officielle sérieux. Le drame des prix Staline, c'est qu'ils ne nt point vendre les livres qu'ils désignent à l'atten-on du public. Rien d'étonnant si les écrivains et le rti sont inquiets.

9 janvier.

JEAN ROUNAULT.

LE NATIONALISME EN AFRIQUE DU SUD

Depuis quelques semaines, un conflit aigu oppos de nombreuses organisations missionnaires chré tiennes au gouvernement sud-africain à propos de l'édu cation des indigènes africains.

La très grande majorité des écoles accessibles au indigènes est dirigée par des missions chrétiennes Celles-ci ont bénéficié dans une mesure croissante d subventions publiques, de sorte qu'aujourd'hui, si le missions fournissent les bâtiments d'école, les frais d l'équipement scolaire et les traitements des maîtres son couverts par des subsides gouvernementaux. En Afri que du Sud, où l'enseignement primaire et secondair ressortit aux gouvernements provinciaux, l'enseigne ment des indigènes ne fait pas exception. La récente lo sur l'éducation chez les Bantous modifie cette orga sation. A l'avenir le ministère des Affaires indigène entend unifier l'enseignement des indigènes dans tout l pays. Les *Églises* sont invitées à vendre ou à louer leu bâtiments scolaires au gouvernement qui entend prendr les écoles entièrement à sa charge; les missionnaires qu le désirent seront autorisés à donner leur propre ense gnement religieux, bien qu'une simple instruction rel gieuse « chrétienne dans les grandes lignes » fass partie du cycle scolaire normal. Si les *Églises* rejetter cette invitation et continuent à diriger leurs propre écoles, elles ne recevront désormais qu'une fraction de subsides accordés jusqu'ici, fraction destinée à êtr réduite chaque année jusqu'à disparaître finalement elles auront de plus à se conformer au programme gou vernemental pour ce qui concerne l'objet de l'enseigne ment. En tout état de cause les établissements mission

aires dans les zones d'habitat indigène seront à l'a-
enir donnés à bail annuellement renouvelable, et le
inistre des Affaires indigènes pourra refuser le renou-
ellement du bail à toute mission qui contrarie, à son
vis, la politique du gouvernement.

Dans cette situation les anglicans et les autres mis-
onnaires de langue anglaise ont soulevé un émoi
onsidérable en Grande-Bretagne d'où ils ont toujours
eçu une importante assistance en fonds et en person-
el. Voici la cause que plaident les missionnaires. Le
ouvernement a pour objectif avoué de sa politique, la
permanente suprématie blanche ». Il désire par con-
équent empêcher tout indigène africain d'acquérir une
ducation telle qu'elle pourrait justifier sa prétention à
égalité des droits. Sa formation scolaire ne doit point
essembler à celle qu'on donne aux Blancs. Il doit la
ecevoir dans sa propre langue, elle ne doit pas commu-
iquer beaucoup plus que les rudiments de la lecture, de
écriture et du calcul, tout en procurant assez de fami-
arité orale avec les parlers des hommes blancs, Afri-
anders et Anglais, pour le mettre à même de « com-
rendre des ordres ». A part cela, qu'il apprenne des
métiers utiles à sa vie traditionnelle dans les *réserves*.
n fait, il s'agit de dresser le Noir pour en faire l'obéis-
ant serviteur de son maître blanc. C'est là, disent-ils,
ure et simple tyrannie, et totalement contraire aux
rincipes chrétiens. Aussi voudraient-ils émouvoir la
onscience des chrétiens, en Angleterre et ailleurs, et les
nduire à protester, et *à faire quelque chose* (quoi ? ce
'est pas clair) avant qu'il ne soit trop tard.

Apparemment, le gouvernement de l'Afrique du Sud
e s'émeut point. Comme Afrikanders, ils se sont tou-
ours méfiés des missionnaires anglais, dont l'attitude
libérale » et égalitaire envers les Noirs, jointe à leur
scendant sur le gouvernement anglais, fut une des
auses majeures du *Great Trek* (la grande migration)
es Boers de la colonie du Cap il y a cent vingt ans.

Maintenant que les Afrikanders sont au gouvernement ils sont en mesure d'aménager les rapports entre Blancs et Noirs conformément à leurs propres idées. L'exposé de leurs intentions contredit radicalement celui des missionnaires.

L'argument du ministre des Affaires indigènes est fondé sur l'*apartheid*. Ce terme aujourd'hui bien connu désigne la politique raciale des nationalistes. Il signifie simplement « séparation », mais il est beaucoup plus difficile d'en donner une interprétation précise et détaillée. Pour l'usage électoral cela signifie : « maintenir le Noir à sa place », — slogan qui touche toujours une large proportion d'électeurs à la pensée peu exigeante ou peu élevée. On ne veut pas dire par là qu'il ne s'agisse, dans l'esprit des chefs nationalistes, que d'un statagème cynique pour capter des votes. Il a le mérite politique de produire cet effet, et c'est pourquoi il est placé en tête du programme, mais il exprime la crainte sincère pour deux millions et demi de Blancs d'être submergés par les gens de couleur, quatre fois plus nombreux. Ce danger, pensent-ils, ne peut être conjuré que par la mise en train d'une politique à long terme qui garantisse que le Blanc pourra sauvegarder son identité et demeurer à l'avenir maître de sa propre destinée dans le pays qui est et doit demeurer son chez-soi inaliénable. A cette fin les races doivent être tenues séparées et placées dans des conditions qui leur permettent de constituer, en milieux séparés, leurs propres communautés vivant selon leurs modes propres. Depuis que les nationalistes sont au pouvoir le gouvernement a aggravé les restrictions irritantes qui entravent la liberté et le bien-être des Noirs; mais les gouvernants ont du mal à préciser les modalités les plus considérables de cette politique. Des dirigeants de la *Nederduits Gereformeerde Kerk* (Église réformée hollandaise) qui comptent parmi leurs partisans les plus marquants, firent bon accueil à l'*apartheid,* mais soutinrent qu'elle réclamerait

s Blancs de lourds sacrifices et un bouleversement leurs habitudes de vie. La communauté blanche rait à se suffire, à fournir la main-d'œuvre à ses sines, peut-être même aux mines et à toutes sortes de ches serviles. Les cultivateurs et les industriels s'en farouchèrent, et le premier ministre fut tôt amené à pliquer l'intention différemment: il ne s'agit point de streindre l'emploi de la main-d'œuvre noire par des opriétaires blancs, mais seulement de la tenir sous ntrôle! Il ajouta le pieux espoir qu'en temps voulu s industries blanches seront sises à la lisière de *réser-es*, de sorte que les Noirs puissent se rendre au travail ns cesser de résider dans leur zone d'habitat propre. 'est là — on l'a souvent rappelé — le but bienfaisant l'*apartheid*, quoique sa réalisation puisse demander en du temps. Les Noirs seront libres de développer, ns leur zone d'habitat propre, leur existence nationale leur mode de vie propres, et ceux d'entre eux qui cquerront une éducation supérieure pourront exercer urs qualifications professionnelles au service des gens leur race.

La nouvelle politique de l'instruction publique pré-nd expressément servir les intérêts du secteur noir. oici le genre de raisonnement qu'on avance. Chaque ce doit garder l'identité et la fonction que Dieu lui a tribuées. Les Afrikanders sont aujourd'hui un peuple nifié, avec sa propre langue et son mode de vie pro-re, et auquel les desseins de la Providence assignent ne vocation distincte. Ils ont résisté avec succès au anger de perdre leur identité, en se tenant à l'écart es Noirs et en ne cédant pas devant les efforts de leurs ouvernants pour les angliciser; c'est ainsi qu'ils ont onquis leur liberté. Entrant au petit bonheur au contact vec les Blancs, et recevant de nombreuses institutions eligieuses un enseignement ni systématique ni appro-rié, les indigènes ont manqué jusqu'ici leur chance de randir selon leur génie propre. C'est pourquoi ils doi-

vent de nouveau commencer par le commencement, partir d'une base systématiquement appropriée. Pour moment ils seront naturellement sous la tutelle de leu voisins blancs. On ne dit pas ce qui arrivera le jour o à l'exemple de leurs tuteurs, ils accéderont à la libert Beaucoup d'autres questions demeurent sans répons L'Afrique du Sud est aujourd'hui un pays hauteme industrialisé qui dépend du travail fourni par les Noir au point d'être amené à faire appel à la main-d'œuv des territoires avoisinants; et les travailleurs noi employés et les genres de travaux qu'ils sont susce tibles d'assumer deviennent chaque jour plus non breux. La moitié de la population noire vit dans le zones d'habitat blanc et est employée par des Blanc les zones d'habitat noir sont tout à fait insuffisante pour l'autre moitié. Où trouver l'espace nécessaire à constitution de zones d'habitat noir additionnelles, cet question demeure sans réponse.

De fait, l'*apartheid* n'est pas seulement ambiguë, el est tout à fait impraticable. Le résultat des efforts obst nés du gouvernement pour la réaliser correspond larg ment à ce qu'en disent les missionnaires. Les gouve nants s'irritent de la critique provenant d'outre-me L'accusation que leur politique soit non chrétienne le laisse froids. Ils suspectent, en effet, leurs critiqu anglais d'être mûs au moins pour autant par l'ave sion contre la politique du parti nationaliste que par souci proclamé des principes moraux chrétiens. Ils sou tiennent qu'ils sont d'aussi bons chrétiens que leur critiques. Ils invoquent comme preuve que leur propr *Nederduits Gereformeerde Kerk* et la plupart des mis sions protestantes étrangères non anglaises ont fait bo accueil au nouveau programme d'éducation. D'ailleurs tout en protestant contre la loi, même les missions pro testantes anglaises ont, à quelques exceptions près accepté de louer leurs bâtiments scolaires au gouverne ment et de coopérer autant qu'on le leur permet. Quan

x catholiques, ils sont dans l'Union sud-africaine peu mbreux — quatre pour cent des Blancs, cinq et demi ur cent des indigènes et des autres non-Européens; ais l'effort missionnaire catholique s'est inlassable- ent intensifié au cours des années récentes. La hiérar- ie a, en 1952, exposé clairement son point de vue sur relations entre les races dans une déclaration qui ne sse subsister nul doute sur l'appréciation catholique l'*apartheid*[1]. Dans la crise actuelle, après avoir fait leur mieux pour obtenir une modification de la loi, évêques ont informé le gouvernement de leur volonté maintenir les écoles catholiques; dans une lettre pas- rale ils exposent la situation et font appel aux catho- ques, blancs et noirs, pour contribuer à un fonds, des- é à suppléer aux subsides dont la suppression est en rspective.

Pendant que cette controverse suivait son cours, le Malan, octogénaire, résigna, pour raison de santé, charge de premier ministre et son siège au Parle- ent. Il n'était point certain qui allait être élu chef du rti nationaliste — et qui, partant, serait appelé par le uverneur général à former le nouveau gouvernement. n'était un secret pour personne que le Dr Malan ait fait de son mieux pour assurer la succession à Havenga, un politicien chevronné et éprouvé, qui lita avec le général Hertzog et avec le général Smuts, qui, au cours de plus de vingt ans d'exercice de la arge de ministre des Finances, avait acquis la solide nfiance de milieux financiers en Europe et en Amé- ue. M. Havenga était disposé à assumer la fonction, urvu que ce fût le vœu unanime du parti; il n'était s prêt à tenir tête, si son élection devait être con- stée. Dans l'occurrence les jeunes du parti posèrent

. Cf. Y. Congar, *L'Église catholique devant la question raciale*, esco, 1953, pp. 44-46.

contre lui la candidature de M. Johannes Strijdom, d
Transvaal. M. Havenga renonça, résigna sa charge
son siège parlementaire, et se retira dans la vie privé
laissant le champ libre à M. Strijdom. A part cela,
nouveau cabinet ne présente guère un changement que
conque par rapport à celui du Dr Malan.

Pour ce qui concerne la politique de l'*apartheid* et d
l'instruction des Africains, l'avènement du nouveau go
vernement n'apportera pas d'innovation immédiate. L
même ministre des affaires indigènes, le Dr Verwoer
qui a été investi de pouvoirs très étendus, demeure e
exercice, et le nouveau premier ministre a toujours fe
mement soutenu tous ses plans. Mais des grondemen
se font entendre qui suggèrent des désaccords possibl
dans d'autres domaines; et il se pourrait qu'avant tr
longtemps ils produisent une situation nouvelle.

M. Strijdom passe universellement pour un homm
très honnête et droit, qui dit clairement ce qu'il pens
et qui y tient ferme. C'est un homme du Transvaa
héritier typique de la vieille tradition des Boers, homm
pieux, calviniste consciencieux, et l'un de ceux q
croient sincèrement à la divine vocation du peup
(*Volk*) blanc des Afrikanders pour porter la civilisatio
chrétienne dans l'Afrique la plus noire. Tout ce à que
il porte intérêt est au dedans de son propre pays; e
fait, bien qu'il ait dépassé la soixantaine, il n'ava
jamais quitté son pays jusqu'à la visite de six semaine
qu'il fit en Europe, il y a quelques mois, pour un
consultation médicale auprès de spécialistes. Ses zéle
partisans l'acclament comme le *Lion du Transvaal,* l
chef naturel à qui tous feront confiance, que tous su
vront. Il n'a cependant jamais été facile d'amener de
nationalistes du Cap à suivre un homme du Transvaa
Ce fut peut-être le plus grand exploit politique d
Dr Malan, homme du Cap, que de réaliser une véritabl
unité; il est au moins douteux qu'elle survivra, main
tenant qu'il est parti. De surcroît, M. Strijdom est u

épublicain cent pour cent, et a souvent exprimé publi-
uement sa conviction que l'Afrique du Sud ne sera
ntièrement satisfaite que le jour où tous les liens qui
'attachent à la Grande-Bretagne seront définitivement
énoués. On ne sait encore dans quelle mesure cette
pinion est susceptible de compter sur l'approbation du
ays. Toute proposition tendant à altérer la Constitu-
ion ou à saper les connexions britanniques provoquera
ne opposition vigoureuse de la part des Sud-Africains
nglais, notamment au Natal où ils font largement la
najorité. Quelques-uns parmi ceux qui s'en émeuvent
noins craignent toutefois que l'acte suivant ne consiste
– malgré les assurances du contraire prodiguées par
M. Strijdom — à abolir le statut légal de la langue
nglaise. Beaucoup d'Afrikanders, y compris de solides
artisans du parti nationaliste, demandent instamment
u'on renonce à soulever des questions à l'égard des-
uelles les Sud-Africains blancs sont si profondément
ivisés; d'autant plus qu'ils sont parfaitement satisfaits
u statut existant de l'Union à l'intérieur du Common-
vealth britannique. D'ailleurs, nombre de ceux qui sont
n principe républicains, ne sont pas disposés à parler
érieusement de république, tant qu'ils ne savent pas
uel genre de constitution républicaine on entend préci-
ément leur proposer, — sujet qu'on n'a guère encore
iscuté. Le seul acte précis du nouveau premier ministre
consisté à s'excuser de l'assistance à la prochaine
éunion à Londres des premiers ministres du Com-
nonwealth britannique. Le premier ministre adjoint,
M. Swart, ministre de la justice, le remplacera.

Il serait téméraire d'avancer une prophétie. Les signes
ependant ne manquent pas qui révèlent dans la façade
'unité du parti nationaliste, et du gouvernement, des
ssures qui risquent de s'élargir dangereusement au
ours de la nouvelle session du Parlement de l'Union.

CHARLES RUNGE.

LE CHRIST CHEZ LES ARTISTES

Un soir, je fus appelé auprès d'un grand malade, d'accès fort difficile, paraît-il. Pour le mettre en confiance, on lui dit : « C'est l'aumônier des artistes. » — « Ah! très bien, répondit-il. Faites-le entrer. A lui je n'apprendrai rien... Il connaît la vie! » Naïve et étrange réflexion. Elle prouve que le monde juge vite, sur quelques indiscrétions de presse, ceux qui ont pour mission de divertir, d'émouvoir, d'enseigner parfois, et d'être toujours les témoins d'un Art nécessaire à la vie.

Beaucoup de préjugés ont cours à leur propos. Maintenant encore. Si les relations entre l'Église et le théâtre se sont profondément modifiées, les rapports entre le théâtre et la société sont lourdement grevés d'incompréhension, et il arrive que la plus élémentaire justice fasse défaut. Quand j'essaye d'expliquer, dans des milieux fort différents, ce que mon ministère sacerdotal parmi les professionnels du Spectacle[1] m'a appris, on m'objecte souvent, sur un ton quelque peu perfide :

1. C'est à eux que nous limitons cette étude. Les problèmes posés aux artistes des Beaux-Arts recoupent peut-être, en partie, ceux dont nous traiterons ici. On voudra bien excuser le ton personnel de certains passages : nous développons ici le texte d'une conférence qui avait été demandée sous la forme d'un témoignage.

Évidemment, mais... n'ont-ils pas été longtemps communiés ? »

Parler du Christ chez les artistes m'oblige donc à aborder de front, et aussi loyalement que possible, ce chapitre assez grave de notre histoire religieuse. Un diptyque saisissant nous y introduit : d'une part Molière, qui avait fait ses pâques un an avant sa mort, et qui retourne à Dieu « avec les sentiments d'un bon chrétien » (au dire des religieuses qui l'assistèrent), est enterré avec les prières de l'Église, mais de nuit et parce que sa femme et sa famille ont supplié l'archevêque de Paris; — d'autre part une héritière de Molière, sociétaire de la Comédie Française, Jeanne Delvair, est enterrée, il y a cinq ans, sous l'habit du Tiers-Ordre dominicain [2], et de nombreuses communions d'artistes ont lieu pendant la messe des funérailles.

Que s'est-il donc passé ? Comment la dignité reconnue à tout être, de servir Dieu par sa profession a-t-elle été rendue aux artistes ?

ÉTAPES D'UN DIVORCE ET D'UNE RÉCONCILIATION

Pour répondre, il nous faut prendre un certain recul.

Un remarquable historien du théâtre, Paul Blanchart, a écrit : « On trouve toujours à l'origine du théâtre (et cela est vrai pour l'Orient, pour l'Égypte, pour toutes les antiques civilisations théâtrales) des manifestations religieuses et un appel vers la mystique et le divin [3]. » Le théâtre grec eut aussi des origines

2. Avec, pour tunique blanche, le péplum de tragédie qu'elle revêtit tant de fois pour jouer Phèdre ou Agrippine.

3. « Le Théâtre, né de l'Église... », dans *Nos Spectacles*, juillet-août 1953, p. 8.

religieuses. Mais la pente vers la facilité, le mauva goût et les surenchères du public opérèrent des adu térations progressives. On en arriva, chez les Romain à des jeux cruels et obscènes qui avilirent la scène.

Du IIe au IVe siècle, l'Église catholique naissant ne pouvait que condamner violemment de tels abu Cicéron, Sénèque, Tacite avaient agi de même en leu temps. Saint Jean Chrysostome fait appel à des moti un peu différents, mais qui ne sont pas négligeable et valent pour tous les siècles :

C'est pour vous qu'un chrétien se fait bouffon. C'est po vous qu'il renonce à la dignité du nom qu'il porte : ôtez l auditeurs, vous ôtez les acteurs. Au sortir du théâtre, vot maison vous semble trop simple parce que vous avez dan l'esprit les splendeurs de la mise en scène; votre femme vo déplaît parce qu'elle est moins belle et moins parée que l'a trice ou la danseuse que vous avez applaudie, et vous fait retomber votre mauvaise humeur sur ceux qui vous entou rent.

Tertullien fut aussi très dur dans ses jugements. Plu encore, saint Augustin dont certaines affirmations son importantes pour la suite de notre propos :

L'Église... condamne les comédiens et croit par là défend assez la comédie. On prive des sacrements, et à la vie et à mort, ceux qui jouent la comédie, s'ils ne renoncent à leu art, on les exclut des ordres sacrés, comme des personne infâmes; par une suite infaillible la sépulture ecclésiastiq leur est déniée.

Voilà qui est net. Mais bientôt le problème ne se posera plus. Les invasions barbares submergent l'Oc cident.

Plusieurs siècles plus tard, le théâtre va renaître, en retrouvant ses sources. Vous savez, en effet, que le théâtre de France est né de l'Église elle-même. Dan

on livre très suggestif *L'Église, la Comédie et les Comédiens*[4], Albert Reyval a marqué les étapes de ette histoire. Pour contenter le peuple chrétien qui — ous dit-on — ne trouvait jamais les offices assez longs, t ne connaissait guère d'autres plaisirs publics, on éveloppa certains textes sacrés à partir de la messe, on onfia à plusieurs voix des versets de l'Écriture, afin 'en accroître la puissance dramatique. De là naquit, ers 1100, une sorte de jeu liturgique où les mots fran-ais se mêlaient au latin. Peu à peu, du chœur de l'É-lise, ces représentations gagnèrent le narthex, puis le arvis. Les grands Mystères du XIVe siècle devaient mmortaliser un tel théâtre religieux.

Mais des éléments plus que discutables s'infiltrèrent ans ces poèmes à vaste distribution. Les œuvres pos-érieures y perdirent leur caractère sacré. En effet, le omique poussé jusqu'à la bouffonnerie, la caricature à égard du clergé, du pape, la parodie des articles du *Credo* firent à ce point dégénérer les spectacles que de vé-itables sacrilèges soulevèrent l'indignation. En 1548, le arlement de Paris intervint par une interdiction pure et imple. Retenons cette date. Elle est capitale, car, alors, ommença une ère nouvelle, laïque. L'Église retrouva on attitude des premiers siècles, remit en vigueur ses écisions et condamnations. Elle était désormais dans opposition. Elle ne pouvait pas ne pas l'être. Mais le isque allait surgir de se couper, non seulement des rtistes : de l'art lui-même. Le « divorce de la foi et des uissances d'imagination et de sensibilité », dénoncé par

4. La première partie de notre conférence a emprunté plusieurs itations à cet ouvrage fort bien documenté. On trouvera de plus mples renseignements dans l'admirable texte de Gaston Baty, « Le Masque et l'Encensoir » (réimprimé dans *Rideau baissé*, en 1949).

Paul Claudel en 1919, dans le domaine de l'Art sacré, connaissait là sa préfiguration.

Pour comprendre ce qui va suivre; il nous semble utile d'ajouter qu'un problème d'ordre social se greffait sur le précédent. Tandis que, de tous temps, les comédiens furent honorés en Angleterre et qu'ils jouissent aujourd'hui d'une situation assez privilégiée[5], l'opinion publique en France les a rejetés dans les catégories douteuses de la société. Maints exemples nous prouveraient que, sous l'Ancien Régime, l'argent lui-même ne parvenait pas à faciliter le mariage des enfants d'artistes (y compris des plus célèbres) ou leur « reclassement ». Cette sévérité de l'opinion ne favorisait guère les miséricordes de l'Église. Il fallut attendre ces dernières années, ou presque, pour voir s'orienter vers le théâtre[6] des garçons et des jeunes filles de milieux humains fort considérés.

En tout cas, les choses prirent un tour tragique, puisque le Rituel parisien du XVIIe et du XVIIIe siècle désignait nommément les comédiens comme des excommuniés. De leur côté, les synodes protestants — en particulier celui de Privas (1612) — étaient aussi catégoriques.

N'allons pas croire, pourtant, que la règle fût universellement appliquée. Si le curé de la paroisse Saint-Barthélemy, d'esprit fort nuancé..., considérait Molière comme un diable habillé en homme qu'il fallait brûler vif, d'autres ecclésiastiques avaient en ces matières un

5. L'illustre danseuse de Covent Garden, Margot Fonteyn, ne vient-elle pas d'être nommée docteur *honoris causa* de l'Université de Londres (section musicale) ? A quand le doctorat pour les étoiles de l'Opéra de Paris ?

6. Pour les carrières proprement musicales, les données historiques sont assez différentes.

ugement plus équitable. L'histoire fameuse qu'immor-
alisa un diptyque de l'époque, montrant, en 1802, le
ercueil de Mlle Chameroy, danseuse de l'Opéra, refusé
Saint-Roch et admis, sur l'autre rive de la Seine,
ar le clergé de Saint-Thomas-d'Aquin, eut aux deux
iècles précédents ses équivalents. (Le curé de Saint-
Roch fut, d'ailleurs, envoyé trois mois en retraite par
on archevêque.)

Au surplus, il y avait des exceptions officielles — fort
éroutantes. Les comédiens italiens, sujets du pape,
taient exempts de l'excommunication, y compris à
'étranger. A Paris, les acteurs de l'Académie Royale
le Musique — mettons les chanteurs de l'Opéra —
taient eux aussi privilégiés. D'où la jalousie, com-
préhensible, des Comédiens français qui, en 1691, firent
ne démarche auprès du pape. Celui-ci les renvoya à
eur archevêque. La Congrégation du Concile répondit
le même à d'autres artistes, en 1696.

C'est seulement en 1735 que le pape Clément XII
rdonna de recevoir les comédiens à la communion.
Peut-être cette miséricorde inspira-t-elle les Capucins de
Lyon qui, pendant le Carnaval de 1757, jouèrent eux-
mêmes, nous dit-on, pour leurs confrères et leurs péni-
ents les *Fourberies de Scapin* trois fois de suite... Tou-
efois des usages locaux subsistèrent en France, au
noins jusque vers 1850. Et je ne suis pas sûr que tel ou
el membre du clergé (je pourrais citer des cas pré-
is) ne se réfère encore aux ordonnances sévères du
XVIIe siècle.

On peut ironiser sur l'étrange situation de ces hors
a loi. Écoutez La Bruyère :

Quelle idée plus bizarre que de se représenter une foule
le chrétiens de l'un et l'autre sexe, qui se rassemblent à
ertains jours dans une salle pour y applaudir à une troupe

d'excommuniés qui ne le sont que pour les plaisirs qu'ils leur donnent et qui est déjà payée d'avance. Il me semble qu'il faudrait ou fermer les théâtres ou prononcer moins sévèrement sur l'état des comédiens [7].

Voltaire, lui, proposait carrément l'excommunication de l'archevêque de Paris qui acceptait, chaque année, les quelques trois cent mille livres que fournissait à ses œuvres la taxe sur les spectacles. Quant à la duchesse d'Orléans, elle insinuait perfidement que Bossuet avait lui-même souvent assisté au spectacle à la Cour. Le P. Caffaro parle de grands prélats et du nonce du pape faisant de même.

Avouons que tout cela n'était guère logique. On comprend mieux Mgr de Chalucet, archevêque de Toulouse, publiant un Mandement, le 5 mars 1702, pour excommunier aussi les spectateurs. Heureusement que la Cour et le nonce étaient à Paris... Mais il n'y a pas seulement lieu de sourire. Vous saisissez le drame de conscience où se trouvaient plongés des hommes et des femmes de bonne foi. Pour recevoir les derniers sacrements, les comédiens devaient lire une formule de renonciation à leur profession. Certains n'en eurent pas le courage. Le cas de La Champmeslé est émouvant : elle refusa de renier son passé, et déclara qu'il était très glorieux de mourir fidèle à son art : « Si je guéris, je veux revenir sur le théâtre. » C'est seulement quelques heures avant de mourir — et sans doute parce qu'il n'y avait plus d'espoir — qu'elle céda.

Évidemment, l'intervention fracassante de Bossuet contribua à certains durcissements. Ses *Maximes et Réflexions sur la Comédie,* admirables de ton et de langue, mais pleines d'outrance, firent grand mal aux rela-

7. *Les Caractères,* ch. XIV. De quelques usages.

ons entre l'Église et le théâtre. Son rigorisme s'expli-
e pour une part par ce mot de mon confrère le P. De-
an : « L'ordre esthétique lui échappe. Il était malaisé
parler juste du théâtre en cette condition. » Son juge-
ent sur Molière fut terrible[8] :

Il a fait voir à notre siècle le fruit qu'on peut espérer de
morale du théâtre, qui n'attaque que le ridicule du monde
lui laissant cependant toute sa corruption. La postérité
ura peut-être la fin de ce poète-comédien, qui, en jouant
n *Malade imaginaire* ou son *Médecin par force,* reçut la
rnière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures
rès, et passa des plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles
rendit presque le dernier soupir, au tribunal de celui qui
t : « *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez.* »

François Mauriac lui a répondu sans guère plus d'a-
énité[9].

... Le voici à bout de souffle. Le 17 février, comme il
nnait les signes d'une grande lassitude, il dit à sa femme
à Baron : « Tant que ma vie a été mêlée également de
uleurs et de plaisirs, je me suis cru heureux; mais, aujour-
hui que je suis accablé de peines sans pouvoir compter sur
cun moment de satisfaction et de douceur, je vois bien
'il me faut quitter la partie. »
Mais voici que, près d'entrer en agonie, une seule parole,
llie spontanément de son cœur, relève d'un coup cette
reuse et grotesque humanité d'Harpagon, de Don Juan,
Sganarelle, d'Argan, d'Orgon, de Scapin et de Tartuffe,
'il a tant humiliée sur son théâtre. Ce 17 février, Armande
Baron, voyant qu'il était à bout de forces, le supplièrent
ne pas jouer ce soir-là. « Comment voulez-vous que je
sse ? répondit-il. Il y a cinquante pauvres ouvriers qui
ont que leur journée pour vivre; que feront-ils, si l'on ne
ie pas ? Je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner
pain, le pouvant faire absolument... »

. Au chapitre v des *Maximes...*
. « Le Tartuffe », dans *Conférencia* du 15 juillet 1949. — On
uvera le texte des « Maximes et Réflexions sur la Comédie »,
ompagné de notes explicatives et de commentaires, dans *L'É-
sé et le Théâtre,* par Ch. Urbain et E. Levesque.

Me rappelant l'anathème de Bossuet contre Molière, je me demande si, dans la vie de l'Aigle de Meaux, nous trouvions un seul trait qui vaille celui-là. Ainsi, Molière mourant pour que des pauvres ne manquent pas de pain, relève l'homme que Molière vivant avait abaissé, au lieu de la parole dont Bossuet le menaçait : « Malheur à vous qui riez car vous pleurerez », nous avons la certitude qu'il en entendu une autre : « J'avais faim et vous m'avez donné à manger. Ce que vous avez fait au plus humble de ces petits c'est à moi-même que vous l'avez fait. »

Mais ce serait fausser le débat que d'oublier les outrances du théâtre lui-même. Elles expliquent le prolongement des sévérités ecclésiastiques. L'excitant peinture des passions, violemment dénoncée par les Pères de l'Église et par Bossuet, n'est pas seule en cause. Au XVIIIe siècle, la scène devint une chaire où l'esprit « philosophique » se manifesta avec virulence. Ce n'est pas d'aujourd'hui que des tribunes aussi retentissantes sont utilisées au service d'un combat idéologique. Les Livres saints, les croyances dogmatiques, les symboles sacrés, les mœurs du clergé furent attaqués ouvertement, ridiculisés, calomniés. La Révolution autorisa des pièces d'une telle grossièreté que je n'ose même pas en donner les titres. On alla jusqu'à en jouer certaines dans l'église Saint-Roch (dont l'histoire est décidément liée de façon étroite aux vicissitudes du monde du Spectacle). Bonaparte mit fin à de tels débordements. Mais la veine anticléricale, en des expressions plus subtiles, fut encore exploitée pendant une partie du XIXe siècle.

L'apaisement vint peu à peu. Et voici que, en 1924, sur l'instigation de Jeanne Delvair et de Georges Le Roy, tous deux sociétaires de la Comédie-Française, et sous le patronage officiel du cardinal Dubois, une messe fut dite à Saint-Roch pour Molière, à l'occasion du

centenaire de sa naissance. En 1925, le pape Pie XI
:ordait une audience à Georges Le Roy, et écartait
anathèmes de Bossuet. Deux ans plus tard, encou-
;é par le P. Sertillanges, Georges Le Roy fondait
'nion catholique du théâtre avec le P. Gillet. Le
Padé l'y secondait ensuite, et le P. Wébert créait
catéchisme destiné aux jeunes artistes de la comédie,
la musique et de la danse. Au sortir de la guerre,
'nion se reconstituait fin 1947, et le pape Pie XII
recevait une importante délégation à Castelgandolfo,
l'occasion de l'Année Sainte. Le discours que pro-
nça alors le Souverain Pontife donnait, si je puis dire,
; lettres patentes à ce mouvement d'Action catho-
ue[10]. Il restait un geste à faire. Celui-ci fut accom-
en 1952, pour le tri-centenaire de l'ordination sacer-
tale de l'Aigle de Meaux : dans un esprit de récon-
iation, les artistes firent célébrer une messe à Saint-
ch pour le repos de l'âme de Bossuet...

Au point où nous en sommes, il est insuffisant de
urnir des dates, de marquer des étapes sans recher-
er les causes d'une telle évolution. Certes, après un
mbat assez violent et les escarmouches d'arrière-
rde, une espèce d'accommodement s'opère : des lois
mbent en désuétude; on liquide tacitement un passé
uloureux. Alors des consciences plus éveillées, des
rétiens qui s'interrogent sur leur condition en appel-
t à l'autorité supérieure pour résoudre les vieux con-
s. Avant Georges Le Roy, certains l'avaient tenté.
démarche était prématurée. Georges Le Roy, lui, eut
in de cause. Mais si des actes ont suivi les paroles, si

o. Ce discours, prononcé en français, a été publié par l'*Osserva-
e Romano* du 21 septembre 1950, et reproduit, au moins partielle-
nt, par plusieurs journaux et hebdomadaires parisiens.

le pape Pie XII a pu constater *de visu* que son prédéce seur avait ouvert la voie à de grandes choses, d'autr explications que celles-ci doivent être cherchées.

ÉVEIL RELIGIEUX ET PROBLÈMES D'UN « MILIEU » DE VIE

DEPUIS vingt-cinq ans, ce qui s'est passé, c'est — dan le monde du théâtre comme dans les autres milieu — l'éveil de nombreuses âmes à un idéal religieux conc liant la profession et la vie. La décision d'Ève Lava lière est admirable : elle renonce à sa gloire, elle quit la scène des « Variétés », et se sanctifie dans la pau vreté au sein d'une solitude presque totale. Toutefo le « courant » de la spiritualité actuelle ne va pas en c sens. Est-ce vraiment *ailleurs* qu'il faille aller pour vivr en fils de Dieu ? Tout le problème est là. Or nous assis tons à une prise de conscience grandissante des poss bilités concrètes, quotidiennes, d'incarnation de la voca tion chrétienne en tout métier humain. Dès lors, pour quoi refuser l'accord entre les exigences de l'art et celle de la foi ? Faut-il, *là,* faire exception ?

Un grand nombre d'artistes tentent actuellement l'ex périence d'un tel accord. Beaucoup le font avec l'aid spirituelle de l'Union catholique du théâtre et de l musique. Évidemment, il y a des isolés qui ont contac — en dehors de tout groupement — avec l'Église e avec le prêtre. Et nous nous en réjouissons, car nul n détient le monopole des relations entre les artistes et l Seigneur... Mais si l'humanité d'aujourd'hui voit renaî tre les communautés vivantes, si de petites sociétés s'ins taurent un peu partout par affinités de formation, d

labeur, de préoccupations, ici l'utilité d'une sorte de paroisse spirituelle apparaît avec une urgence particulière. Pourquoi ?

En raison d'une communauté effective de travail, d'abord. On n'aura pas idée de rassembler tous les dimanches les médecins ou les ingénieurs d'une même ville : un lien peut exister entre eux, mais ils ne composent pas un milieu réel d'existence. Au contraire, et je le constate davantage année après année, les professionnels du Spectacle forment un milieu déterminé, sans cloisons étanches par rapport aux autres, mais cohérent. Ils sont tous du même côté de la rampe, ils sont voués à l'expression. Il y a eux, et il y a le public.

La seconde réponse à la question est plus impérieuse encore. Notre ambition n'est pas seulement d'accroître de quelques unités le nombre des pratiquants. Il faut que devienne possible — dans un secteur humain particulièrement menacé — la vie chrétienne de chaque jour. Dans ce but, des apôtres doivent être formés, et l'opinion de ce milieu même doit être alertée. On n'y parviendra que si existe et agit un centre spirituel créé en pleine profession.

Enfin, chacun connaît, ou commence à connaître dès que le christianisme se révèle, de graves conflits latents. Tant de difficultés sont propres à ces hommes et à ces femmes qu'une mise en commun des problèmes et de leurs solutions me semble s'imposer. Sinon, les conversions les plus authentiques risquent de s'étioler. Quels problèmes ? dira-t-on. Voici les principaux :

1) Le premier de tous vise *la personnalité* elle-même. Quand on traite quelqu'un de « comédien », on signifie qu'il simule, qu'il adopte un personnage étranger à sa vraie nature. Mais le jeu est passager, choisi pour les

besoins d'une cause. Or, ici, le métier humain — je parle pour l'acteur — consiste à être ceci, puis cela tour à tour : un jour, ou plusieurs, ou six mois, ou deux ans, et l'on change. Les hommes d'Église qui condamnaient surtout l'immoralité des spectacles, et ses effets nocifs sur la foule, obéissaient, consciemment ou non, à un souci plus aigu encore, et qui visait l'essence de la profession : est-ce que les rôles ne finissent point par façonner la personnalité elle-même; ou bien par imposer un étrange amalgame au moi qui n'a pu résister à ces successifs dédoublements ?

Évidemment, si l'acteur se contente d'endosser le personnage, comme l'on dit, (et le cas est assez général) le risque s'amoindrit. On peut entrer dans des sentiments en leur prêtant certaines résonances intérieures. Mais si la parole de Pierre Fresnay — un soir, chez des étudiants — est exacte, si l'on se familiarise peu à peu avec tel personnage, en le « laissant venir » et si, connaissance faite, on se laisse « habiter » par lui, alors il y a *don* de soi, et le danger de rester investi, et tiraillé entre plusieurs « moi » de substitution, est grand. Après une représentation de la pièce de Jean Giraudoux, *Ondine*, Louis Jouvet a jeté sur le papier quelques notes saisissantes. Au IIIe acte l'attention du public était si intense « que je me suis senti ému, écrit-il, jusqu'à en être gêné — une perte d'identité qui m'a fait peur[11] ».

Je crois bien que le diable y met la main. Le Prince

11. *Le Comédien désincarné* (livre posthume), p. 18. — A rapprocher de ce texte de Jean-Louis Barrault : « L'émotion était si grande, l'illusion menaçait d'être si parfaite que le public, un instant, n'a plus su où il était. Perdu, il est pris d'une panique enthousiaste et le voilà qui applaudit. Il a cru un instant voir réellement Néron; pour se ressaisir, il lui a fallu applaudir de Max. Paradoxe du spectateur... » (*Réflexions sur le théâtre*, p. 137).

le ce monde, c'est très certain, ne peut pas créer; il 'invente rien, il ne peut que se livrer à des malfaçons ur la Création de Dieu. Or justement le domaine des e-créations, des rêveries et des sortilèges est l'empire rivilégié de Satan. Julien Green a écrit un roman intiulé : *Si j'étais vous...* La tentation est effectivement réquente, chez des êtres imaginatifs, de se mettre à la lace des autres en s'évadant de leur condition propre. ls n'ont pas toujours à « laisser venir » un autre : pour tre cet autre, il leur suffit de libérer une certaine part l'eux-mêmes. Et c'est souvent la pire. Vu le goût du ublic actuel qui se plaît aux spectacles et aux films louteux, l'acteur ne sera-t-il pas amené à ce genre de ibération où Satan est à l'aise?

On m'objectera que le Bon Dieu aussi peut trouver à sa chance. Car tout le théâtre et le cinéma ne se réduisent pas à ces illustrations de mauvaises mœurs. Puisque le christianisme et la sainteté sont à l'ordre du our, ne convient-il pas de souligner l'influence sur l'acteur de tel rôle bienfaisant? Évidemment, cette influence est réelle, plusieurs exemples le prouvent. Toutefois, celui qui me demanderait si les pièces d'inspiration hrétienne favorisent vraiment la pénétration du Christ lans l'âme des artistes, je répondrai de façon très nuancée. Un acteur, doué de riches résonances humaines et d'une pénétrante intuition, peut assumer un personnage exceptionnel, un saint, selon les lois d'une simple équivalence, ou par transposition, en faisant ouer des « suppléances »[12] : ce qui est pour le chrétien

12. On pourrait faire ici l'application de quelques pertinentes réflexions du R. P. Régamey à propos des Beaux-Arts : « Possibilités chrétiennes des artistes incroyants », dans *La Vie Intellectuelle* de mars 1951.

réalité lui apparaît *symbole,* symbole admirable où il exprime le meilleur lui-même. L'expérience est donc bienfaisante, mais il n'y a point pour autant abandon du monde humain, accession véritable à l'univers intérieur de la foi.

Ajoutez à cela un assez grave malentendu entre le spectateur et le comédien. Le spectateur chrétien lit, sur le visage de l'acteur qui s'est laissé envahir par un saint, des sentiments auxquels nous donnons un nom chrétien, mais que lui, l'acteur, *peut* ne pas ressentir, dont il n'éprouve alors et ne traduit admirablement que l'équivalent humain, naturel, non pas sur-naturel.

Une réserve, cependant. Si le rôle fait intervenir la prière, si au lieu de représenter seulement (comme dans de nombreux films « religieux ») les activités extérieures d'un saint, il implique dialogue avec Dieu, attitudes d'adoration ou d'imploration, en ce cas il peut agir sur l'acteur — cela s'est vu — car il le met par la force des choses dans un état de disponibilité, de réceptivité [13]. Se laisser habiter signifie alors se laisser dépouiller, au plus intime.

Cette expérience étant rare, revenons plutôt au problème d'ordre général qui a été posé tout à l'heure : celui de l'aliénation spirituelle du moi. Comment résoudre cette difficulté majeure ?

Une première solution saute aux yeux. Afin d'éviter la si nocive « déformation professionnelle », afin de ne pas jouer dans la vie comme sur les planches, *être quelqu'un,* avoir un cœur et un esprit assez formés pour dominer les apports successifs. La nécessité d'une culture personnelle est vraiment absolue, aussi bien pour

13. La remarque vaudrait surtout pour le théâtre. Au cinéma, le rôle serait tenu de façon trop épisodique, à mon sens du moins.

cteur que pour l'interprète musical qui risque de deve-
le serviteur-esclave d'un instrument déterminé. On
erche un homme, et l'on ne trouve qu'un piano ou un
olon : ce qui est à la fois magnifique et insuffisant.
ns culture toujours en appétit, sans réflexion, une
rsonnalité authentique ne peut venir au monde, ni
mposer ensuite. En cela, les artistes se rencontrent
e l'oubliez pas) avec les tenants des autres métiers : le
chnicien a tendance à tout accaparer. Voilà pourquoi
ute situation humaine a ses cabotins : le « pli pro-
ssionnel » est à ce point visible qu'il supprime le reste.
ux qui se moquent de certains comédiens oublient
se regarder vivre : les plus cabotins ne sont pas ceux
'on pense...

Seul l'artiste qui a dominé son art peut avoir une
rsonnalité. « Le comédien en scène, a écrit Fernand
doux, est deux fois humble, car il donne et se donne
mme tout homme fidèle à sa vocation, et en outre il
fface et subordonne son moi à une existence emprun-
e qu'il fait vivre de tout son être en oubliant son
re[14]. » Encore faut-il que celui-là ait un moi, et sache
e l'existence du personnage n'est qu'empruntée. Il la
ge et la maîtrise alors, tout en se livrant à elle. Ici
remarque de Louis Jouvet porte à plein : « Dédou-
ement au sens habituel (Diderot) est faux, c'est une
sponibilité du comédien[15]. »

La seconde solution revêt un caractère religieux.
homme qui prend conscience de son âme est ramené
lui-même. Aider un artiste à découvrir cette âme

4. « Sur l'humilité du comédien », dans *La Vie Intellectuelle* mai 1954. — Il y aurait aussi beaucoup à glaner dans les *Notes théâtre*, de Mme Dussane (cf. le chapitre intitulé « Problèmes formation »).

5. *Le Comédien désincarné*, p. 159.

immortelle, c'est le dépouiller de ses rôles en
qu'ils ont pu lui imposer d'étranger à sa natur
et c'est le prémunir contre toutes les caricatur
de son être profond. Par tous les moyens qu'elle m
en œuvre, la vie chrétienne favorise la formation d
moi réel qu'elle veut relier à Dieu. Il s'agit d'offr
à Dieu, pour qu'il l'anime, le guérisse, l'épanouisse e
le faisant accéder à la vie éternelle, un être « personn
lisé ». « Il faut saisir le personnage avec son âme
écrit encore Louis Jouvet, qui ajoute : « Pour cela
faut en avoir une et s'y exercer[16]. » Lentement, la v
en Jésus-Christ opère cet engendrement. Non seulemen
elle se saisit des multiples passions, que la grâce d
Sang rédempteur et le tenace concours humain peuven
transformer en vertus, mais elle apprend à dialogue
avec le Dieu Amour. On devient quelqu'un, marqué
l'image du Verbe et appelé à *revêtir Jésus-Christ*. J
suis le témoin, chaque jour, de cette découverte émer
veillée de l'âme — d'une âme unique au monde, irren
plaçable — par ceux qui pourraient la sacrifier à l'anc
nymat des foules.

(*A suivre.*)

A.-M. Carré.

16. *Ibid.*, p. 186.

Les Signes du temps

DÉMOCRATIE ET POLITIQUE

La France s'est retournée sur son oreiller

Un personnage de Bernard Shaw se disait trop pauvre pour avoir une morale. C'est dans ce sens que nous dirions volontiers que la France a tort de se ruiner pour le luxe d'avoir une politique extérieure. Ce disant, nous ne signalons pas seulement aux futurs chercheurs d'économies budgétaires celle qui consisterait à supprimer les services centraux d'une administration de moins en moins nécessaire au Quai d'Orsay, et sans doute quelques services périphériques. Nous voulons surtout dire que dans la conduite des affaires mondiales la marge d'efficacité d'un pays comme le nôtre ne justifie pas que ses citoyens se passionnent, s'opposent, se haïssent à leur propos.

On eût souri en 1938, même en France, si le Luxembourg avait été le siège de batailles intérieures quant à la politique extérieure du gouvernement de la Grande Duchesse, ou si le président du Conseil luxembourgeois s'était imaginé pouvoir éviter (ou d'ailleurs déclencher) le deuxième conflit mondial. Nous l'avons autrefois déjà écrit, notre efficacité dans la planète de 1954 se laisse comparer avec celle du Luxembourg de 1939.

J'entends bien que le mot « politique extérieure » devrait avoir un autre sens, on pourrait même trouver d'assez bonnes définitions d'une telle politique dans l'attitude d'un député de l'opposition française il y a quelques années, et qui s'appelait Mendès-France. Il

s'agirait de donner à ce pays, par des réformes intérieures et par une saine et bonne gestion de ses territoires métropolitain et ultra-marin, un peu plus de poids dans le monde. Une telle politique pourrait donner non l'influence qu'on réclame, mais l'influence que tout le monde vous reconnaît, permettrait de devenir un allié recherché par les partis en présence, au lieu d'être le champ de bataille préféré de la politique internationale.

Au XVIe siècle ainsi la France et l'Allemagne étaient les champs de bataille de la guerre européenne de religion tandis que la Grande-Bretagne et l'Espagne étaient des nations dont les protestants d'un côté, les catholiques de l'autre, recherchaient l'alliance.

Mais ceci n'est plus de la politique extérieure, mais de la politique intérieure.

A tout seigneur tout honneur. Le grand responsable est le parti communiste. S'il n'y a pas de gauche efficace dans notre pays, c'est parce que le parti communiste, à la Libération, a choisi la politique extérieure soviétique plutôt que la participation à la gestion intérieure des affaires françaises. On peut d'ailleurs se demander pourquoi. Les ordres de Moscou ne suffisent pas ou n'expliquent rien. En fait il semble que le parti ne disposait ni d'hommes, ni de programme, capables d'avoir une influence concrète sur les événements intérieurs de l'époque et qu'il fut plus simple pour lui d'avoir un programme de politique extérieure. Ce fut un grand malheur pour la gauche française, non à cause des idées, car les communistes n'avaient qu'une idéologie, ce qui est tout sauf un programme, non à cause des hommes, car les communistes n'en avaient guère, à part Thorez, mais parce que pour des raisons de composition sociologique des différentes formations politiques (qui durent encore) seuls les communistes ont le contact des éléments réellement actifs du monde ouvrier.

On peut dire sans forcer les termes que la grande trahison du parti communiste a été objectivement celle-

comme peut-être celle du parti communiste allemand s'allier avec Hitler pour chasser du pouvoir le centre holique de Brüning et la Social-Démocratie prusnne. Ces trahisons n'ont rien rapporté à leurs auteurs. même le pacte germano-soviétique n'a, en définie, rapporté à l'U.R.S.S. que dix-sept millions de orts, ce qu'oublient trop facilement les admirateurs ifs du machiavélisme stalinien qui ont oublié avec elle angoisse, en 1942, les chefs russes réclamaient deuxième front qu'ils avaient sacrifié en 1939.

Mais par ailleurs, cette fuite du parti communiste ns la politique extérieure n'excuse pas la fuite paral-e de toute une partie de la droite française dans une égration à l'anticommunisme de la politique extéure américaine, qui constitue, si l'on veut, le seul ogramme de larges groupes qui se reconnaissent dans *urore* ou dans *Paix et Liberté*. Il s'agit-là d'hommes i croient souvent que l'échec des communistes à endre le pouvoir en 1945 s'explique par d'autres cau-s que la pure insuffisance de cadres du parti commuste et n'ont d'autre programme de politique intérieure e la propagande par affiche, l'épuration, les fiches licières, le tout tendant la main à la constitution de oupuscules plus ou moins armés. On a trop souvent, ns cette Revue, souligné le néant de ce type d'antimmunisme pour qu'il soit nécessaire d'insister plus nguement.

Entre une droite et une gauche qui se définissent lontairement sur un pur programme de politique extéure. il est piquant de penser que se sont alignés tous éléments résiduels de la politique française. Ceux qui aient du centre, socialistes ou démocrates-chrétiens, sont comptés sur l'Europe; quant à cette catégorie ernelle de Français patriotes qui voudraient n'être ni droite ni de gauche ni du centre, se cherchent à chae époque de l'histoire un sauveur providentiel, et ont rmé la clientèle du général de Gaulle, ne pouvant

être ni pour l'Amérique ni pour la Russie ni pour l'E rope, ils ont ressuscité sous l' « habit juridique de souveraineté nationale » : la France seule de Maurr Le groupuscule de gauche qui rêve d'une politique acc dée sur la Grande-Bretagne, s'il est sans influen réelle, est très éclairant. Car c'est en l'étudiant qu' voit le plus clairement le caractère irrationnel des s disant objectifs de ces politiques extérieures. La Grand Bretagne dont il rêve existant encore moins telle qu la rêve que n'existaient l'Europe, l'U.R.S.S. ou États-Unis des autres formes de monomanes exaltés.

Certes, ce serait être injuste que d'avoir l'air de di que la politique extérieure est notre seul mythe. La po tique française souffre de bien d'autres constructio mythiques, le mythe du débat budgétaire par exemp que nous avions autrefois analysé ici même. Le myt extérieur a cependant une malfaisance supplémentair C'est celui de favoriser les passions. Il est vrai qu' disant cela nous exprimons explicitement l'opinion q la guerre religieuse autour de grands objectifs irratio nels a exactement les mêmes inconvénients pour la po tique française que l'indifférence, avec quelques inco vénients en plus, opinion qui ne tardera guère à se vé fier.

Néanmoins il nous paraît malsain que tout ce q compte en France sur le plan politique, s'occupe à do ner des ordres aux gouvernements américain, anglai russe ou chinois, alors que ce pays n'est plus gouver depuis 1914 et que de moins en moins il est administr car l'administration que l'on charge de gouverner, go verne mal et n'administre plus.

Dans notre pays se posent à notre échelle des pr blèmes parfaitement solubles dont ni les ministres, les parlementaires ne s'occupent plus depuis quaran ans. Le premier point de la morale pour certains ph losophes antiques consistait à distinguer entre ce q dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous. Il n

ait peut-être pas absurde de transposer cela à l'é-
lle des États.
Le Français de la métropole et d'outre-mer a besoin
tre nourri, d'être enseigné, de trouver du travail, de
ntéresser à des objectifs à sa portée. Au milieu du
Xe siècle, pour que le Français trouve cela, il faut, s'il
nt *en plus* garder sa nationalité, qu'il existe un État
nçais. Un État n'est pas *d'abord* une structure consti-
ionnelle et juridique, c'est d'abord une machine qui
t avoir des yeux pour voir et des mains pour agir. Or
dministration française ne possède aucun élément
nformation valable; ses moyens d'action sont dé-
ıpés sur des circonscriptions locales périmées, englués
ns des règles de procédure séculaires qui ruineraient
e entreprise privée, et organisés de façon à ce que
tat *ne puisse* pas intervenir techniquement dans les
teurs techniques. Ceci au moment où, qu'on le veuille
non, les tâches de l'État sont devenues des tâches
hniques.
Dans ces conditions sans nier nullement que M. Men-
s-France soit le président du Conseil le plus habile
e nous ayons eu depuis Camille Chautemps et
erre Laval, et si la « bombe » du scrutin d'arrondis-
nent vient d'être une nouvelle marque de cette habi-
é, nous reconnaissons la saveur du jugement de
Herriot que nous avions signalé en son temps lors-
'en 1953 il le traitait de Necker ce qui, pour un his-
ien aussi averti que M. Herriot, était une manière de
onnaître qu'on ne saurait attendre de lui aucune
orme efficace.
Ce qui reste de plus positif sur le plan intérieur est en
et que M. Mendès-France a mené à son terme la
orme constitutionnelle de M. Barrachin, c'est-à-dire
floué un Sénat, ce que ne justifiaient ni la qualité des
mmes qui le composent, ni la qualité des débats qui
succèdent depuis dix ans, et encore moins un sou-
t quelconque de l'opinion publique. La même indif-

férence de l'opinion se retrouve en ce qui concerne mode de scrutin. Qu'on ne parle pas d'honnêteté alo que personne ne pense à la seule réforme électorale o serait honnête, celle qui unifierait le nombre d'éle teurs que représente chaque élu et donnerait a grandes villes et aux régions peuplées de notre pays nombre de représentants auxquels elles ont droit. Ma que le maquignonnage de nos bourgs pourris s'exerce travers un scrutin d'arrondissement ou de fausse pr portionnelle (la France n'en a jamais eu une vraie c'est un problème de tactique politique, moins impo tant qu'on ne le dit, et c'est tout. D'ailleurs le Pr sident du Conseil y était contraint étant donné situation personnelle de la plupart de ses ministres des hommes de sa majorité qui n'ont plus, pour l'avo suivi, de machines électorales derrière eux. Le minimu est évidemment que le ministre de l'Intérieur leur d coupe sur mesure une circonscription et en confie soin à un préfet dynamique. Si l'on était méchant o dirait que M. Mendès-France a trouvé un nouveau pr cédé de gouvernement : se faire de la publicité avec o qu'on ne peut pas éviter.

Le scrutin d'arrondissement ne comporte qu'un da ger c'est que s'aggrave encore la dépendance de chaq élu vis-à-vis des lobbys et de ses électeurs. On ne sa pas assez que chaque lettre parlementaire qui arriv dans une administration apprend à chacun des fonctio naires de cette administration combien ses élus peuve manquer d'intelligence, de conscience et de bonne fo mais le mal est déjà ancien.

Ce qui paraît plus grave c'est qu'un gouvernemen qui était au moins un changement de personnes, se so réfugié dans le mythe international et ne le quitte qu pour le mythe de la loi électorale sans avoir cherch même à définir un programme de gestion de notre pays

H. MULLER.

Défense de la « politique »

Aujourd'hui encore (et depuis combien de décades déjà ?) les Français se plaignent d'être mal gouvernés. La plupart s'en accommodent, confondant dans un même mépris, plus ou moins indulgent, politiciens et fonctionnaires; mais quelques-uns ont tendance, pour sortir de cette malaine résignation, à réagir contre « la politique ». La France urait besoin, avant tout, d'être administrée.

Est-ce là une mentalité préfasciste ? Théoriquement, oui. En effet, elle suppose que l'homme dans la cité se détermine ien plus par sa profession, ses biens, sa situation de famille, ue par ses opinions politiques. Si l'on va jusqu'au bout, on magine que cet homme doit être représenté, sur le plan ational, dans le cadre de sa profession, de son administraon, des grands intérêts économiques auxquels il participe t c'est bien là le choix qu'avait fait Mussolini. Mais en éalité, le fascisme était associé à une très exigeante pensée olitique (grandeur de la nation, prise en tant que telle, mpérialisme dont les objectifs primaient les intérêts privés) t cette part proprement politique, loin d'être réduite, était u contraire démesurément étendue. D'autant que Mussolini avait prise en charge : la politique c'était lui.

Pourrait-on assimiler, voilà une seconde hypothèse, le rejet e la politique à une forme, plus ou moins larvée, de narxisme ? Ici encore, oui, en principe. A la fin des temps out nous porte à penser qu'il y faudra une étape plutôt ongue) l'homme soviétique, désintoxiqué des démons capialistes, n'aura plus besoin que d'être administré, et à peine. La politique n'est-elle pas seulement, déjà, la saine interpréation de l'évolution historique ? Il n'y a pas de droite ni e gauche, il y a les erreurs du sectarisme et celles de l'opportunisme. Mais en fait, rien n'est plus politique que l'âme lave, surtout quand Marx est passé par là. Jdanov balance es velléités d'Ehrenbourg et on n'est pas près d'en sortir. L'amoureux kolkhosien dira encore à son amoureuse qu'il aime parce qu'elle est stakhanoviste et la rupture se fera

parce qu'elle est déviationniste. La tentation sera alors de voir dans ce mépris de la cogitation politique l'in fluence indirecte de nos amis américains. Et on peut conce voir, dans le genre *matter of fact*, que mieux vaut le frig daire, l'air conditionné, la Ford pour tous, le cottage à cha cun et les dents en or que la lutte des classes. Hélas! le faits nous contredisent ici encore, à tel point que la politiqu balaie, littéralement, l'administration. A chaque nouvelle pré sidence de la République, l'élu apporte à la nation, non seu lement sa propre personne, mais tous ses amis. Il en fait de fonctionnaires, qui remplacent ceux du clan battu, et cela s'appelle le système des dépouilles. Voilà pourquoi, depui dix ans, les Américains ont changé quatre fois d'ambassa deur en France, tandis que Henri Bonnet, pour la première fois, fait ses malles.

Ainsi la politique, si elle est un mal, est un mal universel Or (peut-être parce que nous sommes le pays de la liberté certains Français s'en plaignent : haro sur ce baudet.

Bien sûr, nos compatriotes ont le droit de se déclarer malcontents, ce n'est pas parce que les autres se taisen qu'ils doivent en faire autant. Mais est-ce bien, dans l'affaire gouvernementale, le dosage politico-administratif qui doi être revisé en faveur de l'administratif ? Le fond de la question est là. Des dispositions proprement constitutionnelles interviennent (le système, comme dit le général de Gaulle qui provoquent cette instabilité, en soi, condamnable; le travail parlementaire reste inorganisé et si M. Le Troquer est tombé c'est, aussi, pour n'avoir rien fait là contre. Mais venons aux causes profondes. Le régime français subit un capitalisme travaillé d'un marxisme latent. Son inconfort est celui des stations intermédiaires : ni couché, ni debout. Le résultat est que, dans le cadre traditionnel d'une démocratie occidentale (dont le modèle se trouve à Londres et la copie améliorée à Washington), on essaye de faire tenir tout ce que doit embrasser un étatisme néo-socialiste. Un parlementaire légitimement incompétent, selon certaines normes, mais d'accord, politiquement, avec la majorité des électeurs de son secteur, doit tout savoir : comment se gèrent les banques (un travail de comptable), les mines (un travail d'ingénieur) et les tabacs (un travail de cigarière). Bien plus, puisqu'il est l'élu d'un choix politique, il doit prendre

r ces problèmes une détermination politique, alors que anifestement il n'y a pas de pour et de contre politiques r ces questions techniques. A la fois, l'administratif a crû le politique s'est étendu. D'où la pagaille et la nécessité trouver une voie nouvelle.

C'est donc une refonte générale du travail gouvernemental égislatif et exécutif) qui doit être envisagée. Cette refonte oit faire une place importante à l'administration (la justice mplique) mais la politique ne doit pas être rejetée : la berté le veut et aussi quelques réalités fondamentales uxquelles on n'échappe pas. Noublions pas que le raison-ement : gouvernement égale administration, aboutissait, en 941, à la plus plate des collaborations et que la Résistance ait politique. Remarquons que tous les jours se posent, evant ce pays, des problèmes purement politiques et le armement allemand en est un. La recherche de ce mode ouvernemental nouveau est, peut-être, ce que les uns appel-nt la nouvelle droite, les autres la nouvelle gauche et d'au-es encore (parfois les mêmes à vrai dire) le style de . Mendès-France. Peu importe, le problème est là et c'est r lui qu'il faut se pencher.

JACQUES NANTET.

Les mal informés

Plus on parle des sentiments, des réactions ou des droits démocratiques de l'opinion publique, moins l'informe. La situation n'a peut-être pas été très bril-nte dans le passé où les affaires publiques ne concer-aient qu'une minorité, considérée, à tort ou à raison, omme l'élite de la société, il est néanmoins incontes-ble qu'à l'heure actuelle, cette minorité aussi bien que grande masse n'ont qu'une connaissance plus que nitée et sans doute absolument insuffisante des pro-

blèmes, dont les solutions déterminent, selon la phrasé logie qui obnubile du matin au soir nos esprits, le dest des peuples. Pour éviter tout effort sérieux d'informatio on a découvert un alibi extraordinaire : la complexi des questions. Lorsque quelqu'un ne veut plus aller a fond des choses, lorsqu'il veut se permettre des jug ments à la fois superficiels et bien sonnants, il consta que les données sont très complexes. Et dans cette con plexité plus artificielle que réelle, plus paresseuse qu justifiée, la démocratie risque de sombrer, car dan l'ignorance généralisée il ne saurait y avoir contrôle d gouvernants par le peuple.

La responsabilité de ce lamentable état de fait e partagée entre les dispensateurs de l'information et public à informer. Parlons d'abord de ce dernier, par que sa faute nous semble moins lourde, sans être nég geable.

L'homme moderne est à la recherche de la facilit Convaincu que les problèmes de son temps le dépassen il s'en désintéresse et n'est accessible qu'à des info mations qui ne lui demandent aucun effort de réflexi et qui constituent par conséquent une nourriture tou cuite en lui donnant l'impression d'être vaguement a courant des affaires publiques tout en le laissant dans plus complète obscurité. Rien n'est d'ailleurs plus da gereux que la demi-instruction qui aboutit à l'arrogan de la connaissance, ensemble avec l'incapacité de con prendre réellement les choses. Dans cette catégorie d demi-instruits, on trouve malheureusement une bon partie du monde des affaires. Là, on est sûr de to savoir, de ne pas avoir besoin des réflexions ou consei d'experts bureaucratiques ou de journalistes inexpé mentés, que l'on méprise royalement sans se rend compte de la multiplicité des événements qui impo même aux hommes d'affaires les plus avisés un effo d'information permanent. Cette négligence aboutit à d spéculations mal placées et à des réactions hystérique

lle permet en même temps à une minorité de person-
s d'un esprit plus ouvert de réaliser des bénéfices
ceptionnels. Le meilleur exemple en est fourni chaque
ur par la bourse des valeurs, dont la majorité des
dèles ignore avec une cécité surprenante la plupart
s indices d'évolution plus lointains, ce qui profite
idemment aux spéculations d'une minorité plus cons-
ente de la valeur de l'information.

Le penchant du public vers la facilité justifie le jour-
alisme de vulgarisation. En soi, l'idée n'est pas mau-
aise, mais sa réalisation concrète est lamentablement
angereuse, pour cette simple raison qu'une vulgarisa-
on bien faite suppose de la part des vulgarisateurs une
onnaissance approfondie des problèmes, ce qui n'est
lus le cas à l'heure actuelle. Bien au contraire, le jour-
alisme moderne de tous les pays du monde est tombé
un niveau intellectuel effrayant. On remplace la vaste
ormation générale des journalistes d'autrefois par des
coles de journalistes qui limitent leur enseignement à
technique du métier et qui lâchent sur la société des
pécialistes du superficiel. Si l'on trouve dans le monde
peu de journaux réellement sérieux et bien conçus,
ette lacune s'explique peut-être moins par les goûts
es lecteurs que par l'incapacité des rédacteurs de faire
ieux. La plupart des journalistes contemporains a tota-
ment perdu le sens de l'essentiel. Lorsqu'ils assistent
un exposé ou à une conférence de presse, ils sont
ibmergés par d'innombrables détails méticuleusement
otés, tandis que le noyau du problème leur échappe fré-
uemment. Mais sans ce noyau, sans la mise en vedette
e l'essentiel, il n'y a pas d'information utile.

En voici un exemple concret : en décembre dernier,
oute la presse mondiale a concentré son attention poli-
que sur une discussion dite grave de l'Organisation du
acte Atlantique (O.T.A.N.) sur l'utilisation des armes
tomiques en cas de conflit. La décision appartiendra-
elle aux militaires du quartier général atlantique ou

aux ministres des quatorze pays membres réunis en Con
seil Atlantique. On parla d'une épreuve vitale entre mil
taires et civils et, bien entendu, du destin des peuples
Ces informateurs et journalistes qui remplissaient de
colonnes avec des considérations plus ou moins sensée
sur cette discussion internationale, son évolution et se
issues possibles, négligèrent tout simplement le fa
essentiel, pourtant facilement vérifiable et incontestable
ment connu que, la compétence de l'O.T.A.N. se limit
aux armes atomiques tactiques, c'est-à-dire aux que
ques canons atomiques américains en Allemagne et éven
tuellement à quelques bombes susceptibles d'être lâchée
par des avions de faible puissance. L'arme principale
la bombe atomique stratégique, celle qui constitue l
véritable menace pour la population civile, continue
se trouver sous la seule autorité des États-Unis et d
leur président, dont dépendra à l'avenir l'utilisation
Comme la guerre atomique sera, le cas échéant, déclen
chée, non pas par le tir de quelques canons mais pa
l'aviation stratégique sous commandement américain
la discussion de l'O.T.A.N., tapageusement commente
dans les journaux, n'avait qu'une importance symboli
que sans portée réelle. Une presse intelligemment fait
n'aurait pas manqué d'attirer l'attention du public su
la véritable situation.

ALFRED FRISCH.

Les disques du Café du Commerce

En qualité de correcteur du *Journal officiel*, j'ai ét
pendant un temps l'un de ses lecteurs les plus assi
dus. Les séances dites de politique étrangère remportaien
dans le *cassetin* de grands succès d'hilarité, car nous avion

impression d'assister à un débat au café du coin, où le oucher, le boulanger et le marchand de journaux décidaient, près le quatrième verre de pernod, de la politique mondiale vec l'assurance éthylique que l'on sait. D'Aumeran à Her-ot, toujours les mêmes disques, disions-nous. L'auteur de *République des Camarades* avait dit un jour que l'on crivait le même article toute sa vie. Il en est de même de os orateurs. Le sentiment leur tient lieu d'information t le genre « main sur le cœur » garde un étrange prestige ui serait tout à fait inexplicable si l'on n'y retrouvait cer-ines constantes dont la plus importante semble être cer-aine turcophilie. Ne fûmes-nous pas amis du sultan qui ssiégeait Vienne ? Et ce n'est pas nous qui l'avons empêché e pousser plus loin en Occident.

Mais les correcteurs sont gens peu respectueux. Et en onne démocratie, ne faut-il pas que les séances du Parle-nent ressemblent à celles du café du coin afin que l'électeur uisse se reconnaître dans son élu, s'identifier avec lui ?

Peut-être y a-t-il aussi une autre conception de la démo-ratie selon laquelle l'électeur est en droit d'exiger de son lu qu'il travaille un peu, qu'il se documente, qu'il connaisse e dont il parle autrement que par ouï-dire, qu'il ne se emette pas uniquement à ses options affectives ?

L'Assemblée nationale dispose d'une belle bibliothèque et ui prête ses ouvrages. L'électeur sera-t-il étonné d'appren-re que les ouvrages les plus lus sont ceux de la *Série noire* t du *Masque* ? Et que l'on ne touche guère aux ouvrages érieux, surtout quand ils traitent de ces questions écono-niques, sociales et politiques que la vie de la nation pose ous les jours ?

JEAN ROUNAULT.

Quand les vieux gouvernent les vivants

Si l'on en croit *Le Monde* du 5 janvier, à une séance de l'Académie des Sciences un honorable membre de cette Institution s'est véhémentement plaint de ce que l'Académie des Sciences n'était plus le Conseiller scientifique du gouvernement, tâche pour laquelle elle avait été créée; il notait par exemple qu'un texte récent venait de créer le Conseil supérieur de la Recherche scientifique et lui donnait un pouvoir et des attributions qui étaient très exactement celles qui avaient été prévues originairement pour l'Institut.

Cet honorable n'avait sûrement pas tort, il aurait pu ajouter que l'Académie des Sciences morales et politiques, l'Académie de Médecine ou l'Académie française chargées de conseiller nos économistes, nos médecins et nos littérateurs avaient perdu de même toute influence dans le domaine quelles étaient censées de contrôler. Le dictionnaire de l'Académie n'est plus la référence de l'usage, le ministre de la Santé Publique a nommé des commissions techniques, et il paraîtrait bouffon au Garde des Sceaux ou au ministre de l'Économie Nationale de consulter sur un point délicat l'Académie des Sciences morales et politiques.

Cette décadence des Instituts dans leurs attributions réelles reflète qu'elles ne sont plus devenues que des « clubs » et n'ont plus aucune attribution concrète, et puisque c'est un homme de sciences qui pose le problème on peut peut-être lui en indiquer gentiment la solution.

Qu'il veuille, depuis la création de l'Institut par Napoléon Ier jusqu'à maintenant, classe par classe, étudier l'âge moyen et l'âge médian de chacun de ces organismes et il comprendra. L'allongement de la vie humaine, inexorable depuis un siècle et demi, a eu comme effet de faire d'une assemblée de quinquagénaires une assemblée d'octogénaires. On élit des vieillards au moment où ils ne sont même plus en contact avec le mouvement réel de la pensée; bien sûr, il n'y a aucun inconvénient à recueillir chaque semaine au

naud quelques vieillards, et à leur permettre de bavarder ur leurs souvenirs d'enfance; au prix où on les paie d'ailurs on ne peut leur demander du rendement, le malheur est que la pensée vivante n'a plus de représentants dans tte enceinte, digne des « Burgraves ».

La limite d'âge sauvera l'Institut : voilà le slogan qu'il udrait soumettre à ces nobles figures. Il est amusant de enser d'ailleurs qu'il a fallu cent cinquante ans pour que sparaisse la verdeur d'une Institution que la Révolution e 1789 avait décapitée après un temps à peu près égal de arche glorieuse.

Ajoutons d'ailleurs que les mêmes causes produisant les êmes effets, la revanche de l'Institut est proche. Il est rai que l'Institut a abandonné ses attributions et qu'on créé un certain nombre de conseils pour les prendre en harge. Mais imprudemment les législateurs n'ont pas prévu on plus dans ces conseils de limite d'âge et comme les vieilrds ne meurent plus, tous ces conseils sont maintenant omogènement remplis d'individus qui n'apportent au gouernement de la République française que les conseils sencieux d'une expérience passée et dépassée. Et déjà la morlité y est trop faible pour qu'on puisse y faire pénétrer les éprésentants de l'actualité intellectuelle.

L'Institut et autres Académies peuvent prendre leur revanhe, ils n'ont qu'à mettre une limite d'âge particulièrement récoce et regagneront la partie.

HENRI MULLER.

Apologie pour la démocratie et pour la parole

« Nous ne sommes pas en démocratie », type même du jugement banal, de l'opinion irréfuable par excès d'évidence et qui, par fortune, a l'allure bre et dégagée d'un paradoxe, qu'on l'énonce aussi va-

lablement sous Périclès ou sous M. Mendès-France. L démocratie est en effet un régime incapable d'égal dans l'existence la pureté de son essence, si bien qu croire à l'existence de la démocratie est toujours un belle preuve de naïveté. Il est facile de montrer à chaqu moment de l'histoire des régimes dits démocratique comment la pression des intérêts organisés ou la poussé des mystiques irrationnelles fausse, comme on dit, l libre jeu des institutions et fait de toute démocratie u compromis à doses variables d'oligarchie et de déma gogie. Le malheur est que, dès qu'on entreprend d'ôte le sable des rouages et de rendre la machinerie parfait au prix de quelque révolution, la démocratie intégra lement réalisée devient la négation de la démocrati comme on s'en aperçoit aisément en considérant le démocraties dites populaires et les régimes soviétiques La démocratie est le régime qu'on ne peut porter à la per fection sans l'abolir et qui met en échec tout argumen ontologique. Est-ce aller à l'extrême d'un procès de l démocratie ? Non, on pose plutôt les prémisses d'un apologie de la démocratie, qui est le régime de la contra diction, de l'équivoque, de la relativité — mais d'un contradiction, d'une équivoque, d'une relativité qui peu vent se connaître elles-mêmes; la démocratie établit un tension entre un idéal et la réalité, et elle ne préten que maintenir cette tension au plus haut degré de cons cience; elle est une vaste entreprise de démystificatio des affaires humaines, constamment mise en questio et dont la durée jusqu'ici n'occupe que quelques court épisodes dans l'histoire. Mais elle porte avec elle tout l'espérance temporelle des hommes.

La démocratie n'est possible que si en tout homme naî un citoyen capable de penser et de vouloir le bien d'un communauté, et d'une communauté qui soit pour cha cun libératrice de l'égoïsme individuel comme de l'ins tinct grégaire. Pour que la démocratie soit, l'homm doit pouvoir s'élever à suffisamment de généralité et d

nérosité, l'une soutenant l'autre. C'est un pari bien ptimiste et qui ne saurait réussir que très partiellement dans des conditions assez rares de culture intellec- elle et morale. Que le poids de la majorité incline cessairement du côté du meilleur, aucun théoricien de démocratie ne peut le prétendre. Une majorité peut ter dans un mouvement d'enthousiasme fanatique des is persécutrices. Dans ce cas limite la lettre et l'es- it de la démocratie sont en conflit. Partout où l'hu- anité recule vers des formes antérieures ou archaïques, mme on le voit dans le cas de la guerre, la démo- atie n'existe plus. Si la politique n'est possible que par néantissement et l'avilissement de l'adversaire, si les ntagonismes belliqueux sont la vérité définitive de l'his- ire, la démocratie est une utopie et ne peut jamais re que formelle, comme disent les marxistes. Mais , au contraire, le mouvement même de la civilisation consisté à substituer au règne de la violence qui ntraint le règne de la parole qui persuade, sans que mais la partie soit entièrement gagnée, alors la dé- ocratie n'est pas impossible — et on peut appeler émocratique cette curieuse entreprise qui consiste à ettre la force de l'Etat au service d'une civilisation de parole : c'est ainsi que les rhéteurs antiques sur les rums et les clercs médiévaux haranguant princes et oules des pèlerinages et des croisades sont les ancê- es — les grands ancêtres authentiques — de la dé- ocratie, car ils ont fait l'expérience du pouvoir décisif la parole, et d'une parole qui évoque les principes, s généralités, les valeurs avant de résoudre et pour soudre les difficultés particulières.

Aussi la démocratie, fût-elle envahie de laïcismes et technocratie, garde toujours quelque chose d'helléque et de clérical. Et on comprend aussi que les clercs ent toujours une si véhémente inclination pour les oses de la politique et marquent tant d'intérêt pour les rands débats publics d'une démocratie. Les hommes

de la parole ont les uns pour les autres bien des affinités électives.

Si persuader par la parole est meilleur que vaincre par la violence, la parole est équivoque, expression de l'esprit elle peut se retourner contre l'esprit, et servir la violence qu'elle est faite pour retenir ou pour transposer. Un philosophe montrerait aisément que les ambiguïtés de la démocratie sont exactement les mêmes que les ambiguïtés de la parole. Et c'est parce qu'il n'existe aucune technique pour enchaîner la parole à la vérité que toute tentative pour réaliser une démocratie pure se change comme on l'a dit en négation de la démocratie.

La démocratie ne peut donc être pratiquée qu'impure et ravagée par la mauvaise conscience (c'est la raison pour laquelle le M.R.P. est un si bel exemple de parti démocratique et qu'il mérite de survivre malgré tous les sarcasmes). Elle suppose cette autre relativité que dans les affaires humaines, le meilleur ne s'impose jamais par une dialectique nécessitante (comme l'imagine la philosophie rétrograde et mystificatrice du marxisme), mais qu'il n'est qu'un probable, fruit d'un pari qui est la conclusion d'une délibération. Cet admirable mot de délibération renferme tout l'esprit de la démocratie, il signifie à la fois tumulte d'assemblée, retard de l'action, échec à l'instinct de divination et de violence, affrontement de raisons, décision problématique et incertaine, bref toutes les valeurs équivoques, vertus et défauts inextricablement mêlés d'une démocratie. Et le problème de la valeur métaphysique de la démocratie est celui de savoir si la vérité temporelle, naturelle et terrestre de l'homme singulier et collectif est ou non dans la délibération, qui est évidemment misère et grandeur. La réponse est positive si le pluralisme et le probabilisme sont la vérité des choses de la cité et de l'histoire.

Ce détour par quelques principes n'était pas inutile

ant de rencontrer une ou deux questions de la démo-
atie française en 1955 (et le détour par les principes
nt on ne peut toujours tirer que des conclusions am-
valentes est une démarche foncièrement démocratique).
démocratie ne va pas sans une éducation des esprits
r la parole — parlée ou écrite — et il n'y a démo-
atie que si cette parole ne falsifie pas trop systémati-
ement une réalité politique, d'autant plus difficile à
isir dans sa vérité qu'elle n'est pas indépendante de
parole qui, plutôt qu'elle ne la reflète, ne cesse de la
rmer et de la déformer. D'où l'immense importance
la presse ; et l'une des faiblesses majeures de notre
mocratie est l'absence ou l'insuffisance notoire d'une
esse de parti et l'impossibilité où se trouve le lecteur
critiquer ce qu'il lit et ce qu'il entend. Les entre-
ises de presse comme *L'Aurore* ou *Figaro, France-
oir* ou *Paris-Match* sont liées à certains intérêts — au
ns le plus large du mot qui déborde l'économique —
dont la malfaisance vient premièrement et surtout de
qu'ils sont cachés. La presse parle de tout excepté
en entendu de la presse. Ceux des journaux et des
vues qui sont des puissances moins massives et qui
nt entendre une parole plus libre participent dans une
esure moindre au même mal — qu'on pourrait définir
mme une impolitesse qui consiste à parler et à agir
ns se présenter véritablement. Les analyses d'une
uation proposées chaque matin, chaque semaine et
aque mois sont donc toujours faussées, trouées, dans
meilleure hypothèse, de silence et de réticences.
est ainsi que, exemple de peu de gravité mais assez
mbolique, les rédacteurs politiques de *Figaro* sont con-
mnés depuis des mois et des mois à expliquer
leurs lecteurs la politique intérieure de la France,
omettant la moindre allusion à l'action de François
auriac dans son Bloc-Notes de l'Express, qui a pour-
nt eu à de certains moments une importance ma-
ure et peut-être déterminante. Il faut que notre main

droite ignore ce que fait notre main gauche, cet maxime de charité et de discrétion souffre d'être tran posée trop littéralement dans nos mœurs politiques.

Un autre des malheurs de notre démocratie est q les antagonismes et les affrontements inséparables la vie publique ne sont pas pensés et vécus selon d'a sez sains relativismes et qu'ils se trouvent toujou durcis par des fanatismes et exaspérés par des mys cismes. La Grande-Bretagne depuis bientôt trois siècle les États-Unis depuis leur fondation n'ont pas connu révolution intérieure, de changement violent de régim de procès de trahison fait à un homme d'Etat après chute du pouvoir. Il y a là un savoir-vivre politique q est assez proche de l'esprit d'une démocratie et do nous autres Français nous nous trouvons encore loi Une longue expérience de troubles intérieurs nous fa vite soupçonner chez l'adversaire l'ennemi public do la proscription assainirait l'atmosphère politique et r concilierait enfin la démocratie avec la vertu. D'où c querelles inexpiables et la transformation en affai Dreyfus du moindre différend politique.

C'est ainsi qu'on a décrit l'arrivée au pouvoir d M. Mendès-France comme une révolution et une rén vation de la vie politique française et qu'on a parlé d autres, les ci-devants, dans le style de Fouquier-Tin ville ou plus exactement comme le maréchal Pétain pa lait en 1940 des hommes de la Troisième Républiqu ou le général de Gaulle des hommes de Vichy. Car faut à nos passions politiques des fabulations dramat ques (ce qui est pour la passion même cause de faibless et non de force). D'où la création d'une espérance e grande partie et dont l'échec, si par malheur elle re tombe, risque d'ajouter à la crise de l'esprit civiqu L'esprit d'analyse sert mieux la démocratie que l lyrisme des *Iambes* et des *Châtiments* où la parole dan des circonstances de guerre se fait légitimement arm et violence. En ce qui concerne le gouvernement actue

n'est pas difficile de faire le bilan du progrès ; et
st la relance de la négociation tunisienne ; de l'immo-
isme : et c'est le programme ou plutôt à ce jour l'ab-
nce de programme économique et social ; de la réac-
on : et c'est la méfiance pour l'idée européenne et au
dans l'accélération du retour à la Troisième Républi-
ue par une politique de camaraderie et de chapelle, la
chnique héritée de M. Pinay de lutte habile et dis-
ète contre les partis, la volonté enfin de rétablir le
rutin d'arrondissement. On me reprochera de blas-
émer. Mais je tiens au prosaïsme de l'analyse et à la
tte contre le mythe qui est l'ennemi de la démocratie ;
, notre vie publique est encombrée de mythologies.

On ne rangera pas parmi les mythes, qui sont des
ages de fabulation, la conviction de plus en plus aiguë
'il faut poser des problèmes à l'échelle mondiale pour
'ils se déploient selon leurs vraies dimensions. Sans
oute il peut en résulter un certain sentiment d'impuis-
nce ; nos délibérations, nos compromis, nos préféren-
s souvent timides et mal assurées et qui s'étalent au
and jour de notre démocratie ne peuvent guère chan-
er le train du monde. Et pourtant, si à l'échelle du
onde il s'agit aussi de faire triompher sur l'archaïsme
la guerre la civilisation de la parole, cette parole
est pas simple épiphénomène de la puissance maté-
elle. On le voit bien pour un Nehru qui parle au nom
une Inde désarmée et embrouillée dans des diffi-
ltés peut-être insolubles et dont la parole a une auto-
é disproportionnée avec la force politique de son pays.
ourquoi ne pourrait-il pas en être de même pour la
role de la France ?

Au delà de nos querelles intérieures, dans cet univers
ondial des techniques et des masses se joue en défi-
tive le destin de la démocratie qui ne peut l'emporter
e si elle est un jour universelle. La question est de
voir si ce monde matériel nous imposera une condi-
on inhumaine ou si la puissance de la parole saura

une fois encore enchaîner et apprivoiser les monstres, le mécaniques et les forces — comme il est raconté d'u antique musicien, prophète harmonieux de la démocrati

ÉTIENNE BORNE.

* * *

Viet-Nam et Viet-Minh

Aux souffrances des catholiques du Viet-Minh qui s'efforcent de gagner le Sud, chaque chrétie de France ne peut que s'associer et se taire. A moin qu'il ne verse au dossier un renseignement authentique telle cette phrase, cueillie dans une lettre récente d'u homme qui a décidé de vivre là-bas et qui depuis cin ans et plus s'efforça d'ouvrir les yeux des responsable français sur la volonté d'indépendance au Viet-Nam et ne fit jamais preuve d'injustice à l'égard du Viet-Minh « Il y a cinq jours, par exemple, écrit-il, cent personnes ont été massacrées par les Viet-Minh, parmi un foule de cinq mille autres qu'on empêchait de contacte la Commission internationale. » Aussi s'étonne-t-il d'en tendre, d'après les nouvelles qu'il a de France, « tan de gens se réjouir de la paix revenue ». Non qu'i souhaitât la continuation de la guerre, mais il désire simplement que le soulagement, venu de sa conclusion soit discret et douloureux.

Inutile d'ajouter des commentaires. Au temps où les catholiques du Viet-Nam sollicitaient un appui pour être chez eux tout à la fois chrétiens et patriotes, leurs frè res français ne les ont guère compris ni aidés; aujour d'hui, après ces dix années qui les ont conduits à une cruelle impasse, que nos conseils et moins encore nos critiques ne viennent pas les accabler.

Crise et chances de la Yougoslavie

u communisme gauchiste à la social-démocratie.

Pour comprendre l'affaire Djilas-Dedijer, il faut remonter au printemps 1948, date à laquelle trois ndances s'affrontaient au sein du Parti communiste ougoslave. Les tenants de la première tendance, Youovitch, ministre des Finances, et Hebrang, ministre l'Industrie lourde, étaient les partisans d'une coopétion sans réserve avec Moscou; ils jugeaient la tenance manifestée par Tito, de suivre une politique relavement indépendante, comme dangereuse et contraire la discipline communiste internationale. Yougovitch et ebrang trouvèrent tout à fait naturel d'informer l'amssadeur des Soviets sur les délibérations confidenelles du gouvernement yougoslave. La seconde tenance, — celle de la gauche communiste, — s'opposait l'obédience moscovite, sur une base idéologique qui rapprochait beaucoup des anciennes positions trotsystes. C'est Milovan Djilas qui était le chef de file de tte tendance, avec Voukmanovitch, Kidritch et Ranovitch, l'actuel ministre de l'Intérieur. Enfin, Tito, ardelj et d'autres éléments de la direction communiste ougoslave, s'efforçaient de maintenir l'unité du Parti adoptant des positions intermédiaires, jusqu'au moent où le Kremlin, par ses projets de fomenter un coup État en Yougoslavie, les eut obligés à réagir avec olence. Yougovitch, Hebrang et des centaines d'aues « Kominformistes », dont le Kremlin avait voulu se rvir pour renverser Tito, furent jetés en prison; la pture avec le Kominform fut consommée; et les idées

de Djilas — idées critiquant la pratique du stalinisr — devinrent l'idéologie officielle du communisme yo goslave.

Quelles étaient ces idées ? On en trouve un premi résumé dans une lettre adressée à Tito par Staline Molotov, le 27 mars 1948, et dans laquelle Djilas est d signé comme un « marxiste douteux ». Les dirigean soviétiques y reprochaient à Djilas de « faire circuler » é Yougoslavie des déclarations antisoviétiques, telles que « le Parti communiste soviétique dégénère »; « e U.R.S.S. règne un chauvinisme de grande puissance « l'U.R.S.S. aspire à subjuguer économiquement Yougoslavie »; « le Kominform est un instrument d P.C. (b) pour subjuguer les autres partis »; « seule Yougoslavie est le véritable champion du socialism révolutionnaire ».

Djilas aura donc eu toute liberté d'exposer et d motiver ces thèses après la scission. Plusieurs de se études publiées en 1949-1950, notamment son *Lénin et les rapports entre États socialistes,* ont puissammen contribué à rééduquer le communisme yougoslave, élev dans l'observance stricte du stalinisme, dans le sen d'un marxisme-léninisme « humanisé ». Il y a lieu d croire que ce livre n'était pas sans influence sur l'a souplissement de l'attitude du Kremlin vis-à-vis de autres démocraties populaires et notamment de l Chine.

Il semble cependant que son élan d'intellectuel idéa liste a entraîné Djilas trop loin dans la voie de l réforme idéologique, — là où ses camarades ne pou vaient plus le suivre. Pour ceux-ci, le Parti, tout en fa sant d'importantes concessions à la démocratie, notam ment sur le plan des autonomies locales, sur celui de l décentralisation économique, etc., — devait rester la forc de cohésion, disciplinée, unie, d'un pays où, sans un prin cipe unificateur, les forces centrifuges des particularis mes serbe, croate, slovène, macédonien, etc., pour n

nt mentionner les divergences religieuses, auraient e le dessus. Djilas, lui, confirmé dans son attitude r ses contacts avec des interlocuteurs socialistes cidentaux et asiatiques, ne reculait plus devant la rspective de sacrifier le Parti unique sur l'autel de Révolution démocratique idéale. Pourtant, au congrès 1952, dans un discours sur le programme du Parti quel on donna alors — pour la distinguer des autres rtis communistes — le nom de « Ligue », il souligna core aux applaudissement des délégués que « *le démo-tisme bourgeois n'est en Yougoslavie que le point de part d'un retour en arrière vers la dictature de la rgeoisie et de la monarchie* »; et en été 1953, à ioni, ce fut lui qui se chargea de rédiger les résolu-ns du Comité central *tendant à renforcer la discipline Parti.* Mais dès fin 1953, comme en font preuve ses icles publiés dans la *Borba,* Djilas paraissait con-ncu que la Ligue, pour rester fidèle à sa vocation mmuniste, devrait abandonner ses prérogatives poli-ues et se transformer en un organisme *éducatif.* fin, devant le refus de ses camarades de prendre en sidération ces idées plutôt utopiques et anarchisan-, Djilas franchit une nouvelle étape : du communisme chiste, il passa à la social-démocratie, en récla-nt le droit d'organiser, contre le parti communiste, parti rival, allié aux socialistes de l'Occident.

e cas de Dedijer est légèrement différent. Contrai-ent à Djilas, le biographe de Tito n'est pas un doc-aire, mais le type même du journaliste révolution-re, aimant l'aventure, le changement, le risque. Son *rnal* de la guerre des partisans est un document hétique, de grande valeur; et son *Tito parle,* en dépit toute sa partialité, est une œuvre de référence. Ce unit Dedijer, le « trépané », à Djilas, le « bohème », st sa manière affective, sentimentale, de concevoir la itique, le Parti, et la Révolution. « Djilas se trompe? st possible. Mais ce n'est pas une raison pour que je

renonce à une amitié de vingt ans » : cette déclarat peint Dedijer mieux que toute autre analyse. Pour le Parti, c'est avant tout un clan, une fraternité d' mes, une amitié. Cette amitié a tenu bon face à Stali qui pourtant, a tout fait pour opposer à Tito d'abo Kardelj, puis Djilas; se briserait-elle maintenant deva la « tentation de l'Occident »? Dedijer en veut à Tito ne pas défendre Djilas plus énergiquement, après l'avo pourtant, et pendant longtemps, encouragé dans la v de la prédication humaniste. Or Tito, absent, interro à Delhi par les journalistes, refuse de se prononcer; son lieutenant, Popovitch, déclare à sa place : « L' faire a été jugée en Yougoslavie. »

Ce que ni Djilas, ni Dedijer ne semblent avoir co pris, c'est que Tito lui-même est tributaire de la Rais d'État qui l'oblige à se désolidariser d'amis, deven « renégats » aux yeux des autres compagnons. Co ment s'étonner devant l'indignation de ces dernier Les idées mises en avant par Djilas, notamment l'id d'un second parti — sont des idées *incendiaires* dans pays de dictature, où le feu couve sous la cendre. P incendiaires, sans doute, que ne le pensent les rebel eux-mêmes! Car un second parti, quel qu'il soit, quelle que soit son idéologie, pourrait vite devenir Yougoslavie le lieu de rassemblement de tous les méco tentements — des mécontents, il y en a, puisque pays est pauvre et le prestige coûteux. Un second pa deviendrait par la force des choses un parti paysan et que feraient les paysans de la prédication socialis humanitaire de Djilas?

En fait, l'affaire Djilas-Dedijer, c'est *l'idéolog qui entre en conflit avec les intérêts du Parti.* C'est *propagande* qui, après avoir servi les desseins du Par en lui donnant à la suite de la rupture avec le Kreml une définition originale, anti-moscoutaire — s'en sépa pour aller jusqu'au bout de sa logique abstraite. C l'appareil du Parti, ces quelque sept cent mille militar

ui constituent l'armature de l'État yougoslave, ont éjà eu assez de mal, après juin 1948, à se dégager du alinisme, pour suivre maintenant Djilas dans une voie ui mène, à leurs yeux, tout droit au harakiri politique, l'anarchie. Les idées politiques de Djilas apparaissent ux yeux de ses anciens camarades comme absolument éfaitistes, inspirées par « l'Ennemi » et ne pouvant ervir qu'à détruire la conscience qu'ont les militants de ur propre utilité et de la justesse de leur cause.

ito, la coexistence et l'affaire Djilas.

Mais l'affaire Djilas-Dedijer a aussi un aspect inter-ational. Elle coïncide avec le voyage du président Tito ans l'Inde et en Birmanie, occasion pour le Maréchal le réaffirmer une fois de plus son désir de ne se joindre aucun des deux blocs qui se confrontent et de pra-iquer parallèlement une politique de coopération avec 'Occident, et de rapprochement avec l'Est.

Or, les velléités d'indépendance de Tito, « son rap-rochement », ont suscité des inquiétudes dans certains nilieux de l'Occident. Et non seulement en Occident, nais en Yougoslavie également. D'autant plus que 'équipe de Malenkov semble avoir adopté un certain nombre de thèses professées par Tito, et que les satel-ites de l'U.R.S.S. se sont inscrits, — notamment en ce ui concerne la politique agricole, — à l'école de Tito. L'écart idéologique entre Belgrade et Moscou s'est sin-gulièrement rétréci ces derniers temps. C'est là un dan-ger pour ceux des Yougoslaves qui ne désirent pas être confondus avec « les communistes de l'autre côté ». Il leur faudrait donc aller de l'avant. Mais dans quelle direction ? Tories et travaillistes anglais, républicains et démocrates des États-Unis s'accordent pour conseiller à Belgrade d'accélérer le rythme de la démocratisation du pays. Ils pensent aussi que l'une des causes des

difficultés économiques yougoslaves actuelles réside dan la structure contradictoire mi-centralisée, mi-anarchiqu de cette économie et qu'une conversion franche au méthodes capitalistes permettrait de les vaincre plu facilement. On comprend donc l'intérêt passionné, man festé par la presse anglaise et américaine à l'égard d Djilas qui s'est fait porte-parole des mêmes préoccupa tions. Mais Belgrade se raidit et parle de « pressions » de « chantage ». On y est d'autant plus susceptible présent que plus que jamais la Yougoslavie a besoi d'être aidée par l'Ouest pour équilibrer son budget e éviter la pénurie. Le 27 décembre, à l'Assemblée de Bel grade, le vice-président Voukmanovitch a lancé un appe aux créanciers du pays, les invitant à transformer le dettes yougoslaves dont le montant est de 400 million de dollars (intérêts annuels de 76,6 millions de dollars de dettes à court et moyen terme, en dettes à long terme. Ce n'était pas exactement une demande de mora torium, mais il lui ressemblait.

C'est dans ce climat de tiraillements et de nervosite qu'a surgi l'affaire Djilas-Dedijer. Les deux rebelles ont commis la faute de s'expliquer sur les pages de deux journaux étrangers : *Times* de Londres et *New Yorl Times*. Ce faisant Djilas et Dedijer ont permis à Kardel de les dénoncer comme « politiciens qui offrent leurs ser vices à l'étranger même lorsque l'étranger ne le leur demande pas ». Ils ont été tous les deux inculpés pour « propagande hostile au régime ».

Il serait cependant erroné d'interpréter ces réactions comme marquant un « glissement de la politique yougoslave vers des positions anti-occidentales ». Il ressort clairement des derniers discours de Kardelj (notamment de son discours de Sarajevo) que les dirigeants yougoslaves entendent demeurer fidèles à leurs engagements envers l'Occident. Ils n'envisagent leur « rapprochement avec l'Est » que dans les limites tracées par leur doctrine d'indépendance. C'est là, assurément, dans

otre monde où la polarisation semble être la loi, une
ìche difficile; mais les Yougoslaves ont toujours mar-
ué une préférence, quasi nationale, pour les choses
ifficiles. Du point de vue idéologique ils se battent
ctuellement sur deux fronts, avec un arsenal de plus
n plus démuni en idées neuves, en même temps que
a situation économique du pays demeure précaire. De
a un malaise qui a trouvé son expression dans l'affaire
Djilas-Dedijer. Il y a lieu de croire qu'à son retour de
Orient, Tito consacrera le gros de ses efforts à réor-
aniser la propagande de son Parti, à insuffler une foi
ouvelle à son appareil. Pour cela, des collaborateurs
fficaces ne lui feront pas défaut : il pourra notamment
ompter sur le vétéran des doctrinaires, Mosha Pijade,
ne des figures les plus sympathiques de la révolution
ougoslave et un de ses penseurs les moins confus.

FRANÇOIS FEJTO.

L'Iraq prend ses risques

Le projet de traité iraqo-turc, annoncé au lendemain de la visite à Bagdad du premier ministre turc, cons-
tue apparemment un nouveau succès pour la politique
méricaine, soucieuse de grignoter le neutralisme arabe et
'assurer dans le Proche-Orient la continuité géographique
e la défense occidentale. Comme aux temps du pacte de
aadabad, qui, peu avant la guerre, construisit une chaîne
urquie-Iraq-Iran-Afghanistan, il met en relief les vastes
ossibilités que sa position de charnière offre à l'Iraq. Toute-
ois la plus grande complexité des affaires en Orient, en
ême temps qu'elle accroît encore la signification de cette
osition privilégiée, la rend ambiguë.

Le traité à intervenir va-t-il par exemple ébranler la soli-
arité arabe, Bagdad choisissant de faire cavalier seul ?

Va-t-il, au contraire, accroître par d'efficaces alliances le moyens d'action arabe à l'égard d'Israël, dans l'aventureuse hypothèse où il conviendrait de reconnaître en cet État l' « agresseur intérieur » prévu? Il est assez piquant de constater que ces deux points de vue ont été présentés successivement par *Le Monde*, l'un dans le « Bulletin de l'Étranger » du 15 janvier, l'autre dans une correspondance d'Ankara publiée le 16.

Quoi qu'il en soit, ainsi que le souligne l'éditorialiste du *Monde*, l'inquiétude latente entretenue par l'existence en Iraq comme en Turquie (on pourrait ajouter : et en Iran) d'une population kurde insatisfaite[1] figure parmi les arguments du futur traité comme elle avait figuré parmi ceux du pacte de Saadabad. Il y a là, d'ailleurs, de quoi faire réfléchir aux données de la position charnière de l'Iraq. Cet État est il assuré de toujours conserver la solidité qu'exige pareille mission ?

Pas plus au point de vue ethnique qu'au point de vue religieux, l'Iraq n'est homogène. Sans faire entrer en ligne de compte les chrétiens et les juifs, peu nombreux et naguère efficacement découragés de demeurer dans le pays, on peut distinguer en Iraq trois groupes, sensiblement égaux en nombre, mais sociologiquement fort différents, de population musulmane : Arabes sunnites, Kurdes également sunnites, Arabes chiites. Les premiers, qui peuplent en particulier les grands centres citadins, ont longtemps exclusivement dominé la politique; leur suprématie à cet égard est cependant de plus en plus menacée par les chefs des grandes masses chiites du Sud, assez à l'écart, au Nord-Est, les vigoureux Kurdes méprisent secrètement les uns et les autres.

Par surcroît, si des nationalistes modérés, sous l'égide de Nouri Pacha Saïd, tiennent généralement le pouvoir et s'efforcent de gérer sagement, en particulier, les ressources pétrolières afin de perfectionner l'équipement du pays, un mouvement extrémiste de force croissante menace leurs positions traditionnelles. Durant l'automne 1952 il s'en est fallu de peu qu'il ne l'emporte par la violence; et, l'été dernier, on en a été réduit à corriger le jugement des urnes, qui lui avait été trop favorable.

1. Voir *La Vie Intellectuelle*, janvier 1953, pp. 109-111.

Le renforcement de l'unité de l'Iraq fut, dès la naissance l'État, le grand souci des dirigeants bagdadiens comme s mandataires anglais. A ce souci, les uns et les autres t tout sacrifié, y compris les sauvegardes des minorités : syriens, Kurdes, Yézidis, Behaïs même en savent quelque ose. L'unité a été maintenue, mais est-elle dès maintenant confirmée que le gouvernement de Bagdad puisse assumer e mission politique ambitieuse et peu capable de rencon- er l'accord unanime de la nation ?

Le réaliste qu'est Nouri Pacha Saïd n'a pas dû sous- timer pareilles difficultés. S'il choisit de les négliger, c'est ut-être qu'il croit nécessaire aujourd'hui que l'Iraq donne exemple, pareille démonstration dût-elle être faite de ns d'apparences que de réalités : en effet, la Syrie reste éfiante à l'égard de l'union avec l'Iraq, la Grande-Bretagne rait jouer sur l'Égypte, les États-Unis déploient un peu rtout leurs efforts. Dès lors Bagdad pense peut-être que moment est venu, au risque de déclencher des surenchères, faire une politique de prestige et de prendre ses risques.

PIERRE RONDOT.

Les difficultés de l'Indonésie

Quelques jours après la conférence de Bogor, l'état de siège était proclamé aux îles Moluques : contraste entre les ambitions de l'Indonésie et ses alités ne pouvait être souligné plus crûment.

Comme l'Inde, sa voisine insulaire, émancipée depuis guerre, mène à la fois une politique de prestige et unification intérieure : s'affirmer à la tête des anciens uples colonisés, éliminer de leur territoire les dissi- nces possibles, ainsi se résumeraient les lignes direc- ices que suivent leurs gouvernants. Mais dans l'Inde, s gouvernants, préparés souvent par toute une vie de scussions et de négociations avec les Anglais, s'ap-

puyaient, dès leur avènement, sur une jeunesse nor
breuse et ardente; en Indonésie, ils n'étaient qu'u
poignée, hissés au pouvoir par l'occupation japonais
sans influence préalable sur les masses qui acceptaie
passivement, en général, la domination des Pays-Ba
Leur agressivité se classe d'autant plus qu'elle cherc
à masquer une situation précise.

Après Bogor, la future conférence de Bandoung peu
encore favoriser ce dessein. Puissante invitante, i
convoquent, non plus seulement le groupe de Colomb
mais la trentaine d'États asiatiques ou africains qu
dirigent eux-mêmes leurs destinées, à quelques excep
tions près, significatives : l'Afrique du Sud racist
(alors que la nouvelle Fédération d'Afrique Central
malgré des velléités du même genre, figure sur la liste
Israël, que ne veulent pas rencontrer les Arabes; l
Formose de Tchiang Kaï-Chek; et, assez curieusement
les deux Corées, quoique l'invitation s'adresse aux deu
Vietnams. Tous n'accepteront pas : les Philippines on
déjà refusé. Néanmoins l'effort, s'il réussit, évitera qu
ne s'approfondisse le fossé entre les deux Asies, et atti
rera vers elles ces nations du continent noir qui gra
vitent encore autour de l'Europe. Il a beaucoup d'am
pleur. Et l'Indonésie, par sa religion musulmane et so
emplacement en Extrême-Orient, semble bien choisi
pour servir de trait d'union entre des peuples ave
aucun desquels elle n'a de querelle.

Mais il y faut de la stabilité. Et ceux qui ont lu Tibo
Monde savent qu'elle manque même au degré le plus
élémentaire. Aucune police efficace n'a remplacé cell
des Hollandais. On court le risque d'être dévalisé dan
les rues. Des bandits rançonnent les campagnes. Comm
au Maroc du bon vieux temps, avant la pacification
comme aujourd'hui dans l'Aurès, ils cherchent un
auréole et trouvent des associés sous un prétexte d
guerre sainte. Contre les colons? Non, puisqu'ils son
partis : contre les nouvelles autorités, trop laïques

ndifférentes à la loi du Prophète. Les Frères musul-
nans d'Égypte ont leur pendant dans ce Dar-ul-Islam
ui tient en état d'insurrection permanente l'Ouest de
ava, le Nord de Sumatra, une partie de Célèbes.

Il y a plus grave. Et ces mouvements centrifuges,
ors de Java, entraîneraient moins de combattants, s'ils
e se présentaient comme une réaction contre l'expan-
ionnisme javanais. Sur ce point on doit s'exprimer
évèrement. L'expansionnisme javanais s'excuse un peu,
omme celui du Japon, par la démographie pléthorique
'une île bondée, avec une des plus fortes densités du
nonde, et entourée de terres en partie inexploitées.
Mais il s'exerce par un manquement permanent à la
arole donnée. La Conférence de la Table Ronde, qui
econnaissait l'indépendance de l'archipel, lui assignait
ne structure fédérale : à peine les derniers soldats hol-
ndais partis, il se transformait en République unitaire.
Ses troubles datent de là. En particulier, les îles Mo-
uques, peuplées non de Malais musulmans, mais de
Mélanésiens convertis au calvinisme, refusaient de se
ésigner au fait accompli, et proclamaient, le 25 avril
950, leur propre République séparée. Il fallut une expé-
ition militaire pour réduire en six mois la principale
'entre elles, Amboine. Mais la résistance continuait
illeurs. Et la proclamation de l'état de siège, le
janvier 1955, atteste, malgré les commentaires léni-
fs des officiels, qu'au bout de quatre ans la guerre
ure encore.

Bien entendu, les nationalistes de Djakarta incrimi-
ent les Hollandais, ces pelés, ces galeux qui recru-
uient leurs soldats aux Moluques et fomentent, dit-on,
agitation par leurs intrigues chez les démobilisés : il
aut trouver des responsables, et le colonialisme a bon
os. Et sans doute les Hollandais voient-ils sans déplai-
ir des troubles qui justifient le maintien de leur tutelle
ur la Nouvelle Guinée, peuplée elle aussi de Mélané-
iens, et revendiquée par l'Indonésie d'autant plus

bruyamment que cette dispute apporte une diversion. D'autres motifs ont refroidi les États-Unis : champions par principe, de l'émancipation totale, convaincus qu'elle stimule à combattre la révolution sociale, ils s'effraient de constater que tout au contraire, en Indonésie, l'extrême-gauche tient à sa discrétion la majorité parlementaire; le président Soekarno ne les a pas amadoués en reconnaissant, un des premiers, Mao-Tse-Toung, et en plaçant ainsi sous sa juridiction les nombreux Chinois des îles; il est allé jusqu'à déporter vers la Chine un meneur anticommuniste que seul un changement de destination, à la toute dernière minute, a sauvé de tomber entre les mains de ses ennemis. Advenant l'effondrement total de l'Indochine, l'Indonésie suivra, de près.

Mais ses vicissitudes appellent d'autres réflexions. Elles témoignent que dans bien des cas le nationalisme asiatique d'après-guerre, malgré sa véhémence et ses efforts d'indoctrination, manque autant de racines populaires solides que naguère les fascismes européens. Colonialisme, anticolonialisme, mots équivoques, le premier surtout, qui en français désigne une attitude d'exploiteurs, tandis qu'en anglais, en américain plutôt, il signifie toute colonisation quelle qu'elle soit, réprouvée systématiquement sans que l'on pèse une minute ses avantages ou ses inconvénients pour l'indigène. En Extrême-Orient, là n'est plus la question. Il s'agit de savoir dans quelle voie s'engageront les États récemment affranchis, et si, en exigeant pour eux, sans souci des habitants, les limites souvent artificielles des possessions européennes qu'ils remplacent, en tentant d'assimiler par la contrainte au lieu de respecter les particularités ethniques, ils ne vont pas tomber dans les erreurs mêmes qu'ils reprochent aux autres et qu'ils risquent de payer encore plus cher.

Les autres en ont été complices. Peu importe qu'ils aient eu tort ou raison d'assumer autrefois leurs respon-

bilités coloniales : ils pouvaient juger le temps venu les quitter, ils n'avaient pas le droit de s'y dérober hement. Responsabilités envers des groupes humains it entiers, chrétiens des Moluques, catholiques du nkin, gagnés à notre foi jusqu'au martyre; responsa-ités envers ces nombreux indigènes qui travaillaient tout cœur à l'union et que menacent les vindictes : était-ce pas à la France de les souligner, elle qui n'a nais, contrairement aux Anglo-Saxons, fondé son npire sur la séparation des races, et de rappeler sa ctrine? Ses représentants n'avaient-ils pas mieux faire que de s'aligner sans mot dire sur les Nations nies quand elles ont contraint les Pays-Bas à l'éva-ation? L'élan de ses territoires d'outre-mer, entre 40 et 1945, pour libérer la métropole, ne démontrait-il s une réussite? Il fallait de la persévérance et de la rdiesse; il fallait organiser une Union française exem-aire, conforme en tout point à son idéal, viser à son égration plutôt qu'à des intégrations continentales à fois chimériques et dangereuses. Il n'est pas encore p tard : l'Union française existe toujours; elle con-sterait vite, à son avantage, avec les nuées de Bogor de Bandoung, si seulement assez de Français la pensaient » vraiment, dans l'esprit d'un Brazza ou n Lyautey, sans complexe de culpabilité et sans flot-au gré des vents de Washington ou de Moscou...

AUGUSTE VIATTE.

Chronique de la justice criminelle

L'acquittement de Marguerite Marty par les jurés de Perpignan accentue la mise en accusation d'un pareil judiciaire en flagrant dérangement.

« On peut imaginer que vous lui avez alors administ du gardénal pour assurer la sécurité de vos amours co pables », insinua, dès l'interrogatoire initial de l'accusé le président. « Il est bien entendu que c'est une pu hypothèse ? Un jeu de l'esprit ? » précisa Me Garçon Il serait souhaitable, il est urgent que la magistratu soit assise ou debout.

Le fournisseur d'expertise, dont le rapport orienta e appuya le travail des justiciers, se montra à la hautet d'une norme désormais éprouvée. Pierre Seize a l courage de penser qu'un jour il faudrait quand mêm « assurer l'indépendance des experts, ne pas remettr à ceux qui les payent le soin de leur avenir, les libére du souci de plaire à des patrons [2] ».

Mais quelle belle leçon de solidarité judiciaire! L procureur de la République demande, avant tout contrôl de la véracité du témoignage, l'arrestation d'un témoi « parce qu'il se trouve en contradiction avec la dépo sition d'un magistrat ». Le bâtonnier Maudet est bie candide qui s'étonne que « la cour ne s'est pourtant pa émue ni M. le procureur, quand nous avons vu des poli ciers à la barre affirmer sous la foi du serment qu'il n'ont pas frappé [3] ». *Allez.*

Bien sûr, il y a eu plusieurs jours de séquestratio arbitraire en violation évidente de la loi. M. le procureu de la République nous tranquillise : « C'est excessif, mai la police a fait pendant ce temps-là un travail énorme [4]. » Il va de soi qu'entre l'énormité de ce travail et le ecchymoses qui, selon le constat médical fait au sorti de cet « énorme travail », ne peuvent avoir été infli gées au « témoin », si bien travaillé, que par des coups il ne saurait exister un rapport de cause à effet asse

1. *Le Figaro*, 13 janvier 1955.
2. *Ibid.*, 14 janvier 1955.
3. *Le Monde*, 16 janvier 1955.
4. *Ibid.*, 20 janvier 1955.

ident pour émouvoir la conscience judiciaire d'un pro-
reur. L'ordre règne au Palais : que les justiciables
emblent et que les auxiliaires de la justice se rassu-
nt.

C'est à une coalition d'*adversaires* de l'accusé que les
rés ont opposé — et opposeront sans doute de plus en
us souvent — leur *non*. Il n'est point question — faut-
le dire ? — de suspecter les efforts d'impartialité sub-
ctifs des membres des corps constitués. Cependant,
dénonçant « la volonté de ne plus chercher la vérité,
ur ne chercher qu'à consolider une erreur qu'on ne
ut reconnaître sans se déconsidérer [5] », Me Garçon in-
imine au delà des accidents d'un procès singulier la
ructure même d'un judiciaire menaçant ruine. Cette
cadence structurelle pourtant n'est pas pure fatalité :
s magistrats ne sont quand même pas des irrespon-
bles...

On peut aussi s'étonner qu'un journal chrétien se scan-
lise autant de cet acquittement que de la condamna-
n dans tel procès récent « où il n'y avait également
cune preuve solide, mais seulement de lourdes pré-
mptions ». Il serait angoissant de penser que même
ux qui savent comme Dieu passe outre à la justice
nale, ne sentent plus ou ne savent plus dire qu'une
ule condamnation d'un seul innocent est incommensu-
blement plus grave que tous les acquittements dou-
ux du monde.

Le pourrissement judiciaire est dangereusement
ancé. Il est grand temps. Il est sans aucun doute
puis longtemps déjà trop tard pour vaincre le mal à
ups de circulaires.

JEAN THOMAS.

5. *Ibid.*, 21 janvier 1955.

L'Ogre

Vers 1930 on prêtait à la maison Hachette le dess sinistre de vouloir avaler toute l'édition française. cas Denoel semblait exemplaire. Après le succès du *Voya au bout de la nuit*, l'éditeur avait fait un tirage exagéré livre suivant de Céline. Hachette, grâce à ses nombre points de vente, était seul à pouvoir assurer la surface contact nécessaire pour écouler en un temps relativeme court, trois mois, plusieurs dizaines de milliers d'exempl res. Mais le public ne marchait pas. Les livres revenaie dans les dépôts du quai de Javel. De mauvaises langu prétendent, il est vrai, qu'ils ne les avaient jamais quitte Un beau jour, tous les invendus furent retournés au m heureux éditeur qui cherchait en vain dans sa caisse de qu rembourser la maison Hachette. Cette dernière, très magn nime, se contenta d'accepter un arrangement en obtena *l'exclusivité* de la vente des éditions Denoël. Plus d'un éd teur s'est trouvé devant une situation semblable. Grass livra une rude bataille. Il trouva l'argent nécessaire, ma décida de ne plus faire figurer les exemplaires vendus Hachette sous la rubrique « vente ». Gallimard, beaucou moins courageux, malgré une assise financière très solid préféra la confortable sécurité bourgeoise que lui offrit H chette et se dessaisit le cœur léger de sa vente au profit grand diffuseur qui lui assura une « prise ferme » de tr mille exemplaires de tous les titres publiés par la N.R.I Jacques Schiffrin, créateur de la Pléiade, qu'il avait céder à un moment difficile à Gallimard, mais dont ce de nier n'avait accepté qu'une participation de 50 % s'éleva av vigueur contre l'aliénation que représentait le contrat H chette. Il réussit à préserver la bibliothèque de la Pléia devant l'appétit de l'ogre, ce dont M. Gaston Gallimard l est sans doute encore fort reconnaissant aujourd'hui bie qu'à l'époque il eut du mal à comprendre l'obstination da le refus de cet éditeur-né que fut Schiffrin.

L'évolution commencée avant 1939 a repris de plus bel après la guerre et après Fasquelle et bien d'autres maison voici que Bernard Grasset lui-même a « passé chez H chette », comme on dit dans le métier. Il s'en explique da

n article de la *Table Ronde*. Les vraies raisons de ce qui est, ux yeux des libraires de France, une capitulation, doivent ns doute être cherchées dans l'évolution générale de l'édi- on française. L'éditeur qui a du goût et la force de l'impo- r tend à disparaître au profit du pion qui prépare son élève a concours des prix littéraires. La quantité triomphe. Une ague immense de papier imprimé s'abat chaque semaine ur les librairies et se retire peu après. Plus personne n'as- ume réellement la responsabilité du choix, ni l'éditeur, ni libraire, ni le public. C'est si commode de boucler son nnée avec un prix ou de ne demander à sa librairie que le ongourt, le Femina ou le livre de vacances qui paraît au ois de juin. Si le principe de l'irresponsabilité devait trium- her, on peut fort bien imaginer que d'ici vingt ans la mai- on Hachette, sous différentes dénonciations, sera le seul édi- ur de France. Et rien ne s'opposera alors à sa nationali- ation, et nous aurions la S.N.E.F. Il est assez remarquable ue ni l'Angleterre, ni l'Allemagne, ni les États-Unis ne onnaissent une évolution de cet ordre, qui tient essentielle- ent au refus de l'éditeur d'assumer les risques inhérents à on métier et à la situation de monopole que les Message- es Hachette ont su s'assurer depuis trente ans, en dépit e toutes les « Libérations ».

JEAN-SÉBASTIEN REYNIER.

ZIMUTS

DIVERSITÉS CATHOLIQUES

atholicismes normaux.

Le romancier catholique Bruce Marshall a récem- ment distingué, à l'usage d'un auditoire italien, es catholiques frontaliers et les catholiques « nor- naux ». Sont « normaux » par exemple les catholiques aliens qui vivent dans un pays entièrement catholique; rontaliers, les catholiques minoritaires dans leur pays.

Cette distinction sociologique est reprise dans *Commonweal* du 17 décembre (pp. 309 sq.) par Gunmar Kumlien. Selon lui, à beaucoup de catholiques frontaliers, les catholiques italiens apparaissent tièdes, ignorants, superficiels, sceptiques à l'égard des choses saintes, peu respectueux du clergé. Les « frontaliers », par contre, sont fanatiques, formalistes, naïfs, au goût des Italiens. Dans le brave peuple ultramondain, par exemple,

chaque fois que se pose une question de catholicisme politique, de croisades contre les « forces du mal » dans l'ordre politique, les vieilles gens disent : « On a entendu ça. Les papes ont démontré qu'ils étaient loin d'être infaillibles en matière politique. Qui sait ce qu'on dira de telle ou telle chose au Vatican dans cinquante ans ? » Cet état d'esprit constitue un des plus forts handicaps pour le propagande anticommuniste du parti démocrate-chrétien.

D'autres difficultés de cette propagande sont décrites par Kumlien dans *Commonweal* du 31 décembre (pp. 351-354).

L'état d'esprit qu'on vient d'esquisser se rencontre aussi, paraît-il, chez des catholiques éclairés; loin de se formaliser des faiblesses humaines de l'Église, ils voient une preuve de sa divine origine dans le fait qu'elle y ait résisté. On trouve la même attitude à un étage supérieur. Un des plus distingués latinistes de la Curie romaine, Monsignor Antonio Bacci, a dans un roman, dûment estampillé de l'*imprimatur*, mis en contraste une pauvre paroisse de campagne et les pompes vaticanes. Ce roman rapporte plaisamment que la diplomatie vaticane est ancienne, et remonte jusqu'à saint Pierre.

Une certaine nuit sombre à Jérusalem, Pierre se chauffant devant un brasero fut reconnu par une suivante : « Toi aussi, tu es un sectateur du Galiléen. » Pierre répliqua qu'il ne savait pas de quoi elle parlait. C'était là, dit le Monsignor, une vraie réponse de diplomate, et la diplomatie vaticane a toujours depuis suivi plus ou moins cette ligne (*Commonweal*, 310).

La position géographique du catholicisme italien

plique à la fois que l'autorité de l'Église ne soit point
ez eux affaiblie, et qu'ils la traitent avec une certaine
miliarité.

Pour les Italiens le fameux « Rome a parlé », n'a jamais cette
orité absolue qu'il a pour les catholiques éloignés. Toute l'at-
sphère italienne est étrangement fluide. Ces gens répugnent à
e le dernier mot sur quoi que ce soit. Paraîtront entrer dans cette
xture l'expérience héréditaire d'une vieille race, et, commune à
s les Latins, la rapide et quasi instinctive pénétration des motifs
mains.

Ailleurs qu'en Italie, les affaires de Don Zeno par
emple auraient suivi un autre cours. Sa Nomadelphia,
é fraternelle des jeunes, n'était pas bien vue en haut
u et la finance s'y portait mal. Don Zeno, tout en se
tirant pour obéir à ses supérieurs, avait lancé dans
campagne électorale une violente attaque contre les
mocrates-chrétiens, accusés par lui d'être aussi loin
e les communistes de l'idéal chrétien : il n'en fut pas
ni. Il a même obtenu sa réduction à l'état laïc *pro*
atia, afin de pouvoir se reconsacrer à sa chère Noma-
lphia renflouée par ses amis catholiques. Et il garde,
us dit Kumlien, un contact étroit avec le Saint-Office
ommonweal, 311).

tholicismes frontaliers.

Au début de son article le même observateur référait
rtains catholicismes frontaliers à la *diaspora* juive,
est-à-dire aux Juifs dispersés autrefois parmi les na-
ons, distincts par tant de traits des Juifs fixés en
lestine. La reviviscence de l'État israélien repose le
ème problème. Les Israéliens actuels semblent à Kum-
n perdre un des caractères traditionnels de l'intelli-
nce juive. Arthur Koestler qu'il interrogeait là-dessus
1948 lui répondit par une parabole:

Les Juifs de la Diaspora sont comme des huîtres perlières, mais
huître perlière est une huître malade et qui doit se sentir gênée.

Les Juifs d'Israël, sont, eux, de braves huîtres ordinaires, sa perle, et de leur point de vue, c'est un avantage (*Commonwea* 310).

Cette histoire me paraît une transition idoine vers un diaspora, celle-là vue par Walter Dirks, dans *Frank furter Hefte* (déc., pp. 892-900). Le mot est même em ployé par lui à la suite de Karl Rahner (p. 899). A l seconde partie, la partie positive, de son article, intitul « Qu'attend du Vatican le monde », j'emprunte quelque paragraphes.

De l'Église, le monde attend des choses bien diverses. Certain qu'elle garantisse les intérêts dominants et tienne les masses e bride; d'autres, qu'elle se rend utile comme forme populaire de l philosophie, de la morale, de la psychothérapie; d'aucuns attende d'elle de l'esthétique, un monde du dimanche, des bâtiments sacré des statues, de la musique, des souvenirs; d'autres encore, qu'el soit l'appui spirituel et psychologique, chez les masses, d'une cro sade américaine. La plupart n'en attendent rien, au tout au plu qu'elle ne dérange pas trop la vie réelle avec ses merveilleuse affaires... Peu nombreux sont ceux qui attendent d'elle ce que l monde peut et doit attendre d'elle : le salut, la nouvelle vie d l'homme que change et doit changer le commerce avec le Chris

Celui qui éprouve pareil changement ne devient pa « moraliste » au sens indiqué dans la partie antérieure polémique de l'article.

La morale peut devenir pour lui moins importante qu'elle ne l't tait jusque-là : il se peut même qu'il doive laisser tomber so attachement à la « morale » pour écouter l'appel de la vérit Mais une chose est sûre : ce changement lui donne un cœur nou veau, des yeux neufs : le voisin, l'ami, le conjoint, les enfant le concitoyen, l'autre, les autres, deviennent pour lui pleins d'u sens tout neuf, même les autres peuples, même les non-chrétien même les colorés, et même les rouges. Là prennent leur dépa les influences morales du christianisme. Ce n'est point à parti d'une méditation éthico-théologique que les chrétiens ont sup primé l'esclavage : l'esclavage est mort dans la réalité neuve d la communauté chrétienne. (Je sais que ce n'est là qu'une part d procès historique : d'autres causes jouèrent assez dans la dispar tion de l'esclavage, et le monde chrétien connaît plusieurs forme d'esclavage). Le lieu du christianisme, c'est le cœur. C'est là qu ça se passe. Et s'il ne s'y passe rien, rien n'arrive qu'une dange

use illusion. Mais le cœur n'est pas une cellule sentimentale olée. L'inquiétude du cœur chrétien se répand dans tous les maines de la vie. Dieu s'est fait homme, pour rendre l'homme main à partir de l'Esprit de Dieu.

J'arrête ici avec regret ce développement pour passer ux exigences d'un christianisme diasporadique, si je uis risquer ce néologisme.

En ce temps de division religieuse, de sécularisation, de société visée et de monde un, le souci qui porte et s'exerce sur le frère main amène le chrétien à collaborer avec le non-chrétien. Le uci chrétien saute tous les murs — ce n'est que comme communauté de culte, que la communauté des fidèles se met à part mporairement du monde qui l'entoure, et même là, que de férences aux autres avec qui nous vivons ! Le christianisme ne us sépare pas des païens : plus nous sommes chrétiens, plus ils nt notre prochain. A la rénovation chrétienne de nos jours partient une « mondanité » passionnée...

Nous vivons en Diaspora. Parler d'une civilisation chrétienne, un peuple chrétien, surtout d'un État chrétien, c'est se leurrer. ne peut être question de prétendre diriger, de prétendre établir ordre politique. Nous sommes — précisément parce que diaspora étroitement liés aux autres, non seulement par de multiples lidarités de fait, nationale, européenne, sociale, humaine, histoque, mais justement par l'incarnation du Christ, grâce à laquelle ut homme pour l'amour du Christ nous tient au cœur. Mais à t égard nous n'avons ni droits ni revendications, seulement des voirs. Toutes les prétentions basées sur une supériorité du chrisanisme ou du catholicisme en matière de civilisation ou de polique, nous séparent des autres et de la vérité. Si nous devons sséder la sagesse civique, c'est avec la responsabilité de l'emoyeur dans le service, la coopération, le dialogue... (pp. 899-o).

Sans doute, d'autres positions sont possibles au cathoque : on pourra lire dans le remarquable numéro de écembre de *La Revue Nouvelle* (pp. 510-523) les considérations bien équilibrées de Jacques Spaey sur les artis politiques chrétiens. Que cette référence nous soit occasion de souhaiter de longues années à cette jeune evue qui célèbre ses dix années d'expérience, et qui fut dulte dès sa naissance grâce au chanoine Leclercq; omme il nous est agréable d'offrir nos vœux au *Com-*

monweal pour ses trente ans de services à *la pens catholique*.

Mais puisque nous en sommes aux catholicismes diaspora, les expressions de Dirks en évoquent l réflexions de Eldon M. Talley dans *Thought*, soli revue des jésuites américains. Dans le numéro d'a tomne (pp. 451-454) un livre *Religion et Culture* e soumis à une analyse dont j'extrais ces quelques ligne regrettant encore une fois de ne pouvoir citer davanta ce compte rendu.

Dans notre manière de penser l'éducation chrétienne n'y a-t pas une forte tendance, du moins implicite, à regarder l'étudia comme un moyen de créer *un* ordre chrétien ? Plus nous somm proches de comprendre l'évolution naturelle à la société, pl nous devrions essayer de voir qu'être un chrétien c'est être i maintenant, en telle situation présente. Vivre en homme c'est re gir à, et vivre dans des situations présentes. Les saints agisse dans l'instant présent et concentrent sur lui la totalité de l'été nité... C'est ce que nous faisons comme membres de la société c constitue ce qu'est la société. Dès que notre pensée se met à tou ner notre démarche, ou seulement notre regard en arrière ou avant, vers un *ordre* chrétien, nous commençons à perdre la pe pective.

Pour en revenir à la conclusion de Dirks, comment extraire quelques phrases, sans faire allusion à la pr mière partie polémique de son article ? Il y prend partie, noblement, Frankel un ex-sovial-démocra devenu constantinien. Frankel semble dire au cath licisme : laissez tomber ce rigorisme moraliste, que ta de non-catholiques ou de catholiques non pratiquan regardent comme une attaque à la liberté privée de l'i dividu; gardez votre métaphysique et votre liturgi votre idéal de l'amour chrétien : tout cela se lais réconcilier avec les restes du libéralisme et de l'idé lisme allemand. Mais surtout, offrez-nous de la bonn politique. Et voici quelques-unes de ses phrases, cité par Dirks :

Depuis Constantin le Grand, soit depuis plus d'un millénaire

mi, l'Église catholique est de fait aussi une puissance d'ordre ns le monde, protectrice au moins d'une image d'ordre et qui a rigé les efforts de tout l'Occident chrétien. D'elle, en ces temps trouble universel, on attend (ou l'on craint) qu'elle ait dans la ande politique une activité d'ordonnance et de direction... Ce est pas du moralisme, mais de l'art politique, tiré du trésor culaire, qu'attendent aujourd'hui de l'Église des millions, non ulement de non-catholiques, de catholiques de pure forme, mais ssi de catholiques pratiquants... Il serait exagéré de soutenir e l'Église, sous le pontificat de Pie XII, ne s'en soit point quittée à leur égard.

César..., réplique W. Dirks, actuellement c'est la ciété dans sa solidarité...

César a des héritiers légitimes : laïcs chrétiens et non chré- ns... A leur activité politico-historique Dieu n'a accordé aucune rantie, qui corresponde à celle que le Christ a donnée pour leur che aux apôtres choisis et à Pierre. Nous avons à nous débrouil- honnêtement... aucune infaillibilité ne préserve de l'erreur ce maine le plus central de la vérité politique, qui est une vérité l'activité de production. Si le pape voulait suivre les conseils s intégristes politiques et jouer le rôle de César..., il mettrait péril sa tâche propre, pour laquelle il a été retiré des responsa- ités, luttes, risques et expériences de la vie politique. Sans ute, c'est là une des plus nobles hésitations auxquelles puisse e exposé un pape moderne. Mais il a reçu l'onction pour un tre service... L'Église n'est pas la puissance d'ordre chargée de nner à une société qui se fissure l'inspiration politique qui l'u- rait et la contiendrait. Elle est appelée à être le levain qui ouvelle les cœurs (p. 300).

Je parlais, en commençant, des différences entre ca- oliques « normaux » et catholiques de diaspora. On oit maintenant, à comparer Walter Dirks et les Italiens Kumlien, que, sous des différences sensibles d'expres- on, se décèle, sur des points sensibles, une sensible renté de pensée.

A.-Z. SERRAND.

P.-S. — Dans les derniers *Azimuts,* on a imprimé au milieu du emier paragraphe de la page 120 : « France », où il fallait lire range » et, au dernier paragraphe de la page 123, la « honte », il fallait lire « bonté ». Le lecteur, intelligent, aura rectifié de -même ces erreurs et quelques autres.

PORTRAIT

FERNAND LÉGER

Il est trop facile de définir un artiste par une simp formule, de dire par exemple : Fernand Léger est peintre du machinisme. Même si une grande figur comme lui apparaît tout d'une pièce, la sympathie et l vérité exigent que l'on ne se laisse pas prendre à ceti tentation de paresse, en eût-il posé lui-même le piège

Il faut bien dire, en effet, que Fernand Léger a tou fait pour dérouter les commentateurs de son œuvre Non d'ailleurs avec l'intention de tromper, mais au con traire parce qu'il a toujours été d'une franchise, d'un rectitude absolue. J'oserais dire qu'il est peu d'artiste qui, autant que lui, se sont réalisés dans leur produc tion, ont donné une plus fidèle image de leur caractère de leur âme. C'est une des raisons pour lesquelles il pu entrer de plain-pied dans l'art sacré, y apporter l marque absolue de sa personnalité et de sa grandeur Parler de l'œuvre religieuse de Léger n'a aucun sens si l'on entend la dissocier de son œuvre tout entière Bien au contraire, c'est par l'étude attentive de son tra vail depuis ses débuts jusqu'à son triomphe actuel, qu l'on pénétrera l'homme et, en passant, la nature et l'es prit de son apport dans l'art religieux.

Le caractère de base de toutes ses recherches, d toutes ses réalisations, c'est le souci de la forme et de l structure. Lorsqu'il vint à Paris à l'âge de dix-sept an (il était né à Argentan le 4 février 1881) et travaill comme dessinateur d'architecte, déjà son destin s'étai affirmé. S'il échoua à l'examen d'entrée à l'école de Beaux-Arts, et se tourna vers la peinture comme élèv

bre de l'atelier Gérome, puis de Gabriel Ferrier, il ransposa seulement son élan : la recherche d'un dyna-nisme plastique *qui domina sa vie le conduisit à une orme d'art qui semble aussi bien adaptée à deux dimen-ions qu'à trois. Il n'y a rien d'étonnant dans le fait ue son évolution présente, en ses débuts, des aspects ariés : jusque vers 1905 il expérimente l'expression-isme, puis il s'attache à Cézanne, lui ajoute l'emploi de ouleurs pures. La guerre lui apporte une révélation ouvelle de l'objet, des volumes : tubes et culasses de 5 en sont les points de départ. Après 1920, il s'adonne ux figures puis aux objets dans l'espace : toujours elon ses goûts fermes de construction et de dyna-nisme.*

Cela n'est que schématique. Conscient de son but, éger a suivi une route rigide. Lorsque Apollinaire parle e lui en 1913 dans ses Méditations esthétiques, *il n'en onnaît que ce qu'il voit : il le félicite de vouloir « tirer 'une composition toute l'émotion esthétique qu'elle peut onner »; il reconnaît donc en lui « un tempérament », e par quoi Jean Cassou, trente-six ans plus tard, le ésignera. Mais ce tempérament trouvera une autre xpression. Normalement, les jeunes années de Léger ui, comme chez les plus grands artistes, sont jalonnées e chefs-d'œuvre, lui permettent de déblayer sa voie. l fait, il sait ainsi, ce qu'il voudrait plus tard éliminer. Mais il en connaîtra les limites, la juste mesure; il dis-erne et circonscrit ce qu'il devra repousser et ce qu'il ui faudra conserver. Simplifier et fortifier, processus e tout grand art, telle est sa démarche constante. L'exquise sensibilité de ses tableaux d'alors, l'œil d'une raîcheur et d'une justesse peut-être uniques ne promet-ent pas de s'extérioriser plus tard en dirigeant son euvre. Ils affirment leur pérennité, et domptés, domi-nés, resteront présents jusqu'à la fin, liant et exaltant e l'intérieur son style épris d'absolu.*

La forme, pour Léger, ne semble pas être un attribut

de l'objet. C'est au contraire l'objet qui serait un attribut de la forme, c'est pourquoi le plus simple morceau de bois prend, sous son pinceau, une importance universelle, une présence d'une autorité plastique jamais dépassée. Cela procède en partie de l'analyse : les membres de ses personnages, leurs doigts même, sont cernés et découpés, comme indépendants. Ils contiennent volume et densité sous la chape du trait et du ton pur, ou d'un dégradé simple comme un lavis. Nous arrivons ici au nœud de la question : ses formes sont articulées en une structure, c'est-à-dire un tout organique, dynamique, vivant, comme les éléments d'une machine, dont l'analyse est le démontage, se rassemblent sans aucune rupture possible en un mécanisme efficace. C'est dans ce sens de la structure, l'harmonie comme les autres, que Léger propose l'originalité et la vérité de sa conception. Il se trouve, en outre, que le rapprochement entre l'efficacité finaliste de la mécanique et l'harmonie plastique fasse éclater le concept restreint de lieu et de temps pour étreindre l'éternel classicisme. Ses méthodes de travail, son amour du rythme total bien clos d'un espace que cèdent les formes et leurs rapports, lui donnent place à côté d'un Poussin par exemple. Ses qualités, il les inculque à ses élèves, si les générations de demain, en art, ne perdent pas la conscience fondamentale de la présence de la forme, c'est en grande partie à Léger qu'elles le devront, chaque artiste donnant pour l'affirmer le meilleur de son originalité.

La sensibilité profonde de l'homme s'en trouve grandie, elle ne s'extériorise plus par tel ou tel morceau éclatant remplissant des zones entre des flots de pure virtuosité plastique, elle est refoulée à l'intérieur, et comme une irrigation forcée circule à travers toute l'œuvre dans une pulsation vigoureuse et poreuse. On sent que cet homme reste maître de lui, qu'il recèle son cœur de pudeur bourrue, qu'il doit être capable des élans les plus généreux, des dévouements les plus

dèles. Je sais de ses amis qui l'ont éprouvé. Son clas-
icisme prend une coloration romane : il aime la rigueur
'un cadre contraignant maternel comme spirituel.
l suffit d'examiner de plus près ces tableaux pour
ejeter l'idée d'une gratuité, d'un hasard. En cela
s'évade encore de la qualification mécanique par le
bre choix, demain sans doute, d'une vue plus sereine
ur l'art de la première moitié du siècle, les historiens
seront tenter une comparaison entre Léger, Matisse,
Dufy.

L'expression du sacré, chez Léger, ne se réclame de
ien d'autre que des possibilités de l'homme et de l'art.
a pureté, la simplicité originelle de la créature créa-
rice s'y retrouvent avec un poids nouveau. L'objet
— et je pense aux litanies de la Vierge de la mosaïque
'Assy — se transfigure en forme recréée et par là
tteint à la symbolique vivante, à l'état naissant, donc
ternelle dans la création en devenir. La matière est
insi pensée, qu'elle laisse percer le suc de la création.
es admirables vitraux d'Audincourt sont, je pense, son
uvre maîtresse. Lui qui donnait à son dessin, à ses
ormes, une énergie potentielle telle que le passage du
ableau plan au relief (la céramique par exemple), du
oir et blanc à la couleur, nous paraît indiscernable, a
rouvé dans cette technique l'idéal de ses moyens d'ex-
ression, la synthèse de ses aspirations : l'art mural par
n dessin plan, la troisième dimension par la transpa-
rence, la lumière par l'éclat du verre concentré et en-
hâssé dans la dalle de ciment.

Le R. P. Couturier avait vu juste lorsqu'il avait
emandé à Léger des œuvres religieuses. Seul Léger
ouvait mener à Dieu par la Nature dans laquelle il
a su chercher, cerner, saisir, la Pensée créatrice éter-
ellement présente, éternellement agissante, éternelle-
ent transcendante.

ROBERT VRINAT.

Chroniques

ARTS

CONFRONTATIONS ET MENTALITÉ MODERNE

Une nouvelle ahurissante et symptomatique a été publiée par les journaux; le ministre de la Reconstruction aurait demandé la suppression de la commission départementale des sites de la Seine, parce qu'elle s'opposait trop souvent aux projets de grands travaux estimés nécessaires par ce ministère. Nous aurions certes mauvaise grâce à affirmer que, devant les nécessités actuelles, il soit aisé et même toujours possible de trouver une solution qui respecte les souvenirs du passé ou simplement la beauté. Cependant cette malheureuse commission n'était pas tellement efficace déjà : n'a-t-elle pas été à plusieurs reprises impuissante à sauver des hôtels d'une réelle valeur historique et artistique contre les intérêts privés ? Les mesures absurdes qui consistent à diminuer encore la superficie des espaces libres ou verts de la capitale, à supprimer des arbres sur des boulevards entiers, à rétrécir des trottoirs déjà insuffisants, à dénaturer des perspectives aérés ou dégagées, à mutiler ou détruire des monuments de haute valeur (je ne parle pas d'argent), ne sont que des aveux de paresse, de barbarie et d'impuissance. La commission des sites a au moins l'intérêt d'attirer l'attention des orgueilleux responsables sur des points et des valeurs qui sortent de leur compétence et de leur compréhenion. Si l'on ne veut pas que la technique détruise l'esprit et le culte de la beauté, il convient au contraire d'accroître les attributions de ladite commission, et de ne permettre de passer outre que sur une décision des Assemblées. Ce qui déjà serait un pis-aller. On objecte le montant des dépenses! Ne veut-on pas se rendre compte que la succession des dépenses à court

terme engagées pour réaliser des « aménagements » à courte efficacité finira par revenir infiniment plus cher qu'un plan hardi à longue échéance et que de toutes façons il faudra un jour exécuter ? C'est cette emprise du passé qui nous asphyxie, celle qui consiste à garder de vieux outils pour des tâches modernes, plutôt que le respect intelligent de ce qui fut et est notre grandeur.

Ce n'est pas que nous ne sommes pas aptes à comprendre ou sentir la beauté et son importance; notre époque plus qu'aucune autre rend justice aux gloires méconnues du passé, cherche à découvrir les actuelles pour les honorer. C'est ainsi que des rétrospectives proposent au public une connaissance améliorée des maîtres disparus, et que des confrontations multipliées lui offrent la possibilité de faire son choix personnel parmi les contemporains. Nous voudrions en signaler quelques-unes.

En premier lieu, c'est l'exposition Courbet (1819-1877) au Petit Palais. M. André Chamson souhaiterait consacrer à ce peintre une manifestation qui remplirait le musée tout entier. En attendant, il nous offre cent œuvres du maître d'Ornans, et de nombreux souvenirs. Ces derniers sont instructifs, car ils comportent les attaques dont l'artiste fut l'objet : la plupart se moquent de ses sujets « paysans » et de ses paysages, genre encore tenu pour mineur. Mais les œuvres proclament sa grandeur. Cent tableaux peuvent-ils donner une idée exacte de son talent, alors qu'il en réalisa des milliers ? Sans doute, car d'un bout à l'autre de sa vie il resta l'artiste le plus probe, le plus profondément peintre de ces temps encore récents. Compositions, portraits, paysages, natures mortes, tout révèle le dernier des grands maîtres du métier, le précurseur des impressionnistes même, le futur modèle des jeunes peintres : ceux mêmes de notre milieu de siècle. Si l'on aime la peinture pour elle-même et l'homme à travers elle, et l'univers à travers l'homme, une méditation s'impose devant ces œuvres. Quel paysagiste, quel peintre de nu le dépasse ? Quel « tripoteur de pâte » a égalé ses admirables effets, qui répondaient tous à une nécessité, à une inspiration ? Ils sont nombreux les jeunes qui, de bien des façons, sur bien des points, suivent ses leçons, acceptent les problèmes de l'art tels qu'il les a posés; ce qui ne nuit en rien à leur originalité, bien au contraire.

Ces jeunes, termes assez large en art, nous en avons trouvé à la galerie Charpentier dans « École de Paris 1954 »; au groupement « Évolution » au Musée d'art moderne de la ville de Paris et dans le même local, au salon de la jeune peinture. Ils ne sont pas seuls évidemment, mais leur démarche est caractéristique, c'est celle de la bonne volonté devant les véritables exigences de la peinture et si la bonne volonté ne suffit pas, elle est néanmoins essentielle. Ces trois manifestations représentent chacune un « choix » particulier : la première, celui des dirigeants de la célèbre galerie qui ont ainsi voulu élargir et rajeunir et élargir le classique Salon des Tuileries; la seconde, celui de Mme Anne Carlu assistée de dames à nom connu de ses relations, de messieurs de ses amis généralement décorés dont quelques-uns sont compétents et dont quelques autres pensent qu'elle a au moins du talent, de quelques artistes qui la fréquentent; la troisième, celui de la société « La jeune peinture », juge et partie, qui d'ailleurs décerne des prix au suffrage universel ce qui conduit curieusement à mettre en vedette l'*aura mediocritas*. Ne griffons pas; acceptés tels qu'ils sont, ces ensembles ont leur intérêt. Ils ne donnent pas une haute idée de l'art actuel, surtout le dernier : cependant ils ne présentent pas d'horreurs flagrantes, et somme toute sont plutôt encourageants. Certes, le tableau qu'ils offrent est déséquilibré : le retour au réalisme n'est pas si général qu'il pourrait le paraître ici; d'autre part il est fort probable, car nous en avons vu maint exemple, que certains jeunes figuratifs seront plus tard attirés par l'abstraction. En tout cas, ces figuratifs se ressemblent beaucoup; accrochées à la suite les unes des autres, leurs œuvres ne se distinguent pas avec évidence, ni pour le métier ni pour le sujet ou l'inspiration. On trouve certes des particularités individuelles, de palette, de mise en page, de composition; il faut toutefois s'y appliquer. Mais, que ces artistes imitent ou non des aînés — en âge ou en succès — qu'ils utilisent des procédés techniques ou esthétiques connus, ce n'est pas cette fraternité d'exécution qui importe; c'est l'émotion commune, plastique et humaine à la fois qui les saisit devant le spectacle de notre époque; c'est leur désir de pénétrer au fond des choses et des êtres plus encore qu'autrefois, avec, reconnaissons-le, des moyens qui se veulent nouveaux. Un Courbet par exemple tentait de ren-

dre son émotion dans l'image fidèle de ce que la nature lui avait proposé comme point de départ; fidélité optique autant que psychologique, sentimentale. Aujourd'hui l'artiste a une conscience aiguë des choses dans le domaine de la connaissance discursive, nous n'osons pas dire intellectuelle; cela explique bien la tendance quasi générale au graphisme évocateur, constructeur, régulateur, suivant les cas. Descriptif aussi, souvent. Cependant, à partir de cela, ils cherchent à recréer une vision globale, intuitive après synthèse, du monde extérieur qui les a toujours; c'est un moment de la démarche de prise de possession du monde; passage ou aboutissement suivant les caractères. Nous regrettons seulement que ces confrontations restent partielles et partiales.

Mais ne sont-elles pas plus ou moins sujettes aux mêmes tentations que les pouvoirs publics quand ils réclament la suppression de ce qui gêne la paresse ou des intérêts trop privés ? Il est donc bon d'en profiter, mais de garder toujours l'esprit ouvert à d'autres aventures, de se dire sans cesse qu'il ne faut pas se contenter de voir ce qui nous est montré, et de chercher par soi-même sa pâture.

ROBERT VRINAT.

ROMANS ET ESSAI

Proust et la stratégie littéraire, par Léon Pierre-Quint (Corrêa).

Publié sous un titre légèrement différent entre les deux guerres, cet essai tient à apporter aujourd'hui, dans une présentation nouvelle, des documents sur la façon dont Marcel Proust portait son œuvre sur le pavois. Il s'agit bien de stratégie littéraire dans ces lettres adressées à René Blum (le frère de l'homme politique), à Bernard Grasset et à son collaborateur immédiat : Louis Brun. On apprend ici comment parut *Du côté de chez Swann* — comment, refusé par plu-

sieurs éditeurs (dont quelques-uns n'allèrent même pas jusqu'à prendre connaissance de plus d'un cinquième de l'insolite manuscrit), Proust, qui s'exagérait son mal physique, s'en faisant un prétexte à hâter la publication de son œuvre, supplie son ami René Blum de s'entremettre pour obtenir que Grasset, à compte d'auteur, édite l'ouvrage. Grasset le fera, conformément aux désirs de Marcel Proust.

Les choses iront ensuite comme pour les trois quarts des romans de débutants : petite vente, presse moyenne... La guerre de 1914 et la découverte de Proust par Gide et l'équipe idéaliste de la N.R.F., compliqueront les relations entre l'auteur et l'éditeur : sollicité, Proust essaiera de lâcher Grasset — alors mobilisé — pour passer chez Gallimard. Il le fera sans élégance, apparemment inconscient des bouleversements dus à la guerre, tout entier braqué sur sa valeur fragile et installé dans son égoïsme de malade. Ici, quelques lettres caractéristiques (les plus belles ne sont pas toujours celles de Proust; il y en a une ou deux, admirables, de Bernard Grasset). Après le contrat avec la N.R.F., nous avons un Proust grand seigneur, annonçant le Proust lauré du prix Goncourt qui couronna *A l'Ombre des jeunes filles en fleurs*, le Proust devenu un « maître », sachant qu'il l'est et ne dédaignant point le montrer.

Les commentaires entre les diverses lettres sont généralement justes et parfois indispensables à l'intelligence du reste. On y sent de la part de Léon Pierre-Quint une admiration par moment un peu trop généreuse pour l'auteur d'*A la Recherche du temps perdu*. Ce qui apparaît au travers de cette correspondance, plus que le souci de communier le plus profondément possible avec les lecteurs, c'est le raffinement glacial et la cruauté déguisée d'une époque et d'un milieu — époque et milieu parfaitement incarnés en l'homme Proust. Extrêmement intéressant à ce titre.

La Colonne de cendres, par Françoise Lorrain, 265 pages, 510 fr. (édition Domat).

Voici un ouvrage chaleureux, à tonalité chrétienne. L'auteur est une femme médecin, qui a beaucoup voyagé et, manifestement, pas mal retenu. Son métier étant de soigner tous les maux physiques, ses convictions religieuses lui

aisant considérer tous les êtres, sous toutes les latitudes, omme des frères, on devine le côté humain, chaudement umain de son récit. Récit on ne peut plus simple. Une amille indochinoise. Une infirmière française. La famille ietnamienne est celle de Tri, le mari, de Su, l'épouse, et les deux enfants, un garçon et une fille, qui leur naquirent. Tri est coolie. Une longue habitude de pauvreté; peu d'idées neuves en sa cervelle. Les premières qu'on y fera germer, e seront des idées un peu enivrantes : elles conduiront Tri croire en un monde où les paysans cultiveront *leur* terre t où il n'y aura plus de coolies. Pour aider à leur réaliation, abandonnant joyeux, femme et enfants, Tri rejoint 'armée viet. Su, elle, pleure sur ce départ, « car elle se souiait moins de l'avenir du monde que de la joie de chaque our ». Il lui restait ses petits à protéger et à nourrir, dans e quartier pouilleux de Ban Co (situé entre Cholon et Saigon), où s'élevait la paillotte familiale.

L'infirmière française, une religieuse du nom de Sœur Caherine, installe à Ban Co un dispensaire dont elle confie la esponsabilité à une jeune Indochinoise mariée et diplômée. Assaillie par la misère et les questions des assistantes vietamiennes, Sœur Catherine connaît l'affrontement avec 'idéal révolutionnaire, reconnaît que certains bienfaits de a civilisation occidentale se font payer trop cher par la coloisation, cherche à s'éclairer en éclairant ceux et celles qui se osent semblables questions... Nous retrouvons Su dans les ues de Saigon, gagnant sa nourriture et celle de ses enfants n revendant des pamplemousses, des oranges, des mangues u des pommes à lait. Un soir, Ban Co est incendié. La aillotte de Su est réduite en cendres. Il faut quémander le ogement dans un autre quartier, chez une cousine; il faut ontinuer l'éreintante besogne de l'achat des fruits pour la evente au gré des rues. Une tumeur au genou interrompt ette activité. C'est l'hôpital. Les enfants à l'abandon. La harité les sauvera, eux que la justice n'a pas pris en pitié. Le garçon vivra dans la paillotte d'une lépreuse; la fillette, Sœur Catherine réussit à la faire admettre, par grande faveur, dans une pouponnière qu'elle dirige, mais où, en rincipe, seuls sont recueillis les bébés issus de rapports ntre soldats du corps expéditionnaire et femmes indigènes.

Le père rentrera quelques semaines plus tard. Déçu, ayant

abandonné l'espoir d'un monde meilleur. C'est à Ban Co devant la place calcinée où s'élevait la paillotte, qu'il apprend son destin. Tout n'est pas perdu : il lui reste un garçon dont la santé est maintenant bien assise, et une fillette, que les assistantes de Sœur Catherine ont sauvée de la mort... Il lui reste aussi à reprendre son métier de coolie, puisqu'il y a encore des coolies à Cholon.

Le récit de Françoise Lorrain est vibrant, aggravé par la compassion, par l'expérience, par les souvenirs. Toute la misère décrite, misère injuste, non fatale, s'arrête cependant à l'orée de la revendication. Il y a, certes, des phrases comme celle-ci : « ... la misère harcelante de millions d'enfants qui habitent au bord des grands marchés mondiaux et qui n'achèteront jamais rien. » Et l'on voit, tout de suite, quelles armes on en pourrait tirer contre la colonisation. Mais tant que la misère n'est que « harcelante », elle n'est pas révoltante, et l'auteur ne veut pas aller au delà du témoignage (qui a, ici, une extraordinaire valeur); c'est pourquoi ce livre souhaite avant tout promouvoir la paix, la paix dans la charité, dans une compréhension qui lierait les races et les classes. Peut-être est-ce un peu théorique ? Quoi qu'il en soit, *La Colonne de cendres* est digne d'attention : il n'est pas si fréquent de rencontrer l'élan où sont absents le parti pris et l'anathème.

La grande permission, par Ernst Wiechert, 232 pages, 460 f. (édition Calmann-Lévy).

C'est la grande guerre — la première, celle de 1914-1918 — vécue en Allemagne. Johannes Karsten (fils de fermier et étudiant en droit), Klauss Wirtulla (fils de cheminot et aspirant bachelier), Percy Pfeil (comte et étudiant en philosophie), Mégaï (professeur de danse, Israélite et père de famille), plus un tas d'autres jeunes hommes, partent pour la guerre. Il paraît que nos pères, sur les wagons de 1914, écrivaient : « A bientôt! » et « A Berlin! » Rien de tel dans le roman de Wiechert. Quelques-uns cependant des partants ont devancé l'appel. Par désespoir ? Comme le condamné à mort se pend dans sa cellule ? Peut-être. Mais aussi parce que la patrie en Allemagne comme dans tous les pays civilisés, c'est une chose qui ne se discute pas, en regard de

oi la souffrance et la mort perdent leur aiguillon. Les eux à la ville ou dans les fermes, les jeunes au front, c'est ns l'ordre. La caserne, c'est l'ordre aussi, et la tradition. es premières instructions étonnent Percy et Johannes, amu- nt Klauss, agacent Mégaï. On ne leur demande pas ce u'ils pensent! Le rodage doit être expéditif. Ici, on rode en noussant les différences, avec le moins d'huile possible; uand ça chauffe, on passe à la douche. Quelques mois de ce gime, et c'est le front. Les héros en herbe se transforme- nt vite en adultes glorieux : demain, « les épis mûrs et les és moissonnés ». Paysans, aristocrates, intellectuels, dans machine à tuer, mise en marche par une main lointaine, e vont-ils devenir par rapport à leur passé ? Les repères x-mêmes s'estompent. La mémoire s'essouffle. Mais l'âme ? ù va passer l'âme, dans le tueur officiel ?

Voilà le point où tout de suite parvient Wiechert. De la emière à la dernière page, son livre est une question, la us angoissante de toutes, avec mille réponses, dont une ule est satisfaisante : l'âme se meut dans une zone qui ur n'être pas étrangère au corps n'en constitue pas moins lieu de refuge, une sorte de réserve privilégiée. L'âme ne it, ni ne se dissout : elle s'accroche. Dans l'horrible aven- re, chez l'homme au fusil ou à la grenade, l'âme persiste. radoxalement, l'auteur lui ménage un triomphe insolite : transformation lente ou brutale en matricule aboutit à e plus grande conscience. Ceux qui ont voulu annihiler me pour que, mécanisée, la main du tueur soit plus sûre, ux-là ont appris au soldat de quelle richesse mal évaluée, presque inépuisable, il était possesseur.

Et voici l'illustration. A la guerre, Mégaï perdit l'esprit et, u, abattit avant de se faire abattre son caporal. L'inno- nce même de la folie avait préservé son âme. Klauss a rdu ses deux jambes; pour le plaisir des jeunes filles, il nge à devenir bijoutier : « Je leur ferai les belles choses elles aiment tant. Pouvoir marcher, c'est bien... mais me n'est pas dans les jambes. » En pleine poitrine, Percy reçu la balle qu'il attendait depuis longtemps. Johannes vient quasi indemne. Il a connu le pire : la sécheresse de me annonçant la révolte. « Dieu voit tout, ironise-t-il. Les êtres revêtent leurs chasubles, implorent, bras tendus, mandant non pas la fin des larmes et des souffrances,

mais la victoire, l'anéantissement de l'ennemi, plus de sang encore, plus de pus : pour que triomphe le droit — le droit du plus fort. » La guerre finie, Johannes s'aperçoit que la vie — même mutilée comme celle de Klauss — est le bien le plus précieux, l'espoir le plus tenace. La forêt pousse, le blé germe. Des cœurs labourés, sait-on ce qui fleurira un jour ?

La grande permission fait partie d'un triptyque où Wiechert a fixé sa vision d'une époque fertile en événements : 1914-1940. Traduit, contrairement à l'ordre chronologique, après *Les Enfants Jéromine*[1] et *Missa sine nomine*[2], qui furent écrits en second et troisième lieu, ce roman s'éclaire pour nous à la lumière des deux autres. De la trilogie maintenant complète, une philosophie peut être dégagée : tant qu'il restera sur terre quelques hommes aimant leurs semblables pour faire contrepoids à la laideur et à l'injustice, on ne peut pas désespérer de l'avenir du monde. Philosophie humble et tenace, soutenue par une œuvre patiente, nuancée, sans éclat facile comme sans faiblesse.

Anton Tchékhov : Œuvres de 1885, 274 pages, 375 fr. (Éditeurs Français Réunis).

Il n'est pas possible de donner ici de Tchékhov et de son œuvre volumineuse une idée complète. L'auteur et ses livres mériteraient une étude attentive tant du point de vue de la valeur de la chose écrite que par les prolongements qui lui sont donnés aujourd'hui en France. Il y a, d'un côté, le théâtre de Tchékhov, dont *La Cerisaie* est la plus actuelle révélation (et que, sans vouloir fouler les plates-bandes de notre ami Henri Gouhier, je me permets de signaler comme une des réussites de la compagnie Jean-Louis Barrault). Il y a les contes et les nouvelles, dont la publication en français se poursuit. Le dernier volume publié n'en contient pas moins de trente-huit. C'est dire que Tchékhov s'est exercé dans le genre court.

Les personnages sont pris dans la société russe de la deuxième moitié du XIXe siècle. Nobles (pour la plupart

1. Voir *La Vie Intellectuelle*, p. 67, n° de février 1951.
2. *Ibid.*, p. 119, n° d'avril 1953.

sargentés), soldats, écrivains, médecins (l'auteur le fut son premier état), servantes et moujiks, l'éventail des œurs est large. Une des particularités de l'art de Tchékhov t la rapidité avec laquelle il dispose les héros et la souesse avec laquelle il dispose de leurs travers, de leur vocaulaire, de leurs espoirs. Le moins étonnant n'est pas l'inrêt renouvelé de chaque conte, la diversité des situations. 'atmosphère, cependant — et ceci est valable pour les nouelles comme pour le théâtre — conserve une tonalité en risaille, qui ne doit rien à la rigueur de la phrase, mais à u près tout à une sorte de relâchement voulu. Ce n'est pas précision latine, ni la méticulosité anglo-saxonne, mais utôt une respiration familière, faite d'expressions bien plus fectives que cérébrales, quelque chose qui — dans la mesure la traduction permet d'en juger — doit être extrêmement oche du langage parlé. Par sa situation historique et géoaphique, enfin, la pensée de Tchékhov offre un mélange de ndresse pour une société en décrépitude et d'enfantin mesanisme. Entre les deux, il ne paraît pas que l'écrivain ait nti la nécessité d'un choix.

MAURICE CHAVARDÈS.

THÉATRE

Dans une interview publiée par *Comœdia* le 9 août 1941, . Henry de Montherlant déclarait : « Il y a une dizaine années que je songe à écrire une pièce sur Port-Royal. en avais touché un mot à Copeau. » La guerre, continuait- a interrompu mon travail, mais « l'autre jour, Vaudoyer 'ayant demandé d'écrire quelque chose pour les Français, me suis presque décidé à me remettre à *Port-Royal* l'aumne prochain ». « Presque » n'était qu'une clause de style. *Port-Royal* fut terminé l'été de 1942 », nous apprend . de Montherlant dans un long article de *Comœdia,* le juillet 1943, qui raconte la genèse de l'œuvre.

Elle a pour origine, lointaine mais directe, des souvenirs

de famille : un Christ aux bras étroits relégué dans le fo d'un placard, le cilice d'une grand-mère, « trois manuscri reliés » qui « dataient du XVIIIe siècle », « journaux de bo de conventicules du jansénisme finissant ». Par ces dernie documents, « où l'on convulsionnait à souhait », écriva M. de Montherlant, « j'entrai dans le jansénisme par sa car cature et son Bas-Empire » : la lecture de l'ouvrage Sainte-Beuve, en 1929, devait lui montrer ce que signifiaie les deux autres pièces de la collection familiale [toutes rése ves faites sur le caractère soi-disant janséniste des chris dits aux bras étroits]. C'est alors que l'idée lui vint d'u œuvre dramatique sur Port-Royal, idée qui reste à l'ét de projet ou plutôt de tentation pendant onze ans. La pr mière esquisse est d'avril 1940.

La pièce achevée au cours de l'été 1942 avait pour titr l'année suivante : *Demain il fera jour*, titre inspiré par u parole de M. Le Maistre : « Ne craignez point, le mat viendra », écho d'Isaïe, 21, 11 : *Sentinelle, où en est la nuit — Sentinelle, où en est la nuit? — La sentinelle répond : L matin vient et la nuit aussi.* C'est ce manuscrit que M. Montherlant a brûlé, si l'on en croit une note du *Figar* Dans l'importante *Préface* qui présente le second *Po Royal*[1], il précise : le premier était une pièce en quat actes, située au Monastère des Champs, au début de Réforme; le second met à la scène un épisode de 1664 a Monastère de Paris et, « à l'instar des tragédies grecques doit être joué sans entr'acte.

En août 1664, M. de Beaumont de Péréfixe, archevêque Paris depuis quelques mois, a cru pouvoir obtenir des rel gieuses la signature du formulaire au prix de quelque art fice de langage. Le refus le déconcerte et, avec l'appui la police, il fait sortir du couvent douze fortes têtes de résistance qu'il met, si l'on peut dire, en résidence surveill dans les maisons d'autres congrégations, après avoir décla toutes les rebelles « incapables de la participation aux sacr ments... et séparées de toutes les choses saintes ».

Que pendant deux heures et quinze minutes la salle rest en état d'attention et même de tension, il y a là un fait qu mieux que les applaudissements, prouve la réussite et d

1. *Port-Royal* [suivi de *Notes de théâtres*], Gallimard, 1954.

auteur et des comédiens français et du metteur en scène, I. Jean Meyer.

Dans sa Préface, M. de Montherlant exprime clairement t rudement l'intention esthétique que sa pièce illustre : il voulu écrire « une œuvre quasiment tout intérieure », si ntérieure que le mot « action » lui rappelle encore trop la mécanique foraine » avec ses « éléments de rebondisse- nent extérieurs, pittoresques ». Il y a là une confusion de action avec l'intrigue, du drame avec la trame : que cer- ains hommes du métier réduisent l'action à l'intrigue, ce 'est pas une raison pour inviter les hommes de l'art à iden- ifier intrigue et action. En fait, *Port-Royal* touche par son ction, dont l'intensité spirituelle est si dramatique par elle- nême que l'intrigue reste tout à fait périphérique : l'arrivée pectaculaire de l'archevêque crée un moment de détente, ans détourner l'attention de l'essentiel.

L'action de *Port-Royal* est faite de deux mouvements. œur Angélique de Saint-Jean, fille d'Arnauld d'Andilly et ièce du grand Arnauld, commence à entrer dans la nuit; n doute obscurcit son âme, « un doute sur toutes les choses e la foi et de la providence, un doute si l'ordonnance est ien telle, qu'elle nous justifie de vivre comme nous vivons ». nversement et en même temps, Sœur Marie-Françoise de 'Eucharistie, personnage inventé par l'auteur sur le modèle e religieuses réelles, trouve dans l'épreuve, non certes la foi ui ne lui a jamais manqué, mais l'esprit de ce Port-Royal ont elle portait l'habit sans comprendre la raison d'être. Ce ouble drame se joue dans une maison où l'âme de la fonda- rice et de Saint-Cyran continue à vivre avec la Mère Agnès, lors âgée de soixante et onze ans, dans une maison où la nisère humaine est représentée par la trahison de Sœur Ca- herine de Sainte-Flavie, complice de l'archevêque qui lui oit la liste des douze victimes.

M. de Montherlant est bien informé : il avait sous les eux le *Port-Royal* de Sainte-Beuve et plus précisément les rois premiers chapitres du Livre V, complétés avec des ocuments tels que la *Relation de captivité* de la Sœur Angé- ique dont M. l'abbé Louis Cognet vient de publier une réédi- ion annotée. M. Henry de Montherlant a su glisser dans on dialogue des propos réellement tenus sans laisser aper- evoir les guillemets : c'est dire que sa langue est assez

voisine de celle du XVIIe siècle pour être à l'unisson de paroles citées; c'est dire aussi qu'elle fait assez peu « histori que » et n'a rien du pastiche. « C'est le nom de Philippe de Champaigne, écrit fort justement Gabriel Marcel, qui est venu spontanément à mes lèvres quand j'ai lu ce texte admirable. »

Ce drame historique est donc aussi historique que dramatique. Tout au plus pourrions-nous discuter le sens attribué à l'itinéraire de Sœur Françoise. Si, au début de la pièce, elle est de celles qui ne signent pas le formulaire, c'est uniquement pour rester solidaire de Sœur Angélique et de Mère Agnès; sa pensée profonde est « qu'il n'y a qu'à répondre n'importe quoi » pour avoir cette paix qui est la paix du cloître; résister à l'archevêque, au roi, c'est encore participer « aux affaires du temps », oublier « l'unique nécessaire », attacher de l'importance à des choses qui ne devraient ni occuper ni préoccuper une âme vouée à la prière. « Mysticisme », dit M. de Montherlant lui-même dans sa Préface. Mais, dans ces conditions, en devenant résistante « par conviction » et non plus seulement « par union avec la communauté », est-il sûr que Sœur Françoise a « retrouvé Port-Royal » ? Les textes de Barcos, neveu de Saint-Cyran, que M. Lucien Goldmann éditera prochainement le montreront clairement, la première attitude de Sœur Françoise est conforme à un certain esprit de Port-Royal qui pousse le mépris du « monde » jusqu'au bout : à quoi bon lutter pour la vérité dans un monde où elle ne sera jamais reçue ?

Ce drame historique est aussi dramatique qu'historique. Et ceci parce que le dramaturge a éliminé de l'histoire ce qui pourrait nuire au drame. Instituer un débat sur le contenu des cinq propositions, sur leur présence dans le livre de Jansenius, sur la fidélité de l'*Augustinus* à l'augustinisme, c'eût été plus ou moins heureusement mêler à l'action un cours de théologie et d'histoire. Mais, dira-t-on, une fois écarté ce qui fut, tout de même, à l'origine de l'action, que reste-t-il ? Il reste très exactement ce qui a sincèrement et profondément attaché l'auteur à l'histoire de Port-Royal. Dès l'interview du 9 août 1941, il a trouvé la formule qui reviendra dans l'article du 24 juillet 1943 comme dans les postfaces de 1954 : Port-Royal, c'est le christianisme *pris au sérieux*.

Mettre entre parenthèses la vérité — c'est-à-dire, bien entendu, ce que les personnages du drame tiennent pour tel — c'est courir le risque d'oublier le souci de vérité qui anime Port-Royal et la fin de l'attitude devient l'attitude elle-même. Le poète chante alors une espèce d'athlétisme spirituel : l'intransigeance pour l'intransigeance, la pureté pour la pureté, l'héroïsme pour l'héroïsme. C'est bien là le sens des trois *Notes* qui terminent le livre; citons seulement ces lignes : « ... Port-Royal, où il y a d'abord pour moi des gens qui se séparent, avant que je songe à ce qu'ils vont faire de leur séparation. » (P. 222.) Bien sûr, pour les Messieurs et les religieuses de Port-Royal, la « séparation » était la conséquence d'une union, elle n'avait de sens et de valeur que relativement à cette union.

A la Comédie-Française, salle du Luxembourg, la mise en route paraît un peu lente à cause de la jeune comédienne qui « joue » le rôle épisodique de Sœur Gabrielle. Mais cette impression de « jeu » disparaît vite. Mme Renée Faure, dans Sœur Françoise, et M. Debucourt, dans l'archevêque, méritent d'être les premiers cités. Mme Renée Faure a trouvé le ton juste dans toutes les nuances du personnage, elle a donné l'impression d'un approfondissement continu avec cette simplicité qui exclut tout effet théâtral. M. Debucourt a su évoquer un Péréfixe ressemblant : prélat de cour, honnête homme, également soucieux d'affirmer son autorité et de tirer ces bonnes religieuses d'un mauvais pas, persuadé qu'en ce monde tout s'arrange par des compromis et fâcheusement surpris de se trouver contraint d'avoir recours à la manière forte. Le seul reproche que l'on pourrait faire à Mme Louis Conte, c'est la beauté d'un masque trop sincèrement douloureux : une récente communication de M. Jean Pommier à la Société Ernest-Renan et les documents découverts par M. Orcibal montrent en Sœur Flavie un cas presque pathologique, moins une ambitieuse ou une fanatique de l'obéissance qu'une fabulatrice obsédée par le désir de se mettre en avant, d'attirer les regards, de jouer un rôle en vue. Quant à Mme Annie Ducaux, peut-être a-t-elle un peu trop parfaitement réussi ce que Sainte-Beuve appelait « une belle agonie » : bien petite réserve sur une composition qui a rendu vivante sous nos yeux une Arnauld, une femme de cette race où l'orgueil n'est jamais vanité, où l'humilité ne

fait coucher la tête que devant Dieu, où le doute ne se
que le tremblement de la foi.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'admirable présentati
des *Trois sœurs* que M. Sacha Pitoëff donne au Théâtre d
l'Œuvre. Quelques interprètes sont franchement médiocre
mais c'est à peine gênant et la qualité de l'ensemble rest
égale malgré l'inégalité des participants ; ceci est dû, certe
au voisinage de très bons comédiens dans les rôles clés e
surtout à l'intelligence du metteur en scène. Ce que l'o
appelle « atmosphère » n'est le plus souvent que l'ambiance
de l'action ; ici, il ne s'agit pas de ce qui est *autour*, mai
dedans. L'action, en effet, est celle du temps et très précisé
ment d'un temps qui, peu à peu, se vide de son avenir. Metti
à la scène une telle action, c'était donc avant tout découvri
un rythme de la pièce puisé dans l'unité de sa durée, rythme
de chaque rôle pris dans la durée qui crée son unité. Quelle
que soient les indications hâtives par Georges Pitoëff après
les inoubliables représentations du Théâtre des Arts, le fil
se montre digne du père dans l'art si humain avec lequel
il a rendu émouvante, bouleversante, l'œuvre de Tchékhov.

La répétition rend facile la parodie. Je suis fatiguée.
J'ai mal à la tête. Je vais travailler. Nous irons à Mos
cou... personne, au Théâtre de l'Œuvre, n'a envie de sou
rire en écoutant ces parodies dont la répétition exprime tou
jours plus douloureusement le harcèlement du temps : temps
qui use la vie ou temps qui déçoit l'espérance. On ne trou
vera d'ailleurs pas ici le drame des « ratés » où l'espérance
coïncide avec une ambition : ce qui meurt lentement, c'est
l'espérance qui est inscrite dans l'existence même, qui en est
le sens, sous la double acception de direction et de signifi
cation. A ce point de vue apparaît l'étonnante richesse de
cette pièce où chaque personnage définit sa personnalité dans
son attitude devant la menace d'une absurdité radicale de
l'existence : le médecin ivrogne voit dans l'alcool espoir et
désespoir, le colonel Verchinine cède au mirage de l'âge d'or
sur la terre, le mari trompé de Macha est trop médiocre
pour n'être pas comblé par la médiocrité de son destin, le
fiancé d'Irina se fait plus ou moins volontairement tuer en
duel, les trois sœurs enfin, sont trop pitié de leur âme pour

ne pas vouloir croire qu'il y a, malgré tout, un sens à l'absurdité même de l'existence.

En quittant le Théâtre de l'Œuvre, on se redit un mot de Charles Du Bos (*Journal* 1924-1925) : « Les personnages de Tchekov sont comme des feuilles de l'extrême automne ployant sous la poussée du vent... »

L'austère grandeur de *Port Royal* et la douloureuse humanité des *Trois sœurs* n'empêchent en aucune façon d'apprécier l'humour de *L'Amour des quatre colonels*. La pièce du jeune acteur anglais Peter Ustinov oscille du vaudeville au conte philosophique. Du vaudeville elle n'a point négligé certaines facilités; le mot fusée, les ripostes à étincelles, les clichés à effet certain; on est sûr d'amuser sans grands frais en tirant les ficelles de ces pantins préfabriqués : le Russe, l'Américain, l'Anglais, le Français « en soi ». Car les quatre colonels représentent ces quatre nations dans un coin perdu de l'Allemagne occupée : or voici que, conduits par un diable et un ange, ils pénètrent dans un château enchanté de la vieille Allemagne romantique où, une fois par siècle, se réveille une sœur de la Belle au Bois dormant. Là, chacun joue la scène d'amour que lui inspire son subconscient avec la femme de ses rêves, scène où le diable représente son instinct et l'ange, le sur-moi qui censure. Le colonel soviétique s'attendrit dans l'ancienne Russie vue par Tchékhov et Tolstoï; l'Anglais est un personnage du théâtre élisabéthain en face d'une Ophélie préraphaélite; le Français, un libertin du XVIIIe; l'Américain joue un « court métrage » où le vêtement noir du pasteur fait contraste avec les vives couleurs d'une pin-up pour couverture de magazine. C'est du très bon et fort intelligent théâtre.

La présentation par la Compagnie Grenier-Hussenot au Théâtre Fontaine est un chef-d'œuvre. Il faudrait citer tous les interprètes, sans oublier le décorateur Jean-Denis Malclès ; on ne pouvait mieux servir cette pièce aux styles multiples qui mêle le conte philosophique au conte de fée, la revue aux effets boulevardiers avec le pastiche le plus nuancé. Le Théâtre Fontaine nous offre un pur divertissement sous le signe : caricature et poésie.

HENRI GOUHIER.

CINÉMA

Un conte (français) : Ali Baba
Un film de paix (allemand) : Le dernier pont
Un film « social » (américain) : Sur les quais

La mode est, en France, aux films à grand spectacle e en couleurs, aux films chers que les commerçants appeller en leur jargon des « superproductions ». Cette relève ina tendue d'Hollywood par la France en ce domaine qui sem blait proprement américain a pour résultat une diminutio du nombre de nos films. Nous avions produit cent dix-sep films en 1950 (y compris les co-productions); ils avaient coût au total quatre milliards quatre cent millions. En 1954 nou aurons produit à peine quatre-vingt-dix films (co-production toujours comprises); leur prix de revient total dépassera la gement onze milliards de francs. C'est que les « superpro ductions » coûtent cher : exploitant le succès commercial d *Si Versailles m'était conté,* Sacha Guitry a battu le reco cette année en dépassant un demi-milliard pour réalise *Napoléon.* Il ne compte pas s'arrêter en si bon chemin e l'on annonce la préparation d'un *Si Paris m'était conté* don le prix de revient atteindrait allègrement le milliard. Autre ment dit M. Sacha Guitry à lui seul risque d'absorber *pou un film* le dixième des investissements du cinéma français alors qu'avec un milliard il est possible de réaliser dix film de qualité ; le prix de revient des meilleurs films de Bresson Becker, Grémillon, ou même Carné serait aujourd'hui plu proche de cent millions que d'un milliard. Mais la productio française se partage actuellement en deux catégories : au bas de l'échelle les films bon marché dont le devis ne dépasse pas cinquante à soixante millions, films bâclés confiés à des gâcheurs de pellicule; en haut de l'échelle les superproductions « historiques » et galantes dont le spécialiste est actuel-

ement, à côté de Sacha Guitry, Christian Jaque, qui fit adis de bons films, mais qui s'est rendu illustre en réalisant récemment, avec sa femme Martine Carol pour interprète, *Lucrèce Borgia* et *Madame du Barry*. Entre ces deux extrêmes il ne reste pas place pour les œuvres de valeur d'un devis raisonnable et nos meilleurs réalisateurs ne travaillent qu'exceptionnellement.

Pourquoi les bons auteurs ne profitent-ils pas de ce vertige du milliard ? D'aussi grands moyens pourraient *aussi* permettre la réalisation de grandes œuvres. Mais le film très cher doit aussi être un film très commercial. Producteurs et distributeurs ont une opinion bien arrêtée sur la recette à appliquer : c'est la superproduction en costumes fastueux, au ton libertin, qui « fait de l'argent ». C'est un genre qui n'inspire pas tous les bons auteurs.

Il faut pourtant signaler une exception : Becker au talent ondoyant et divers qui réalisa avec *Antoine et Antoinette* ou *Le rendez-vous de juillet* les films français les plus proches du néo-réalisme italien, vient de présenter *Ali-Baba*. Film cher, en couleurs et à grand spectacle, *Ali-Baba* répond apparemment aux exigences commerciales que nous signalions : des costumes qui dépaysent le spectateur, et puisque nous sommes dans un Orient de fantaisie, quelques danses du ventre qui font partie, inévitablement, du pittoresque oriental vu par le cinéma.

Pourtant *Ali-Baba* est un film charmant et réussi, une gageure adroitement tenue. Tout d'abord le genre pseudo-historique quasi obligatoire trouve ici un succédané qui relève du merveilleux. Tourné au Maroc, le film retrouve le secret de cet « orientalisme » qui faisait rêver les romantiques et transporte le spectateur dans un monde poétique à la fois patriarcal et bariolé. Les caravanes transportent sous les palmiers des oasis tous les trésors de l'Orient. Le riche, le pauvre et le voleur se connaissent en voisins comme dans le monde de la Bible. Le faste des costumes ouvre un domaine nouveau à la couleur et l'hospitalité arabe ouvre les portes de palais modestes et enchanteurs.

On sent que tous ces accessoires du conte ont fourni l'occasion d'un jeu qu'il aime à Jacques Becker. Encore fallait-il une intrigue. Les *Mille et une Nuits* proposent une idée et non un scénario. Les meilleurs scénaristes français y tra-

vaillèrent à la chaîne et l'on fit même venir d'Italie Cesare Zavattini, prophète du néo-réalisme, pour mettre toutes les chances de son côté. C'est peut-être à Zavattini que l'on doit, en effet, le goût du détail vrai, la recherche de l'anecdote en marge qui enlève à l'intrigue sa rigidité de conte philosophique ou du moins presque didactique. Subsiste pourtant une fable bien jolie : en face de ce caïd avare et méchant, le pauvre Ali-Baba quand il possède tous les trésors du monde, ne s'en sert que pour sauver une esclave et pour jeter aux pauvres l'or à poignées.

Cet Ali-Baba nous plaît tant parce qu'il est interprété par Fernandel. Si l'obligation de faire appel à de grandes vedettes est une plaie des « superproductions », elle sert ici le film qu'on n'imagine pas joué par un autre. On sait la carrière étonnante de ce grand comédien dont la popularité est telle qu'il peut se faire payer des dizaines de millions pour un film et qui a pourtant paru dans des centaines de films stupides. Ici encore la responsabilité en incombe aux producteurs : puisque le public, de toutes façons, va voir Fernandel, pourquoi faire les frais d'un bon film ? On peut accepter n'importe quel scénario, engager n'importe quel réalisateur : l'affaire sera d'autant meilleure que la réalisation sera plus bâclée, donc plus économique. Mais chaque fois que ce « monstre sacré » a tourné de bons films avec de bons auteurs il s'est confirmé grand comédien : Pagnol l'a révélé avec *Angèle*, *Regain* et même le *Schpountz* et la *Fille du puisatier;* il est étonnant dans *François Ier* de Christian Jaque, dans *l'Armoire volante* de Carlo Rim *ou l'Auberge rouge* de Claude Autant-Lara; et tout le succès de *Don Camillo* repose sur lui. Dans *Ali-Baba*, pour le rendre comique, un réalisateur de moins de goût que Jacques Becker, l'aurait, selon la tradition, rendu ridicule. Il ne l'est jamais : il est plein de finesse et de simplicité. Sa simplicité fait rire mais sa finesse met les rieurs de son côté : c'est toute la signification du personnage admirablement servie par un grand comédien.

Les deux films qui ont reçu cette année le prix de l'*Office catholique international du cinéma*, l'un au festival de Cannes, l'autre à Venise, viennent de sortir presque ensemble à Paris; il s'agit du *Dernier pont*, un film autrichien de l'Al-

emand Helmut Kaütner, et de *Sur les quais*, film américain 'Elia Kazan.

Nous avions déjà signalé en son temps l'intérêt du *Der-ier pont*. Il est tout d'abord intéressant de noter que ce film ont l'action se déroule pendant l'occupation allemande de a Yougoslavie ait été réalisé par un Allemand en co-pro-uction avec des Yougoslaves et en Yougoslavie même. Dix ans après... Le sujet même du film n'est pas sans gran-eur : c'est l'histoire d'une jeune femme médecin de l'armée llemande (rôle très bien tenu par la Suissesse Maria Schell), lle est enlevée par les maquisards yougoslaves qui la forcent soigner leurs blessés; bientôt la surveillance autour de la risonnière se relâche, elle pourrait s'échapper, mais elle este pour soigner les malades que son départ laisserait sans oins. Elle reste pourtant fidèle à son camp qu'elle désire ejoindre où elle a laissé l'homme qu'elle aime. Elle mourra ourtant entre les lignes et son sacrifice à la fin du film rend valeur de symbole.

Helmut Kaütner est un des meilleurs réalisateurs alle-mands contemporains. Il a échappé à la mode des films ymboliques et expressionnistes qui a fait la faiblesse du inéma allemand de cette après-guerre. La réalisation du *Dernier pont* est sobre et donne une impression d'authen-icité; les paysages arides de la Yougoslavie y sont utilisés e manière valable et s'accordent à la dureté même des per-onnages du récit, soldats allemands et partisans engagés ans une lutte sans fin et sans panache. On sent que les uteurs se sont attachés à maintenir en équilibre la balance e la sympathie entre les deux camps. Ils y sont parvenus t leur réussite sur ce seul point ferait du *Dernier pont* un lm de paix plein d'humanité qui tranche avec l'exaltation ationaliste et le réquisitoire contre l'adversaire qu'illustrent ous les films de guerre que nous avons vus depuis une izaine d'années. Par surcroît le personnage même de l'hé-oïne est assez beau et les auteurs lui ont donné beaucoup l'humanité en ne voulant pas trop prouver : ce n'est pas ou un choix héroïque et dans des circonstances exception-elles que cette doctoresse décide de se sacrifier. Ce sont les asards de la guerre qui la contraignent à agir comme elle e fait en suivant seulement l'inspiration de la pitié et de la ompassion la plus élémentaire.

Mais on sait que le propre du nazisme était justement d'aller contre ces instincts les plus élémentaires au nom d'un mythe tout-puissant. Aussi, tout en admirant la signification du film, peut-on du moins réclamer qu'il ne soit pas interprété comme une réhabilitation de l'armée allemande telle qu'elle était, mais seulement comme un exemple d'humanité individuelle qui va contre tout ce que nous savons du nazisme alors triomphant.

Si un film de guerre allemand sur le pacifisme a de quoi étonner dix ans après la guerre, un film américain qui pose un problème social n'est pas moins étonnant après cinq ans d'ordre moral et de maccarthysme triomphant. On sait que la chasse aux sorcières avait pris une particulière ampleur à Hollywood : des films aussi sages dans leur conclusion que *Les raisins de la colère* de John Ford passaient pour des preuves du noyautage marxiste qu'on accusait Roosevelt d'avoir toléré. Les poursuites engagées contre *Les Dix d'Hollywood,* l'atmosphère d'inquisition et de suspicion qui régnait dans le cinéma américain ont pratiquement interdit pendant ces dernières années tout film posant une question sociale ou simplement décrivant un état de choses qui ne soit pas conforme aux principes d'optimisme de la libre entreprise. On sait que *Voleur de bicyclette* fut considéré comme subversif et qu'Edward Dmttrych dut partir en Angleterre pour tourner le seul film américain qu'on puisse apparenter au néo-réalisme : *Donnez-nous aujourd'hui.*

Sur les quais n'est pas sans doute un film « social » au sens où nous l'entendrions : à prendre le récit comme sans doute le prend le public américain, il s'agit seulement de la liquidation d'un gang qui contrôlait le syndicat des dockers du port de New-York. Il ne s'agit pas non plus d'un film néo-réaliste au sens italien : le style d'Elia Kazan, metteur en scène de théâtre passé au cinéma, n'est pas exempt d'intentions symboliques et de recherches formelles.

Pourtant *Sur les quais* est une œuvre originale. Par son origine tout d'abord : il ne s'agit pas d'un scénario de pure imagination. L'exploitation des dockers du port de New-York fut révélée au public américain en 1949 par les reportages d'un journaliste qui firent grand bruit et pour lesquels il reçut le prix Pulitzer du journalisme. Dès cette époque Budd

chulberg songea à tirer un film de ces faits vécus. Mais ous sommes en 1949, à la veille de l'offensive idéologique ue nous signalions. Rien d'étonnant donc à ce que le projet t dormi quatre ans. Mêmes sans raisons idéologiques d'ailurs, il suffit de lire le remarquable livre du même Budd chulberg : *Qu'est-ce qui fait courir Sammy?* pour avoir une ée des tribulations et avatars qui s'abattent sur tous les jets de film avant la réalisation, à Hollywood plus qu'ailurs.

Budd Schulberg travaillait au scénario avec Elia Kazan; s deux auteurs imposèrent une réalisation sur place, dans décor réel de l'action, dans le port de New-York même. ette méthode de travail si contraire aux habitudes améiines de travail en studio donne à *Sur les quais* une authencité certaine dans le cadre matériel et humain. Sans doute us les interprètes ne sont-ils pas ici des amateurs comme voudrait le néo-réalisme, mais du moins les dockers qui raissent nombreux dans le film sont-ils de vrais dockers. Autre originalité : un prêtre catholique joue un grand rôle ns le récit; pour la première fois ce prêtre n'est pas un une premier (comme Grégory Peck dans *Les clefs du oyaume*) ou un chanteur de charme (comme Crosby dans *es cloches de Sainte-Marie*); c'est plutôt un « dur », interété par Karl Malden et dont le personnage est inspiré un modèle réel, le P. Corridan, qui est effectivement mônier des dockers et qui prit une part active à leur lutte ur se libérer en 1949.

Sur les quais marque donc une tentative très nette vers réalisme et l'authenticité et rompt avec les conventions et goût de l'évasion artificielle qui dominent le cinéma améiin. Pourtant le problème social n'y est jamais vraiment sé. Sans doute la seule description des conditions de vie de la précarité des conditions de travail des dockers suffit-à faire question. Mais le film ne traite pas ces problèmes. montre seulement comment de méchants ouvriers-gangs-rs, à la tête du syndicat, exploitaient les travailleurs et mment la police et la justice mirent fin à cet état de fait. est même assez gênant de voir le P. Barry (le prêtre film) se faire l'auxiliaire de cette police et consacrer nt d'efforts à convaincre le principal personnage, Terry Mal-y, de dénoncer les membres de ce gang parmi lesquels se

trouve son frère aîné. Une fois la justice saisie, tout rentre dans l'ordre et les ouvriers peuvent retourner au travail et jouir des avantages de la libre entreprise.

On aurait tort de vouloir trouver dans ce film les données d'un problème collectif que les auteurs n'ont pas voulu se mettre — plus tort encore d'y chercher une analogie avec les questions qui se sont posées aux prêtres-ouvriers français. Le sujet est ailleurs. Dans le cadre d'une intrigue très voisine de celle de tant de « films de gangsters », les auteurs se sont attachés à montrer l'évolution intérieure et individuelle d'un jeune docker. Ce personnage de Terry Malloy admirablement interprété par Marlon Brando concentre sur lui tout l'intérêt du film. Silencieux, fermé et presque sans pensée il est animé d'une obscure rancune contre le monde et les honneurs. Nous savons que cette agressivité vague l'a conduit à devenir boxeur (son visage en garde les traces). Les seuls mots qui le fassent sortir de l'indifférence sont des allusions à son échec sur le ring. Pour le reste, il n'est assuré que d'un principe : tout est combine. Sa combine à lui, c'est le gang des dockers dont il est un vague comparse. Quand le prêtre intervient il se demande seulement : « Quelle est la combine de ce curé ? » Le film est l'histoire du lent éveil de la réflexion chez Terry Malloy. Il se voit contraint de se poser des questions sous l'influence d'une jeune fille « qui a fait des études » et sous celle du prêtre. Marlon Brando a su rendre sensible de manière saisissante, presque sans mots, ce passage d'une passivité veule à une prise de conscience qui conduit finalement Terry à se sacrifier pour libérer les autres. Cet homme seul prêt à mourir pour tout le peuple donne au film une signification dont les résonances chrétiennes rendent un son très authentique.

J.-L. Tallenay.

Document

POUR CONNAITRE L'ISLAM MODERNE

LERTÉS par les événements graves qui se sont pro-
duits depuis trois ans en Perse, en Égypte et en
rique du Nord, bien des Français cherchent à con-
ître l'Islam moderne. Pour répondre à ce besoin, les
rairies ont actuellement deux sortes d'ouvrages à
rir : les uns plus historiques, les autres plus doctri-
ux. Nous voudrions, dans ces quelques pages, signa-
ceux qui ont paru récemment.

Un auteur peut, en effet, s'attacher surtout aux faits,
crire les événements de ces soixante-quinze dernières
nées, condenser et résumer ces informations dans de
andes vues d'ensemble. Ainsi ont procédé bon nombre
Occidentaux : leur point de vue a surtout été politique
économique. Des périodiques comme *The Middle East*
urnal (en anglais à Washington), *Oriente moderno*
n italien à Rome), *Les Cahiers de l'Orient contempo-*
in (en français à Paris) dépouillent consciencieusement
presse des pays musulmans du Proche-Orient. Les
onographies sur l'état moderne de ces mêmes pays
nt actuellement assez nombreuses.

Depuis cinq ans, le lecteur français pouvait faire un
ir d'horizon politique en se plongeant dans Roger Le
urneau, *L'Islam contemporain,* Paris, 1950. Depuis
elques mois, il existe un exposé moins détaillé, mais
eux charpenté, remontant plus haut dans l'histoire
parlant encore des événements du début de 1954. Cet
vrage traduit de l'allemand (F.-W. Fernau, *Le réveil*
monde musulman, Paris, éditions du Seuil, in-8,
3 pp., 600 fr.) mérite quelques lignes de présentation.
ns une première partie, l'auteur rappelle le passé de
slam. Pour désigner les territoires occupés par les
uples musulmans, il emploie l'expression de « con-

tinent intermédiaire » : il en montre très nettemen l'importance géographique et historique. Depuis pl sieurs siècles, la maîtrise du monde a appartenu à qu conque pouvait y prendre pied : d'où les rivalités angl russes dans cette zone, les visées de Bonaparte sur l'E gypte, la politique allemande en Turquie, l'intérêt qu l'Amérique porte actuellement aux pétroles du Moyen Orient et les efforts de propagande soviétique en Pers et au Levant. Est-il nécessaire d'ajouter que c'est encore que l'Axe a vu en 1942 le commencement de s défaite? L'ouvrage de M. Fernau examine ensuit en détail les réactions des Arabes, des Persans, de Pakistanais et des Turcs en face des puissances eur péennes. Un bref chapitre donne, en outre, un bo aperçu de la question des pétroles. L'ensemble est exce lent. On peut, certes ergoter sur tel ou tel détail, car perfection n'est pas de ce monde; mais le grand publi pour qui l'auteur écrit, tirera un grand bénéfice de clarté et de l'ampleur des exposés. Sauf erreur de not part, il n'existe pas à l'heure actuelle, en français, c meilleur ouvrage d'initiation que celui-là. On y vo clairement comment les événements contemporains me tent en jeu des attitudes ou des méthodes qui n'ont ric de nouveau. Le lecteur fera lui-même le rapprochemen entre les mouvements secrets d'officiers de l'armée tu que en 1909 et celui des « officiers libres » en Égypt mouvement qui a pris le pouvoir au Caire en 195 Il constatera que la crise des pétroles d'Abadan e 1951 a été précédée par une série de conflits entre Perse et les compagnies étrangères jouissant de conce sions dans ce pays (affaire des tabacs en 1891, c pétrole vers 1930). L'auteur aurait peut-être pu insi ter davantage sur le rôle de la franc-maçonnerie dan la naissance du nationalisme égyptien, sur l'impulsio donné par l'extraordinaire personnalité de Djamâl a Dîn al-Afghâni dont le rôle a été plus grand qu'il ne dit. La question d'Afrique du Nord est présentée sobre

ıent, mais avec un recul qui permet de la voir dans le ontexte plus large de l'histoire moderne des peuples rabes en route vers l'émancipation totale. Le rôle des yriens dans la création de la presse en Égypte et spé- alement du grand quotidien *al-Ahrâm* y est souligné à ıste titre (bien que certains musulmans aujourd'hui 'aiment pas reconnaître ce fait). Il aurait fallu cepen- ant ajouter qu'aujourd'hui le mouvement de la presse ıusulmane a rejoint et dépassé au Caire, celui des ournaux et revues des chrétiens d'origine syrienne. 'Ahrâm même voit maintenant la majorité de ses rticles écrits par des musulmans. Signalons enfin que ouvrage de M. Fernau se termine sur une excellente bliographie des ouvrages récents sur la question.

D'ici quelques semaines, la quatrième édition de *Annuaire du monde musulman* de M. Massignon va raître, s'il plaît à Dieu. La dernière édition date de 929, mais elle rend encore d'immenses services par ous les renseignements qu'elle contient (statistiques ar pays, notions d'histoire et de géographie, de com- erce, etc., et surtout, ouverture sur les problèmes eligieux et culturels que les ouvrages précédents relè- uent souvent au second plan). L'annuaire de 1929 ait un livre à avoir dans toutes les bibliothèques : est avec impatience que l'on attend celui de 1954.

Le second genre d'ouvrage que les libraires de France ffrent à leurs clients sur ces sujets ne s'attache plus vant tout aux faits. On y trouve des observations sur s aspirations, les efforts, les buts des réformateurs usulmans, des partis politiques, des cercles religieux. s'agit tantôt de livres écrits par les musulmans eux- êmes, tantôt d'analyses de ces livres faites par les orien- listes. Sans eux, le lecteur risquerait de ne connaître ue l'aspect politique et économique des faits. Tou- fois ces ouvrages présentent une difficulté, les uns e donnent que l'opinion d'individualités isolées; il

est donc nécessaire de les remettre dans leur contexte et de se rappeler qu'une seule hirondelle ne fait pas le printemps. Les autres essaient de dégager les grandes lignes de force de l'âme musulmane moderne, mais toute synthèse est sujette à caution. Il sera bon de ne pas oublier les faits de l'histoire de l'Islam pour contrôler la justesse de telle ou telle remarque. Lorsque l'ouvrage émane d'une plume musulmane, il sera également nécessaire de tenir compte des différences dans la manière de s'exprimer. Les genres littéraires varient en effet suivant les pays. C'est dire que toute étude en ce domaine est à la fois difficile mais en même temps capitale pour la connaissance de l'âme musulmane et l'appréciation des possibilités d'évolution des peuples musulmans.

Le livre de H. A. R. Gibb, *Les tendances modernes de l'Islam*, est accessible dans une traduction française (Paris, Maisonneuve, 1938, boulevard Saint-Germain). Il contient une série de réflexions sur l'âme musulmane. Certaines positions générales sur le fait religieux et lui-même appellent des réserves du point de vue catholique, mais ce ne sont que des éléments adventices dont on peut faire abstraction. Le reste de l'ouvrage est extrêmement éclairant. Le lecteur se souviendra cependant qu'il s'agit là d'une élaboration faite par un Occidental et que l'éminent orientaliste anglais ne peut donner tous les faits sur lesquels il appuie sa thèse. Les idées serviront d'hypothèses de recherche extrêmement éclairantes. Ses vues sur le rôle passé des confrériques qu'il juge bienfaisant à leur plan, heurteront certainement les réformateurs musulmans actuels qui font de ces mouvements le bouc émissaire, chargé des responsabilités de la décadence musulmane. La sourdine qu'il met à l'éloge de la valeur intellectuelle de ces réformateurs, en parlant à leur propos d'un romantisme de la raison, mérite aussi d'être prise en considération. Son ouvrage sera particulièrement utile pour

uancer les affirmations de ceux qui ne voient dans Islam actuel qu'une seule des deux tendances effecti-es, le mouvement déformateur ou le mouvement laïc.

Louis Gardet, orientaliste français bien connu par s travaux sur la philosophie et la théologie musul-anes, vient de publier à Paris, chez Vrin, une *Cité usulmane*. Il y rassemble d'anciens articles remaniés et fondus dans une synthèse nouvelle. L'intérêt de cet uvrage est que la poussière des faits et des obser-ations rapportées est vue dans la lumière de quelques rands principes de philosophie politique : d'où l'unité, puissance et la maîtrise incontestables de l'exposé. ertaines vues cependant restent théoriques : en uti-sant abondamment Mawardî, juriste médiéval, et achîd Ridâ, apologète moderne, l'ouvrage insiste évi-emment sur ce que devrait être la cité musulmane, telle ue ces deux hommes l'ont rêvée. Il s'agit donc là de onceptions idéales mais comme celles-ci fascinent tuellement les réformateurs du type frères musulmans, est bon de les connaître en tant que pôles d'attraction. n fait, la situation actuelle est tout autre. Mais l'au-ur le sait et s'adresse à des gens supposés le savoir.

Depuis le mois d'août dernier, le lecteur français spose également d'un livre, tout nouveau dans son enre, et soucieux des petits détails de la vie quoti-enne (J. Jomier, *Le commentaire coranique du Manâr, ndances nouvelles de l'exégèse coranique en Égypte*, aris, Maisonneuve, 198, boulevard Saint-Germain, 954, XVI-357 pp., 800 fr.) Le titre ne doit pas ire illusion. Si nous n'avions pas peur du paradoxe, ous dirions que ce travail s'apparente aux récits de oyages et d'explorations. Il ne s'agit point de par-ourir des terres inconnues, mais bien de pénétrer dans monde d'idées et de sentiments encore si étrangers la pensée européenne. A propos du Coran, les deux uteurs du commentaire, Mohammad Abdoh (mort 1905) et Rachîd Ridâ (mort en 1935) ont exposé

comment tel ou tel verset répondait d'après eux, au questions les plus actuelles du monde moderne. L lecteur, entraîné par le P. Jomier, aborde ainsi les pro blèmes de critique historique, colonialisme, guerr sainte, prêt à intérêt, féminisme, confréries religieuses christianisme, prosélytisme religieux, etc... L'attitud des deux exégètes révèle leur mentalité, leur manièr de raisonner, de discuter. Or ces idées et ces sentiment expliquent la plupart des réactions musulmanes contem poraines dans les milieux religieux, notamment chez le Frères musulmans. On retrouve dans les ouvrages o articles d'apologétique musulmane contemporaine, l plupart des arguments de Mohammad Abdoh et d Rachîd Ridâ. C'est dire que le travail du P. Jomier es une initiation à l'étude de l'Islam contemporain et qu sa lecture est malgré tout facile et attrayante pou quiconque s'intéresse aux valeurs intellectuelles, polit ques et religieuses. Le lecteur se gardera simplemen de généraliser les conclusions de cette étude particu lière : elles ne s'appliquent pas aux partisans de la ten dance laïque.

Le dernier ouvrage que nous voudrions présenter ic est dû à la plume d'un musulman d'Algérie (Male Bennabi, *Vocation de l'Islam*, Paris, éditions du Seuil 1954, 167 pp., 480 fr.). Son intérêt principal réside dan la personnalité de l'auteur, déjà connu par une présen tation du Coran et ses articles à la *République algé rienne*. Le fait qu'une des figures marquantes du natio nalisme algérien s'adresse à des lecteurs français donn à cette thèse le mérite d'un témoignage direct. On trouvera deux chapitres sur les deux tendances de l renaissance musulmane actuelle. L'auteur les intitule le mouvement réformateur (p. 43) et le mouvemen moderniste (p. 57). Mais en fait ce sont les principale idées des réformateurs égyptiens du type Rachîd Ridâ Frères musulmans qui sont surtout défendues par lui On les retrouve à propos de la décadence actuelle d

l'Islam dans la personne de l'homme « post-almohadien », de la condamnation de l'Europe colonisatrice, de la nécessité d'un retour au Coran. Cependant l'auteur étoffe certaines positions par des considérations sociologiques qui lui sont propres. La société nomade d'Arabie fortement « atomisée », souligne-t-il, c'est-à-dire marquée par un individualisme profond, avait été unie par l'Islam. Avec la décadence post-almohadienne, les liens se relâchèrent et la société se volatilisa à nouveau. La satisfaction de soi a ruiné chez le musulman les ressorts de l'action. Les peuples colonisés pourront réagir s'ils renoncent à toutes les attitudes qui font d'eux la proie des colonisateurs et les marquent du stigmate de la « colonisabilité ». L'ouvrage contient des pages très acerbes contre la colonisation et la dégradation que subissent les maîtres du fait de leur vie facile et de leur attitude inhumaine (Cf. *L'Espagne avec ses colonies sud-américaines*). Ce réquisitoire s'achève sur l'espoir qu'un retour au Coran bien compris libérera les peuples musulmans (p. 143) et sur l'éloge des Frères musulmans. L'auteur regrette que le christianisme se soit présenté aux musulmans sous le visage de colonialisme, mais il ne cherche absolument pas à connaître ce que peut être le vrai christianisme. Et s'il parle d'ouverture sur les autres civilisations, c'est surtout vers l'Inde et l'Orient qu'il se tourne.

Somme toute, nous avons là un plaidoyer nouveau sur un thème bien connu. Le grand inconvénient d'un tel livre est qu'il suppose pour être utilisé la connaissance préalable de l'histoire du monde musulman. Trop d'affirmations seraient sans cesse à étoffer ou à nuancer et la réalité a été bien plus complexe qu'il ne le suppose. Certaines vues d'avenir sur une civilisation à l'échelle mondiale sont enveloppées d'un tel flou qu'on n'en voit pas nettement la portée pratique. Le problème de la coexistence des pays musulmans et non-musulmans n'est pas abordé franchement; celui de l'intégration des

non-musulmans dans une *Pax islamica* ne l'est pas davantage. Mieux vaudrait connaître directement les thèses développées au bord du Nil par les Frères musulmans que cette adaptation sociologique et littéraire à l'usage des Français. On trouverait même des chiffres plus exacts, ramenant à l'ordre d'un quart de milliard de francs (deux cent cinquante mille livres égyptiennes) le capital global des entreprises gérées par les frères musulmans en Égypte entre 1939 et 1948. Nous sommes loin des milliards et des banques évoquées par M. Malek Bennadi (p. 144). Sans compter que la plupart de ces quelques entreprises (petits ateliers, maison d'édition, sociétés de transports) durèrent à peine un an ou deux et que la dissolution des frères en décembre 1948 marqua leur fin. Elles n'ont joué aucun rôle de premier plan dans la vie économique de l'Égypte dont l'essor s'est appuyé sur bien d'autres éléments. D'un livre comme celui-ci, il y a surtout à retenir le cri de protestation contre tous ceux qui s'accrochent au passé et refusent aux peuples d'Orient et d'Afrique du Nord le droit d'évoluer. Un tel cri même s'il est enrobé dans des discours discutables empêchera d'oublier qu'un grave malaise pèse actuellement sur les peuples musulmans qui n'ont pas leur indépendance. La question est de savoir sous quelle bannière se fera la marche vers une complète liberté. Les Frères musulmans d'Égypte ou leurs amis de l'Ouest proposent des programmes d'avenir mais il ne faut pas se leurrer : une autre élite musulmane est déjà à l'œuvre depuis un demi-siècle. Ses hommes politiques, ses professeurs, ses banquiers, ses industriels agissent et travaillent dans une ligne plus libérale et qui a déjà porté ses fruits.

FRANÇOIS CLÉRY.

Imprimerie AUBIN, LIGUGÉ (Vienne).
D. L., 1er trimestre 1955. — Imprimeur, n° 1.194.
Directeurs gérants : A.-J. MAYDIEU, R.-C. CHARTIER, N.M.P.P.